UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LF
S729r

Riche
et Pauvre

—

E. Souvestre

No title page or index

RICHE ET PAUVRE

I

La grande porte du collége de Rennes était, contre son ordinaire, ouverte à deux battants, et la foule se pressait dans la petite cour verdoyante qui précède le parloir. On était au 15 août, jour de la distribution *solennelle* des prix. Un murmure inaccoutumé sortait du vaste établissement. On y remarquait je ne sais quel désordre joyeux, quelle liberté folâtre, qui contrastaient avec son calme habituel. Le vieil édifice lui-même semblait avoir voulu déposer, pour quelques instants, sa tristesse. Des guirlandes de lierre avaient été suspendues au-dessus du petit préau, et des vases de fleurs précieuses étaient disposés le long du corridor obscur qui conduisait à la cour de la distribution : mais, malgré tout, la masse noire et humide du collége conservait un air de mauvaise humeur qui ne pouvait se déguiser derrière ses décorations empruntées. On eût dit un vieux professeur endimanché. C'était seulement dans la cour, où les prix devaient être

80581
10/06

distribués, que cette physionomie maussade disparaissait au milieu de l'animation de la fête. La foule y était déjà rassemblée, et l'on entendait s'élever de toute part le bruissement rieur des voix de femmes auxquelles se mêlait, par instants, le murmure plus dur et plus monotone des voix d'hommes. A toutes les fenêtres, se penchaient des collégiens en fracs militaires : les plus jeunes ne témoignaient qu'une curiosité turbulente; mais ceux qui avaient déjà atteint l'adolescence plongeaient avidement leurs regards dans la foule, les arrêtant, avec une ardeur attentive, sur les femmes les plus jeunes, que l'on reconnaissait de loin à leurs têtes nues et bouclées. Parfois l'œil brun d'une jeune fille placée près de sa mère, en se levant au hasard, rencontrait un de ces âpres regards, et l'enfant, saisie, baissait la tête avec confusion, comme si elle eût senti un ardent attouchement.

A l'une des fenêtres les plus reculées, était accoudé un jeune élève de dix-huit ans, qui ne portait point le costume des collégiens; il était seul, et promenait un regard pensif sur l'assemblée, placée au-dessous de lui. Il était facile de voir à son costume qu'il n'appartenait point à la classe la plus riche ni la plus distinguée. Sans avoir rien qui les rendît remarquables au premier abord, ses vêtements manquaient de cette élégance aisée et naturelle dont les tailleurs d'élite ont seuls le secret. C'était un habillement qui sentait la façon marchandée, et l'on voyait à son lustre, à sa raideur, qu'il sortait d'une main peu accoutumée à soumettre la mode à ses ciseaux. En outre, je ne sais quel malaise puéril dans les attitudes de celui qui le portait indiquait que ce luxe ne lui était pas habituel.

C'était pourtant un jeune homme grand, robuste, assez bien fait, et dont le visage mâle respirait une certaine vigueur dédaigneuse qui n'était pas sans élévation; mais on remarquait en lui les mêmes défauts que dans son costume. Pour l'un comme pour l'autre, il semblait qu'on eût économisé, non sur l'étoffe, mais sur la forme. Ses épaules étaient larges et un peu hautes, ses pieds grands, ses mains fortes. On ne trouvait rien dans sa personne de cette beauté souple et un peu efféminée, caractère des classes vouées, depuis plusieurs générations, aux loisirs opulents. Tout en lui révélait, au contraire, la race vigoureuse et dure dont il était sorti. C'était l'enfant du peuple avec ses cheveux plats, ses traits plus profonds et moins mobiles, ses membres plus courts, semblables à des instruments dont la nature aurait diminué le développement au profit de la solidité, ses mouvements pesants, qui paraissaient obéir à une vitalité plus sûre d'elle-même, mais moins nerveuse. Seulement, l'éducation avait apporté quelques modifications à l'expression primitive du visage. L'habitude de la pensée avait épanoui son front lisse et mat; une intelligence tenace rayonnait dans ses yeux, et sa bouche (ce siége des attitudes les plus intimes de l'âme) respirait une fière tristesse. Cependant l'espèce d'austérité qui dominait l'expression générale de ses traits disparaissait complétement, lorsqu'un sourire venait l'animer; alors toute sa figure s'illuminait d'un éclat tendre, et, à travers sa rudesse vulgaire, perçait une douceur plaintive qui n'était pas sans charme.

Ce jeune homme, dont nous venons d'analyser, autant que possible, le caractère extérieur, était Antoine Larry,

fils d'un armurier de Rennes, et il venait de terminer ses études, comme externe, au collége de cette ville.

Antoine avait perdu son père fort jeune, et vivait seul, avec sa mère, des profits d'une petite boutique de papeterie, que celle-ci tenait à l'entrée du faubourg d'Antrain. Destiné par sa naissance à une profession manuelle, le jeune Larry aurait sans doute appris l'état de son père, si une circonstance fortuite n'était venue déranger les projets de sa famille.

Quelques mois avant sa mort, le père Larry, se trouvant dans son atelier, entendit de grands cris s'élever dans la rue du faubourg : il courut à la porte, et aperçut un enfant qu'un taureau échappé foulait aux pieds. L'armurier ne balança pas un instant : il s'élança vers le taureau, et, le saisissant aux cornes avec une force et une adresse qu'il avait longtemps exercées dans des combats de ce genre, lorsqu'il était pâtre chez son oncle, il commença une lutte qui se termina par la chute de l'animal furieux. Dès qu'il fut terrassé, les voisins, qui, jusqu'alors, s'étaient prudemment tenus à l'écart, s'élancèrent pour seconder le père Larry, et le taureau fut garrotté.

Cependant l'enfant, que sa bonne venait de relever, tout couvert de boue et de sang, fut transporté chez l'armurier. Lorsque les premiers soins lui eurent été donnés, la femme Larry demanda son nom à la servante qui l'accompagnait, et apprit que c'était le fils unique de madame veuve Boissard. Celle-ci, avertie de l'accident arrivé à son fils, accourut bientôt elle-même avec un médecin. Arthur fut déposé dans la voiture de sa mère et transporté à son hôtel; mais avant de quitter la famille Larry, ma-

dame Boissard lui exprima vivement toute sa reconnaissance. Depuis ce jour, elle ne cessa de lui témoigner un intérêt que le temps ne parut nullement affaiblir, et lorsque l'armurier mourut, elle se chargea de l'instruction d'Antoine, et lui fit suivre, à ses frais, les mêmes cours qui suivait Arthur au collége royal de Rennes. Ce fut ainsi que le fils de la pauvre veuve se trouva détourné de la voie qu'il aurait naturellement suivie, et acheva ses études au lieu d'entrer en apprentissage.

Ce changement de direction fut loin d'être favorable à son bonheur. Jeté au milieu d'enfants plus riches et mieux nés que lui, il eut à souffrir la froideur des uns, les railleries des autres, le dédain de tous. Il lui fallut faire de sa force un rempart à son amour-propre, montrer le poing à tous les rires, et défendre sa position aux dépens de sa chair.

Mais s'il put faire taire les moqueries, il ne put en détruire la cause, et la conscience qu'il conserva lui-même qu'il les méritait lui était plus amère que tous les sarcasmes. Quand il traversait les rangs de ses condisciples avec l'habit râpé, auquel sa mère économe avait, depuis peu, ajouté des manches neuves, son pantalon trop court, rapiécé au genou, et sa casquette de nankin tachée d'encre, il croyait deviner sur toutes les bouches un sourire retenu; il entendait comme des voix moqueuses bruire à ses oreilles; il lui semblait que tous les regards le suivaient par derrière avec une ironie insultante; il sentait ces regards sur lui; il n'osait se détourner de peur de les rencontrer, et pourtant il eût voulu les surprendre pour avoir le droit de s'en venger.

A cette inquiétude continuelle, née d'un amour-propre

envenimé, se joignirent bientôt les dégoûts des premières études, plus difficiles pour Antoine que pour aucun autre. Privé de la première instruction, que les enfants d'une certaine classe puisent dans la conversation de parents éclairés, il fut obligé de souffrir la honte de son ignorance, comme il avait souffert celle de ses haillons. Pour y échapper, il lui fallut briser violemment les moules vicieux dans lesquels sa pensée avait pris coutume de se former; il fallut lutter à la fois contre les habitudes acquises dès l'enfance et contre l'exemple de chaque jour; recomposer jusqu'à l'accent, cette prosodie intérieure, ce son de voix de l'âme, qui est plus à nous que la pensée même! Antoine accomplit cette tâche presque impossible autant qu'il pouvait l'accomplir. Il arriva à cacher sous une pureté classique l'origine populaire de son langage; mais son esprit revêtit ce nouveau costume, comme il avait lui-même revêtu ses habits neufs, en conservant une sorte de contrainte arrangée. La pureté même de son discours devint une preuve contre lui; il était aisé de voir que ce n'était point là un langage appris dès l'enfance; sa parole manquait de la facilité naturelle, des négligences coquettes et jusqu'à des défauts qui révèlent la langue des classes heureuses et cultivées.

Toutes les nuances que nous venons d'indiquer, prises séparément, étaient sans doute légères, et elles ne se laissaient apercevoir qu'à un observateur attentif; mais leur ensemble imprimait à Larry je ne sais quel manque de distinction qui se faisait sentir plutôt que remarquer, dont peu de personnes auraient pu analyser la cause, mais dont tout le monde apercevait l'effet.

Antoine n'avait rien qui choquât ; à l'examen on trouvait même en lui beaucoup de détails à son avantage, mais l'harmonie, mais l'aisance, mais ce que l'on pourrait appeler le bonheur de la beauté, ce charme qui la fait sentir, il ne les possédait pas !

Quant à son intelligence, elle était forte, mais lente. Sur ce point encore les premières impressions qu'il avait reçues lui avaient été fatales. Ses jeunes années n'avaient point eu d'activité intellectuelle, et il avait appris tard cette escrime de la raison à laquelle on a donné le nom de méthode : aussi son esprit manquait-il de souplesse et de rapidité. Son cœur était excellent, et tous les sentiments dévoués y avaient de profondes racines ; malheureusement, près d'eux et comme à leur ombre, avait grandi une sombre passion, née de ses hontes et nourrie en secret par ses ressentiments : la jalousie !

Au physique comme au moral, Antoine était donc un être fatalement doué, qui devait trouver difficilement sa place dans le monde : ce n'était ni un bel ouvrier ni un beau jeune homme ; ce n'était ni un homme vulgaire, ni un grand génie ; c'était quelque chose de flottant entre tout cela, une noble création mal venue, à laquelle il n'avait peut-être manqué, pour être sublime, que le hasard d'une naissance meilleure.

On nous pardonnera cette longue explication d'un caractère plus facile à concevoir qu'à décrire ; elle était indispensable pour faire comprendre le personnage que nous allons mettre en scène et pour préparer ce qui va suivre.

Il y avait déjà longtemps qu'Antoine était appuyé sur le bord de la fenêtre, où nous l'avons montré regardant

silencieusement dans la cour qui se remplissait de plus en plus, lorsqu'un coup léger frappé sur son épaule le fit se retourner.

— Je te trouve enfin, s'écria Arthur Boissard; tu es si beau que je ne te reconnaissais point d'en bas.

Antoine rougit.

— Mais laisse-moi donc te voir, ajouta Arthur, en retournant Antoine vers lui, et en reculant de quelques pas : tu es neuf de la tête aux pieds; vrai, tu as l'air d'un grand garçon qui fait sa première communion.

Quoique tout cela eût été dit d'un ton gai plutôt que moqueur, le jeune Larry paru mécontent; il se détourna brusquement sans répondre et se mit de nouveau à regarder dans la cour.

Arthur ne s'aperçut point de sa mauvaise humeur.

— Et moi, comment me trouves-tu, demanda-t-il, en forçant de nouveau Antoine à se retourner, et en se contemplant lui-même avec une affection plaisante qui ne déguisait pas complétement une naïve fatuité.

Larry leva les yeux et fut effectivement frappé de l'élégance d'Arthur Boissard : son costume, taillé d'après la mode la plus nouvelle, modelait gracieusement sa taille frêle et cambrée; ses traits délicats, son front transparent, sur lequel on voyait courir les veines comme sur celui d'une femme, était encore embelli par une chevelure cendrée, dont les ondulations soyeuses avaient été entremêlées avec art par le coiffeur. Du reste, il eût été difficile de dire si le costume donnait ou empruntait à la tournure du jeune homme l'aisance qui la distinguait; car il y avait dans ses mouvements une élasticité, une sorte

de luxe naturel qui semblaient pouvoir se passer de parure. Toutes les nuances de grâce qui manquaient à Antoine, Boissard les possédait. Son être réflétait dans toutes ses parties la beauté aristocratique des races enlevées depuis longtemps au dur terrain où végète le peuple, et qui, transportées sous le châssis d'une serre, comme les fleurs que l'art a rendues doubles, y gagnent en délicatesse tout ce qu'elles perdent en vigueur.

Antoine avait souvent remarqué ce caractère séduisant et distingué imprimé à toute la personne d'Arthur, et par suite d'un retour sur lui-même, il en avait ressenti une jalousie confuse ; mais il n'avait jamais été aussi frappé des avantages du jeune Boissard que dans ce moment.

Ce fut donc sur le ton laconique d'un aveu pénible qu'il répondit à sa question.

— Tu es superbe.

— Ah ! vois-tu, reprit Arthur, sans faire attention à la sécheresse de cette réponse, c'est que ce soir ma mère donne une soirée ; il y aura là mes cousines, leurs amies, et je ne veux pas avoir l'air d'un écolier.

Antoine garda le silence.

— Si tu veux venir, ajouta Boissard, qui sembla remarquer alors pour la première fois l'air froid de son interlocuteur, ma mère a déjà invité plusieurs de nos camarades : elle sera bien aise de te voir.

— Merci ; je n'ai rien à faire dans un bal : je ne sais pas danser.

— Pourquoi ne l'apprends-tu pas ?

Antoine aurait pu répondre : Parce que ma mère ne

peut me payer un maître et que la tienne n'y a pas songé; mais il ne voulut pas.

— Tu as tort, reprit Arthur, qui, comme tous les riches, ne pensait jamais aux obstacles qui pouvaient venir de la pauvreté, tu as tort, mon cher ; comment feras-tu pour aller dans le monde si tu ne peux pas te présenter à un bal ?

— Je n'irai pas.

— Alors tu ne te feras point connaître et tu ne perceras jamais. Tu es trop sauvage, Antoine, cela te nuira si tu n'y prends garde. Quand tu auras fait ton droit, que deviendras-tu si tu ne te produis pas ? Pour moi, je veux voir beaucoup de monde ; je ferai des visites, je donnerai des soirées, des repas : c'est le seul moyen de faire son chemin.

— Nous verrons, répondit Antoine.

Dans ce moment on entendit les instruments s'accorder ; les musiciens étaient arrivés et la distribution allait commencer. Un maître d'étude qui passait invita les élèves à descendre. Arthur et Antoine suivirent leurs camarades sur les gradins qui avaient été disposés pour eux.

Le théâtre était déjà couvert d'hommes en uniforme et en simarres. Le maire, cet officiant obligé de toutes les cérémonies publiques, était là avec son écharpe et son sourire officiel. Le professeur de rhétorique repassait, des yeux, dans sa péroraison, la phrase inamovible sur l'*impatience des mères;* on avait apporté le dernier faix de couronnes, et le censeur tenait son *palmarès* à la main ; la distribution commença.

Il y eut un grand nombre de triomphateurs, mais les

deux noms qui retentirent le plus souvent furent ceux d'Arthur Boissard et d'Antoine Larry ; celui du premier, surtout, reparaissait sans cesse. Favorisé par une première éducation plus parfaite, aidé par des maîtres particuliers, et suivant d'ailleurs plusieurs cours accessoires qui n'avaient point été ouverts à son concurrent. Arthur l'éclipsa complétement. Aussi excita-t-il parmi les spectateurs un enthousiasme qu'accrut encore la gracieuse vivacité avec laquelle il alla chercher ses couronnes. Il était si blond, si frêle, si charmant, que tout le monde s'émerveillait des succès de cet enfant délicat, que ses rivaux dépassaient de toute la tête. On trouvait, entre la haute intelligence dont il faisait preuve et sa petite taille, un de ces contrastes puérils que la multitude saisit avec transport, parce qu'ils sont à sa portée, Par le même motif, les succès d'Antoine Larry produisirent peu d'effet. On n'y vit point la victoire d'une volonté vertueuse et d'un esprit énergique contre les obstacles d'une position difficile ; on ne fut frappé que de la timidité maladroite du jeune homme, de son air lourd et de sa haute taille. La foule irréfléchie trouva tout simple qu'un homme l'emportât sur des enfants, et elle applaudit faiblement. Les succès de Larry tournèrent même indirectement à la gloire d'Arthur; car, au moment où le nom d'Antoine fut prononcé, quelqu'un ayant dit : — C'est le fils de l'armurier dont madame Boissard a payé l'éducation.

Cette explication se répandit dans la foule, tous les yeux se tournèrent vers la veuve, un murmure flatteur s'éleva ; et quand, peu après, Arthur reparut sur le

théâtre, chacun se crut obligé d'applaudir dans le fils la bonne action de la mère.

Mais une circonstance inattendue vint blesser plus profondément Larry, et mettre en relief la différence de bienveillance témoignée par le public aux deux jeunes gens.

Au moment où Arthur avait reçu son dernier prix, il s'était élancé vers sa mère, et laissant tomber sur ses genoux livres et couronnes, il s'était jeté dans ses bras avec un abandon et une sensibilité si vrais, que tout le monde en avait été attendri ; la mère et le fils étaient restés quelque temps enlacés et sanglotants : on s'était levé de tout côté pour contempler ce groupe charmant, et l'on avait applaudi avec frénésie. Lorsque Antoine reçut également sa dernière couronne, le proviseur lui demanda si sa mère se trouvait à la distribution : sur la réponse affirmative du jeune homme, il lui ordonna de lui porter son prix.

Antoine, embarrassé, chercha un instant des yeux dans la foule, mais son trouble l'empêchait de distinguer, quand, tout à coup, à l'extrémité de la cour, on vit se lever une vieille femme borgne, vêtue comme une servante, et qui se met à crier d'une voix enrouée :

—Par ici, Antoine, par ici, mon garçon.

Un sourire involontaire accueillit cette apparition grotesque, et quelques exclamations mal retenues se firent entendre. Le jeune homme s'arrêta en pâlissant, comme si une arme l'eût frappé ; ce moment fut terrible ; il avait honte de sa mère !

Cependant celle-ci n'avait rien remarqué et continuait à l'appeler. Antoine fit un effort ; il avança machinalement du côté d'où venait la voix ; un nuage couvrait ses

yeux, et ses jambes défaillaient sous lui. En arrivant près de la vieille femme, il n'eût point la force de lui parler. Celle-ci lui ouvrit les bras en poussant de triviales exclamations de joie, et lui posa sur sa tête la couronne de manière à la lui faire tomber autour du cou.

Larry était si troublé qu'il ne s'en aperçut point ; il revint à sa place en chancelant, avec sa collerette de laurier. Les rires redoublèrent et l'avertirent enfin. Il arracha violemment la couronne et la foula aux pieds ; toute la joie de ce jour était perdue pour lui.

La distribution se termina peu après. Suivi par tous les regards et entouré d'un bruissement louangeur, Arthur Boissard alla retrouver sa mère, la tête haute et le sourire sur les lèvres. Antoine Larry, de son côté, se glissa honteusement à travers la foule, et rejoignait la sienne ; les deux jeunes gens se rencontrèrent à la porte du collége au moment où ils sortaient, et se saluèrent.

Arthur monta avec madame Boissard dans l'équipage élégant qui les attendait, après avoir confié à un domestique en livrée les trente volumes qu'il venait de recevoir en prix ; tandis qu'Antoine, gauchement chargé de ses livres et de ses couronnes, présenta le bras à la mère Larry, et prit avec elle le chemin du faubourg d'Antrain, sous une pluie d'orage, qui commençait à tomber.

Tous deux faisaient leur entrée dans la vie, l'un enivré d'orgueil, entouré d'admiration, et n'ayant même pas à porter le poids de ses couronnes ; l'autre, le cœur meurtri, à pied dans la foule, honteux et embarrassé du témoignage de ses succès.

II

Quatre années s'étaient écoulées depuis la distribution des prix, qui a fait le sujet du chapitre précédent ; Antoine et Arthur avaient achevé leur droit depuis un an. Déjà Boissard avait débuté avec éclat, et l'on parlait de lui comme d'un jeune avocat de la plus grande espérance.

Les qualités et les défauts de son esprit le rendaient, en effet, merveilleusement propre aux succès du barreau. Il joignait à une intelligence prompte et à une mémoire exercée cette facilité de langage que n'arrête pas même l'absence de la pensée, et cette sensibilité vulgaire qui va toujours s'adresser aux lieux communs du cœur. Son éloquence était d'autant plus sûre de son effet, qu'elle ne dépassait jamais un pathétique bourgeois à la portée de tout le monde. Il avait, en outre, des formes charmantes. Habitué à la politesse des salons, il en conservait la tradition au palais. Il était impossible de relever avec plus de convenance l'injure ou le compliment ; impossible de mieux trouver les joints d'une précaution ora-

toire pour y glisser une insinuation ; impossible de mieux assouplir un sarcasme pour en fouetter doucement son adversaire. Nul ne plaidait une calomnie d'un style plus fleuri. Quant à ces petites déloyautés traditionnelles au barreau, sans lesquelles un avocat ne peut faire son chemin, l'habitude du monde y avait préparé Boissard. Sans qu'on pût l'accuser d'un caractère faux, il savait employer les déguisements utiles que l'usage autorise. Il accepta donc l'habitude du mensonge, comme un homme bien élevé qui sait se faire aux exigences sociales.

Il faut ajouter que sa position dans le monde l'avait servi dès les premiers pas et singulièrement facilité ses succès. Grâce aux relations de sa famille, il avait pu faire de précieuses connaissances. Sa tante l'avait présenté au procureur général, qui avait eu la bonté de l'inviter à ses soirées ; le premier président, qui était père de trois filles fort laides, et qui connaissait la fortune de Boissard lui avait rendu sa visite, et les principaux conseillers de la cour étaient tellement de sa connaissance, qu'ils le saluaient amicalement de la main au milieu des rues. Quant aux avoués et aux avocats, ses confrères, il les invita tous à un repas splendide qui dura cinq heures, et où l'on porta des toasts aux neuf Codes avec neuf vins différents. Tous les convives le quittèrent enchantés, et, avant de sortir, deux avoués des plus accrédités vinrent, en chancelant, lui serrer la main et lui promettre des affaires.

Il reçut effectivement, le lendemain, des dossiers à étudier.

Antoine avait été moins heureux. Il ne connaissait per-

sonne par lui-même, et, n'ayant point de parents qui pussent lui préparer des relations, il s'était trouvé, dès l'abord, privé d'appui et d'encouragement. Il avait bien fait les visites accoutumées aux membres de la cour et du barreau ; quelques avocats lui avaient même apporté leur carte en retour ; mais tout s'était borné là. Ceux qui avaient traversé une fois la petite boutique de la mère Larry, pour entrer dans la chambre obscure et délabrée du jeune homme, avaient pensé que c'était une connaissance inutile à faire, et n'étaient point revenus. Sans recommandation, sans introducteurs, Antoine était donc resté ignoré, et n'avait pu trouver l'occasion de se faire remarquer. On l'avait bien nommé d'office deux ou trois fois pour défendre, en cour d'assises, des prévenus; mais les causes qu'il avait eues à plaider s'étaient trouvées de peu d'importance ou impossibles à soutenir. Les *beaux crimes* avaient été réservés pour les débutants farisés, au nombre desquels se trouvait Boissard.

Vainement Antoine avait attendu, espérant du hasard une occasion favorable, l'occasion n'était point venue ! Cependant le temps s'écoulait, et la mère Larry commençait à se plaindre de ce que son fils, pour lequel on avait dépensé tant d'argent, et qui avait appris tant de choses, fût encore à sa charge à vingt-trois ans, tandis que les fils de ses voisines, qui savaient à peine lire faisaient vivre leur famille depuis plusieurs années.

La bonne femme ne se disait pas que la faute n'en était pas à Antoine, mais à elle-même, qui avait accepté pour lui une instruction élevée sans savoir s'il pourrait en tirer parti. Comme tous les esprits étroits, elle ne regardait

que le résultat, et, plusieurs fois par sen aine, elle répétait à Larry :

— Eh bien ! quand donc cela te servira-t-il à quelque chose d'être avocat ; quand gagneras-tu ?

— Quand on voudra m'employer, ma mère, répondait le jeune homme tristement.

— Mais, pour cela, il faudrait te donner de la peine ; il faudrait chercher, demander.

— Chercher où, demander à qui, ma mère ? je ne connais personne.

— Comment font donc les autres pour gagner tant d'argent ?

— Les autres ont des relations, des amis.

— Il faut t'en faire.

— Comment ?

— Eh ! Seigneur Dieu, comment, comment, s'écriait la mère Larry, impatientée, comme les autres, je te dis !

Antoine levait les épaules en soupirant : le moyen de sortir une vieille femme d'un cercle vicieux ?

Mais ces tracasseries lui rendaient la vie intolérable : son inutilité lui pesait ; il mangeait avec une sourde rage ce pain reproché que lui gagnait sa mère. Placé comme les damnés du Dante à l'un des derniers cercles de l'enfer humain, il regardait sans cesse avec désespoir les cercles supérieurs auxquels il ne pouvait atteindre. Il s'indignait que la société fût faite de telle sorte que le pauvre se trouvât muré dans sa misère et n'en pût sortir par aucune issue ; il se demandait pourquoi les hommes s'étaient réunis en nations si chacun des membres de la grande association n'avait point droit à sa part du bien-

être général, et s'il restait isolé et sans secours contre la faim comme le sauvage solitaire des grands lacs. Puis, en promenant ses yeux autour de lui, il se comparait, lui obscur et délaissé, quoique intelligent et bon, à tant d'autres, dont un heureux hasard rehaussait la médiocrité ; il se révoltait contre cet injuste partage, et prenait en dégoût cette odieuse mascarade à laquelle on avait donné le nom d'ordre social.

Son imagination inoccupée s'emparant ainsi de ses souffrances en envenima tous les aiguillons. Bientôt il se mit à étudier métaphysiquement ses ennuis et à en tirer une espèce de théorie de la vie. Toutes ses facultés travaillèrent au profit de son découragement. Il résolut de regarder sa situation pénible comme une nécessité, et de s'y accroupir, pareil à ces martyrs qui s'agenouillaient dans le cirque, les bras croisés, et attendant la mort. Mais il arrivait de cette résignation systématique ce qu'i arrive de toutes les théories ; au premier reproche, au moindre désappointement, elle disparaissait pour faire place à la colère ou à la douleur.

La vie d'Antoine s'écoulait ainsi, partagée entre des calmes d'abattement et des fièvres d'indignation, mais toujours également décolorée. Malheureusement, il était à un âge où se développent avec une facilité fatale cette sauvagerie dangereuse et cette monomanie de la solitude (tristes symptômes d'une âme malade de vanité ou de jalousie), qui nous poussent en dehors de la vie réelle et nous rendent également inutiles à nous-mêmes et à tous. Comme tant d'autres, il fut pris à l'allèchement d'un quiétisme orgueilleux, et se voyant, lui, si faible et le

monde qu'il avait à combattre si fort, il aima mieux accepter dédaigneusement un arrêt injuste et s'envelopper dans son découragement comme homme méconnu. Ce fut là une première, une grande faute! Mais Antoine, assez fort pour profiter d'une position, ne l'était peut-être pas assez pour la conquérir. S'il fût né dans une classe plus heureuse, il eût pu arriver aux premiers rangs, car ses facultés étaient saines et élevées; mais jeté par le hasard aux dernières couches de l'humanité, il lui fallait soulever un monde pour mettre seulement sa tête au niveau des pieds des autres, et les forces lui manquaient pour un tel effort. Dans une société où chacun eût trouvé une route préparée devant lui, non selon les caprices de la naissance, mais selon l'élan de sa vocation, Antoine fût devenu grand, célèbre, utile; c'était un de ces hommes à qui il ne faut qu'une main tendue pour qu'ils montent, mais qui, sans cette main, sont exposés à rester toujours confondus dans la foule.

L'espèce de misanthropie qui s'était emparée de lui réduisit encore le nombre de ses connaissances, déjà fort borné. Il cessa presque entièrement de voir le peu d'amis qu'il avait conservés, et Arthur lui-même fût compris dans cet abandon. Les visites d'Antoine à madame Boissard et à son fils devinrent de moins en moins fréquentes; la veuve s'en plaignit, et, dans le monde, Larry fut accusé d'ingratitude.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans amener aucune chance favorable pour Antoine; enfin pourtant le hasard sembla vouloir le seconder : désigné pour défendre une accusée qui devait être jugée dans quelques jours, il lut

avec soin le réquisitoire, alla visiter la prévenue, l'interrogea longuement, et revint chez lui la tête en feu. Il avait trouvé une cause à sa taille, il allait pouvoir montrer ce qu'il était.

L'affaire était pourtant peu de chose en apparence, car il ne s'agissait que du vol de quelques aunes de toile ; mais les circonstances suppléaient, par leur intérêt, au peu de gravité de la cause.

L'accusée était une de ces misérables enfants nées dans la mendicité, d'une femme infirme et d'un aveugle. A cinq ans, elle avait perdu sa mère. Alors elle avait pris la sébile de bois, le bout du bâton de son père, et avait commencé à le conduire par les paroisses. Elle avait grandi ainsi sous la pluie et le vent, en psalmodiant des prières latines qu'elle ne comprenait pas et tendant la main au seuil des portes. Lorsque son père mourut, elle avait seize ans. Périne continua à mendier pendant quelque temps ; puis, comme les aumônes étaient rares, elle se laissa séduire, devint enceinte et accoucha, un soir, sous le porche d'une église, d'un enfant mort. Cet événement l'avait forcée à quitter la commune où elle vivait. D'abord on l'avait reçue dans une ferme comme servante, mais Périne était stupide, indolente, et le fermier l'avait bientôt chassée. Alors commença pour elle une série de souffrances inouïes. Elle fut arrêtée comme vagabonde, jetée en prison, puis relâchée. Sans ressources pour vivre, elle résolut de voler ; mais elle était trop maladroite pour cacher longtemps ses larcins. On l'avait arrêtée, traduite en police correctionnelle, et condamnée. A sa sortie de prison, elle reprit son existence errante, et les

mêmes causes ayant amené les mêmes résultats, c'était un nouveau vol, accompagné de circonstances aggravantes, qui l'amenait devant la cour d'assises de Rennes.

Il n'y avait point à nier le fait lui-même, car Périne avait tout avoué. Aussi Antoine ne songea-t-il point à en discuter la preuve, ni à défendre l'innocence de la mendiante : mais il lui sembla qu'il y avait moyen de la sauver en racontant sa vie, et en faisant appel à la conscience des jurés. Il s'anima devant ce tableau d'une pauvre fille née dans une douve du chemin, qui avait grandi sans que nul prît soin de son corps ni de son âme, qui s'était abrutie dans la misère et qui, devenue vicieuse sans le vouloir, sans le savoir, s'était mise à se prostituer et à voler, parce que la prostitution et le vol étaient les seuls moyens de vivre pour elle. Il devait demander pourquoi la société se souvenait tout d'un coup de cette délaissée, pour la châtier, elle qui ne s'en était pas souvenue pour la secourir. Si cette enfant n'avait point droit de vivre, que ne l'avait-on tuée au moment où elle avait vu le jour, ou, si elle en avait le droit, pourquoi ne lui en fournissait-on pas les moyens ? Qui l'avait fait ce qu'elle était ? Sa naissance et son éducation. Mais avait-elle pu choisir son éducation ni sa naissance ? Le vol ne devait point être un crime dans sa pensée, ce n'était que la manifestation naturelle de cet instinct qui porte tous les êtres à veiller à leur conservation. S'étant trouvée isolée dans le monde, elle s'était conduite en conséquence, et elle avait agi comme l'eût fait un sauvage sans tribu et sans famille. Évidemment elle avait troublé l'ordre établi, mais cet ordre était injuste et cruel pour elle ; la condam-

ner, c'était s'associer à cette injustice et à cette cruauté.

Antoine espérait beaucoup de cette argumentation qui lui semblait irrésistible. Il se réjouissait surtout de ce que cette cause s'appuyât sur les questions les plus élevées de la morale et du droit naturel. Il trouvait ainsi sa mission grande, son ministère sacré. Il n'avait point à discuter des faits, à disséquer des détails de procès-verbal, à tordre des articles de loi ; sa plaidoirie restait tout entière dans les plus hautes régions de la pensée. Il était orateur comme ces philosophes des républiques anciennes qui venaient, le front chauve et la parole solennelle, enseigner au peuple assemblé quelque grande vérité sur les droits de l'homme ou l'organisation de la cité.

Au jour désigné pour les débats de la cause, Antoine se rendit au palais le cœur palpitant et la tête brûlante. Il fut étonné de voir que les assises eussent été transportées dans la grande salle, et que les tribunes fussent garnies de dames parées.

Tant d'apprêts ne pouvaient avoir été faits pour la cause qu'il allait plaider, et il ne savait à quoi attribuer cet empressement inutile, lorsque Arthur arriva près de lui au banc des avocats, des papiers sous le bras :

Les deux jeunes gens se saluèrent, et Boissard tendit la main à Antoine.

— Est-ce que tu plaides aujourd'hui ? demanda celui-ci.

— Immédiatement après toi.

— Et qui défends-tu ?

— Lormier.

— Ce négociant accusé de banqueroute frauduleuse?

— Précisément; c'est une cause superbe, regarde plutôt quelle foule !... Il y a même des dames.... Tu vois bien là-bas dans la tribune, à droite, ce chapeau à plumes? C'est la femme du préfet; une Parisienne charmante? Nous jouons des proverbes chez elle tous les jeudis.

— Et espères-tu sauver ton client ? demanda Antoine.

— Sans aucun doute; il n'y a pas de preuves. Puis on y regardera à deux fois, avant de condamner un homme qui appartient à une des familles les plus riches du département. Dans tous les cas, s'il était condamné, nous sommes sûrs de faire admettre son recours en grâce.

Dans ce moment, l'huissier cria que l'audience était ouverte; mais il s'écoula un temps assez long avant que l'on pût obtenir un demi-silence. La foule, qui venait d'apprendre, par l'appel de l'affaire, qu'il ne s'agissait pas encore du banqueroutier Lormier, témoignait son impatience. Une partie des spectateurs sortaient, tandis que d'autres rentraient, et il en résultait une confusion et un bruit qui empêchaient d'entendre la lecture de l'acte d'accusation. Antoine s'irritait en vain de cette inattention tumultueuse : le bruit, apaisé un moment par le cri de l'huissier, recommençait plus fort quelques minutes après. Le jury et le tribunal lui-même semblaient partager cette distraction impatiente du public, et il était facile de voir que tous attendaient la cause plus importante qui devait suivre.

Cependant les débats commencèrent : la prévenue, interrogée, avoua de nouveau son crime, avec une impassi-

bilité hébétée. La parole fut ensuite accordée à l'avocat général. Il se contenta de résumer l'acte d'accusation en quelques phrases, jeta, avec une indifférence dédaigneuse, quelques injures à la malheureuse qui était assise au banc des accusés, et se rassit.

Antoine se leva alors, pâle d'émotion, mais l'œil étincelant. En apercevant les notes nombreuses que le jeune avocat avait étalées sur son bureau, le président se pencha avec inquiétude vers lui :

— Je ne présume pas que la défense de maître Larry puisse avoir de grands développements, dit-il.

— Pardonnez-moi, Monsieur, répondit Antoine, ma plaidoirie sera longue et détaillée.

— Les faits étant acceptés comme constants par l'accusée, je ne vois pas trop quels moyens de défense vous pouvez présenter...

— Je vais tâcher de vous les faire connaître.

— Parlez, Monsieur, dit le président d'un ton sec : seulement, veuillez songer que les instants du jury et ceux de la cour sont précieux, et qu'une affaire importante va être appelée.

— Quelle qu'elle soit, monsieur le président, elle ne peut l'être autant que celle-ci ; car il n'y est question que de la défense d'un seul homme, et moi j'en défends des milliers dans la personne de cette mendiante.

Le président fit un léger mouvement d'épaules ; et, comme cédant à l'obstination d'un homme qui vous fait subir son droit :

— Maître Larry a la parole, dit-il d'un ton de résignation ennuyée.

Et, se tournant vers le conseiller qu'il avait pour voisin, il se mit à l'entretenir à voix basse.

Antoine commença sa plaidoirie d'un accent troublé; mais bientôt tout disparut autour de lui: il se trouva face à face avec sa pensée, ne vit plus qu'elle, et se mit à la développer avec une éloquence austère. La foule, distraite, finit par prêter plus d'attention. Quoique le langage du jeune avocat fût dépouillé de ces lieux communs du barreau, qui parlent à la sensibilité grossière de la multitude, quoique sa défense fût trop élevée, trop indépendante, trop serrée pour être entièrement comprise, et qu'elle ressemblât moins à une plaidoirie qu'aux pages d'un livre, le bruit des conversations diminua insensiblement, et le public commença à donner quelques signes d'intérêt.

Encouragé par le silence qui s'était progressivement établi, Larry s'abandonna à toute son exaltation. Il y avait dans cette cause, de la classe la plus misérable qu'il défendait, quelque chose de sa propre cause : peut-être même cette circonstance avait-elle exagéré pour lui les torts de la société envers sa cliente. Avec plus de sang-froid, il eût compris que le monde était bien lourd pour marcher vite, et que, de l'esclavage à la mendicité, le progrès était déjà immense. Il eût compris surtout que l'inégalité était la loi éternelle des êtres ; qu'il y aurait toujours des riches et des pauvres comme il y avait toujours des hommes heureux et des infortunés, des hommes sains et des infirmes ; que c'était là une règle injuste, d'après le jugement humain, mais immuable ; et que, dans la partie jouée par tous, et dont le bonheur était le prix,

la civilisation la plus avancée ne pourrait jamais qu'égaliser les chances du jeu, non la force des joueurs. Antoine était trop personnellement intéressé à la question pour ne pas s'y montrer partial, et la société avait trop de torts réels pour qu'il ne l'accusât pas de les avoir tous. Aussi, sa parole s'arma-t-elle d'une rudesse incisive et passionnée : sa voix était devenue vibrante, audacieuse, indignée ; il flétrissait en termes énergiques une association qui ne laissait à un de ses membres que l'alternative entre la faim ou la prison, lorsque le président, qui donnait depuis longtemps des marques d'impatience, l'interrompit tout à coup.

— Avocat, dit-il, renfermez-vous dans les faits de la cause, et laissez là des généralités philosophiques qui ne sont point de votre ressort.

— Mais ces généralités sont toute la cause, s'écria Antoine ; comment puis-je y rentrer mieux qu'en prouvant l'iniquité de la loi qui condamne ma cliente ?

— Vous n'avez point le droit d'attaquer la loi, répliqua vivement le président ; la loi nous domine tous ici, c'est notre religion.

— Ce n'est point celle des jurés ; leur seule divinité, dans ce moment, est leur conscience, et c'est à elle que je m'adresse.

Ici l'avocat général se leva :

— Si cette discussion continue, dit-il, nous nous verrons forcé de demander à la cour que la parole soit retirée à l'avocat. Nous avons pu écouter, jusqu'à présent, les étranges doctrines qui viennent d'être plaidées, en considération de l'inexpérience du défenseur et par res-

pect pour son ministère; mais souffrir plus longtemps un pareil scandale serait marquer à nos devoirs. Nous requérons donc positivement de la Cour qu'il lui plaise ordonner à Me Larry de se renfermer rigoureusement dans les faits de la cause.

Antoine se levait pour répliquer, lorsque le président qui s'était penché vers les autres conseillers, dit :

— La Cour déclare que la cause est suffisamment entendue.

Le jeune avocat voulut parler, mais le président lui fit signe de la main qu'il n'en avait plus le droit. Il se rassit.

Après un court résumé, dans lequel *justice fut faite des déclamations de la défense,* deux questions furent posées au jury, qui revint, cinq minutes après, avec deux réponses affirmatives.

Antoine quitta la salle, des larmes dans les yeux et le cœur serré de colère.

Comme il descendait l'escalier, il s'entendit appeler : c'était un vieil avocat qui demeurait à côté de la boutique de sa mère, et auquel il avait parlé quelquefois.

— Votre essai n'a pas été heureux, maître Larry, dit-il à Antoine, avec un rire sec; mais aussi vous l'aviez pris sur un ton un peu haut pour votre auditoire.

— Je croyais que la vérité pouvait se faire entendre devant des hommes appelés à la chercher, répondit Antoine brusquement.

Le vieil avocat fit entendre son rire aigu et saccadé.

— Je connais cela, je connais cela; vous êtes jeune, vous avez cru que vous parliez devant un aréopage, et vous vous êtes posé à la tribune comme un orateur anti-

que, *vir bonus dicendi peritus ;* mais, voyez-vous, mon jeune ami, ajouta-t-il plus bas et en posant sa main décharnée sur le bras d'Antoine, on ne va pas dire des injures au code devant ses valets ; on ne critique pas la loi en face de ceux qui en dînent. Quant à vos jurés, ce sont tous de braves gens qui ont leur lit fait, et qui, de peur qu'on ne leur demande un matelas, ne veulent pas entendre parler de ceux qui couchent par terre. Honnêtes pères de famille, ils s'abritent le mieux possible derrière leur égoïsme, vivent sous cloche comme les melons, et ne souffrent pas qu'on les dérange. Je vous demande ce que deviendrait la société, si tous ceux qui ont faim prenaient pour manger à ceux qui ont trop ? Cela serait bon chez des sauvages ; mais, chez un peuple civilisé, chacun pour soi !... C'est pour cela que nous nous sommes réunis en société, eh ! eh ! eh !

Et le petit vieillard recommença son rire étrange.

Antoine ne savait que penser de ce ton moitié ironique, moitié sérieux ; il regardait M. Pillet avec étonnement ; mais celui-ci reprit presque aussitôt :

— Vous manquez d'expérience, maître Larry, comme vous l'a fort bien dit le ministère public. Un avocat expérimenté n'eût jamais eu l'idée de perdre son temps à composer un plaidoyer pour votre cliente en haillons ; il s'en serait remis à la *sagesse de la cour,* c'est la formule. Il ne faut jamais dépenser des paroles qui ne peuvent rapporter ni réputation ni profit, et les causes de ces gens du peuple ne produisent généralement ni l'un ni l'autre ; à moins pourtant qu'à force de crimes un misérable n'ait réussi à se faire un nom. Alors on vient

le voir comme une bête féroce prise au piége, et les honnêtes gens lui disent des injures et l'agacent à travers les barreaux de sa cage. Mais, hors ces cas fort rares, les scélérats de bonne famille sont les seuls qui inspirent un intérêt et une curiosité générale. Parlez-moi, par exemple, de l'affaire que défend votre confrère Boissard ; voilà une belle cause ! Un banquier qui fait des faux, ruine cent personnes, et se sauve avec un million!.... S'il était question d'un ouvrier affamé qui eût assassiné un colporteur pour lui voler douze francs, cela n'intéresserait pas plus les gens du monde, qui ne sont ni affamés ni colporteurs, que le peuple, qui est habitué à de telles choses ; mais, lorsqu'un *homme comme il faut* descend sur la sellette, c'est un spectacle qui saisit tout le monde. Les classes élevées s'en émeuvent par un sentiment de défense, et parce que c'est un de leurs membres que l'on juge ; les classes pauvres, par un instinct d'hostilité, et parce qu'elles espèrent la joie de voir un riche vissé au carcan, côte à côte du mendiant. Voilà les affaires qu'il faut plaider, maître Larry, si vous voulez faire votre chemin.

En achevant ces mots, M. Pillet montra à Antoine qu'il était arrivé devant sa porte, et le salua.

Le jeune homme se dirigea, tout pensif, vers la boutique de sa mère.

III

Le dernier échec d'Antoine l'avait complétement découragé. Il était à un âge où le désespoir est facile, parce que l'âme est molle encore et que nous marchons dans le monde, pareils à ces jeunes soldats d'hier qui ne savent supporter ni le soleil du midi ni la brise du soir. Le cœur, sortant de ses premiers rêves comme des langes de l'enfance, se replie douloureusement sur lui-même au premier contact glacé des hommes. Quoique Antoine eût fait un assez rude apprentissage de la vie, il ne s'était point habitué à en souffrir les humiliantes déceptions. Les luttes qu'il lui avait fallu supporter l'avaient irrité sans l'endurcir, et il en était sorti blessé, mais non guéri. Loin de trouver dans le passé des forces pour combattre ses nouvelles souffrances, il n'y trouva donc que les motifs d'un découragement plus profond

Bientôt il se complut dans son désespoir ; il se para à ses propres yeux de sa douleur muette et retirée : il se mit à se regarder vivre avec un calme dédaigneux, ana-

lysant curieusement sa situation, de peur de laisser échapper une seule de ses peines.

Et, il faut l'avouer, il n'était pas besoin de chercher longtemps pour les découvrir, car elles étaient nombreuses, vives et réelles. En effet, il eût été difficile de concevoir une existence plus flétrissante que celle menée par le jeune Larry. Non-seulement l'avenir s'offrait à lui sans espérances, mais son présent même était dépouillé de ces joies vulgaires et inaperçues, tellement mêlées aux existences les moins fortunées, qu'on ne les devine que lorsqu'elles nous manquent. Antoine n'avait pas un camarade d'habitude qui vînt le chercher à certaine heure pour faire une silencieuse promenade ; pas une maison accoutumée dans laquelle il pût aller quelquefois causer de la pluie ou du soleil ; pas un seul être au monde qui, de loin en loin, rompît sa solitude et plaçât une figure humaine entre ses rêves et lui ! Il vivait seul, n'entendant jamais que la voix grondeuse de sa mère, qu'il s'était habitué à ne plus écouter, et ne pouvant se délasser de lui-même dans un entretien doucement distrayant.

Il passait ordinairement ses journées dans l'arrière-boutique obscure qui formait tout son logement, penché sur une vieille table encombrée de livres. S'il levait les yeux, c'était pour voir cette longue chambre noire, avec ses deux lits à couvertures vertes qui se dessinaient au fond comme deux cercueils, ses poutrelles enfumées et sa tapisserie déchirée, dont le vent agitait les lambeaux sur le mur. Une croisée sans rideaux y laissait pénétrer à peine une lueur crasseuse, et jamais

une fraîche senteur ne glissait jusqu'au jeune homme à travers le vitrage entr'ouvert.

C'est là qu'il travaillait parmi les bruits irritants et multipliés du ménage et devant un foyer éteint. Il avait ainsi vécu bien longtemps sans en souffrir ; mais, depuis que son âme était devenue malade, il trouvait insupportable cette commensalité forcée. La conscience qu'il n'était point seul troublait sa méditation ; il lui semblait qu'on voyait en lui, et il croyait toujours sentir un regard sur son cœur. Au moment de sa rêverie la plus profonde, s'il entendait le bruit des pas de sa mère, il tressaillait et rentrait ses pensées dans son âme, comme il eût caché au collége des vers ou une lettre d'amour. Cette gêne perpétuelle s'était insensiblement transformée en supplice ; sa mère lui en était presque devenue odieuse. Il eût acheté avec son sang le coin le plus obscur de la plus humble mansarde d'étudiant, à la seule condition d'y être seul et d'y penser sans terreur et sans bruit.

Ce qu'il enviait le plus peut-être maintenant, dans la situation d'Arthur Boissard, c'étaient le cabinet isolé où il l'avait visité une fois, la fenêtre à draperies blanches d'où l'on voyait la campagne, et surtout cette double porte qu'il pouvait fermer à clef sur lui. Comme la pensée devait germer facilement au milieu de ce calme d'un asile uniquement consacré à l'étude ! Comme il devait être inspirateur ce silence à peine troublé par le bruissement éloigné de la rivière et le gazouillement des oiseaux dans les vignes ! Larry sentait qu'il aurait été un autre homme dans une pareille retraite, qu'il y

aurait refleuri, et que les nuages qui assombrissaient son front s'y seraient bien vite dissipés ; car il n'était pas sans avoir remarqué quelle influence le monde extérieur a sur notre caractère, et combien la pensée naît plus fraîche, plus bienveillante, plus heureuse, dans une atmosphère pure, au milieu d'une vie facile, et devant les objets que la poésie des formes embellit.

Aussi les jours où l'arrière-boutique de sa mère lui paraissait trop sombre, et où son air épais oppressait trop douloureusement sa poitrine, Antoine sortait pour chercher la campagne. Il traversait rapidement le faubourg, descendait dans la vallée, et marchait jusqu'à ce que le dernier toit de la ville eût disparu derrière les arbres. Alors un bien-être indicible l'inondait ! Son front se levait radieux vers le ciel, et son œil étincelait. Il lui semblait qu'une porte de son cœur venait de s'ouvrir, et que tous les soucis s'en étaient envolés, pour y laisser pénétrer la brise des prairies. On eût dit que des ailes invisibles soulevaient son corps, tant il s'avançait légèrement. Il marchait ainsi longtemps, sans pensée, sans but, sans souvenirs, se baignant dans la brise, buvant le parfum des foins en fleur, cueillant parfois un glaïeul pour fouetter la haie en passant, et effeuiller sur sa tête les aubépines, ou bien écoutant l'eau des sources bruire gaiement dans le cresson. Oh ! que c'était alors une douce et riante chose que la vie ! Comme la création plaisait au jeune homme perdu dans l'herbe ! comme il trouvait Dieu bon d'avoir fait le monde, et de l'avoir fait si grand, si suave, si beau ! Car alors il admirait tout, il respectait tout, il aimait tout. Il ouvrait ses

deux bras à la nature entière. La plus petite abeille qui butinait sur les sureaux devenait sa sœur, le plus frêle papillon qui se détachait des églantiers, comme une feuille envolée, était son frère. Il appelait les oiseaux qui fuyaient avec un brin de paille vers leurs nids ; il marchait doucement sur la mousse des chemins creux, pour ne pas effrayer les lézards qui s'épanouissaient au soleil : tout lui était ami et sacré !

Et quand il avait longtemps marché ainsi, quand son cœur, gonflé d'émotions, s'endormait dans la plénitude de son bonheur, ivre et muet, il se couchait dans les hautes herbes, les yeux tournés vers les nuages. Le soir le trouvait là, abîmé dans ses ineffables rêveries. Les troupeaux passaient lentement le long du sentier, regardant les fermes qui fumaient à l'horizon ; on entendait les chalumeaux de frêne du pâtre prolonger au loin leurs sifflements sauvages, puis tous ces bruits se perdaient au milieu de je ne sais quel silence vivant et harmonieux ; les premières étoiles se montraient aux cieux, et la nuit calme et bleue se déroulait mollement comme une tente de soie !

C'était le moment du réveil. Antoine se levait, chancelant comme un homme qui sort de l'ivresse. Il secouait l'herbe de ses cheveux, il respirait à pleine poitrine une dernière rafale de la campagne, reprenant à petits pas le chemin de sa demeure, ne sentant déjà plus son bonheur que comme le reste d'un songe, et voyant les douces images qui avaient passé devant son cœur, tout le jour, s'assombrir en même temps que les paysages de la vallée. Il approchait ainsi de la ville, et l'air devenait moins pur ;

les brises ne gazouillaient plus mélodieusement dans les saussaies ; il sentait déjà comme une âcre vapeur qui le prenait de loin à la gorge et l'oppressait. Tout à coup, au détour d'un chemin vert, derrière un chêne, où les oiseaux s'endormaient en soupirant, il voyait s'élever quelque chose de grand et de noir, comme un fantôme !... C'était la première maison du faubourg ! c'était la ville ! Nouvel Adam chassé du paradis par l'archange, il s'arrêtait là pour jeter un dernier regard en arrière. Maintenant, adieu aux liserons dans les ronces fleuries, adieu à l'odeur du chèvrefeuille, adieu à la pelouse et aux marguerites ; ce gouffre sombre où brillaient de rouges lueurs, c'était la ville ! On sentait déjà son dur pavé sous le pas, on entendait déjà son murmure immense et triste comme un gémissement ; c'étaient la ville, le monde et les hommes ! Antoine baissait la tête ; il venait de passer les portes de son enfer.

Les nuits qui suivaient ces excursions s'écoulaient habituellement dans le désespoir. Larry restait assis sur son lit, dans une sorte de fièvre ; les yeux ouverts et les poings fermés, regardant l'étroite fenêtre de l'arrière-boutique, et demandant à Dieu de voir seulement un coin de ciel ou une étoile. Quelquefois, quand le sommeil fermait à demi ses paupières, il croyait que ses vœux étaient exaucés ; il se redressait alors, éperdu ; mais bientôt il souriait amèrement, car la lueur qui avait frappé ses yeux ne venait point du ciel ; c'était une étoile humaine, une étoile de souffrance et de mort ; la lumière allumée dans la maison voisine, près du lit d'un agonisant ! Alors il restait à écouter les rumeurs de la nuit ; il comptait les heures

qu'il avait de moins à vivre ; il prêtait l'oreille au bruit de l'horloge éloignée, et il lui semblait entendre le cri de l'ange placé par Dieu devant la mort, pour avertir les hommes de son approche.

Ce n'était qu'au matin, lorsque les premières clartés commençaient à blanchir le vitrage, qu'il laissait aller sur sa couche son corps fatigué. Il fermait les yeux pour ne pas voir le monde qui allait revivre, et il appelait le sommeil afin de l'oublier quelques heures.

Ainsi s'écoulaient ses journées et ses nuits. Quelquefois pourtant, ramené au sentiment de la vie positive, il essayait de sortir de cette mélancolie farouche. Il voulait se plier aux exigences de sa profession, étouffer son imagination sous les textes de lois, travailler courageusement à ses études d'avocat ; alors toutes les misères de sa position lui étaient de nouveau révélées ; les livres lui manquaient ! Il cherchait vainement, à travers les articles de son Code, les mille hiéroglyphes invisibles découverts par le subtilité chicaneuse des commentateurs ; son esprit s'épuisait dans cette étude puérile. Il sentait sa raison, prise au trébuchet entre deux lois, s'y meurtrir et s'y fausser. Sans fil conducteur, sans jalons, au milieu de ce dédale, il ne s'y était pas plutôt plongé, qu'il étendait ses bras avec épouvante autour de lui, pour savoir où il était. Ses forces s'épuisaient ainsi en tentatives superflues, sans qu'il pût atteindre le but.

C'était alors, surtout, qu'il prenait en horreur l'état qu'il avait choisi, et qu'il tournait les yeux avec regret vers ceux qu'il avait dédaignés. Par suite d'une illusion commune en pareil cas, il se figurait qu'il eût trouvé les

autres voies plus faciles. D'ailleurs, il était déjà las de la direction qu'il avait suivie, et il eût désiré changer de route. Les âmes passionnées sont ainsi faites ; une fièvre incessante les tourmente ; non que cette mobilité provienne d'une inconstance impuissante, comme le répète le vulgaire ; mais les hommes de passion épuisent vite, parce qu'ils consomment beaucoup ; ils embrassent chaque idée si fortement, qu'ils finissent par l'étouffer. Poussés par leur ardeur inquiète, ils veulent étudier le monde sous toutes les faces : à chaque station, ils jettent un coup d'œil autour d'eux, cueillent une fleur, regardent à l'horizon, puis crient : *En avant !* Esprits nomades, ils parcourent l'univers moral, ainsi que l'Arabe parcourt le désert, et campent dans la vie sans s'y établir, comme si un instinct plus élevé les avertissait que l'homme, ici-bas, n'est qu'un soldat en marche qui s'avance à la conquête de la mort.

IV

Un jour qu'Antoine se trouvait plus mécontent et plus abattu que de coutume, il se dirigea vers le Thabor, traversa l'esplanade, alla s'asseoir dans une des allées les plus basses et les plus ombreuses. C'était le soir, l'air, encore tiède, faisait à peine frissonner le dôme de feuillage ; on entendait la petite cloche des *Enfants-Trouvés* tinter dans les arbres, et une senteur embaumée, qui s'élevait du Jardin des Plantes, retombait sur les allées comme une rosée balsamique.

Il n'est personne qui n'ait remarqué l'action pénétrante que les parfums exercent sur les organisations impressionnables. Le simple contact d'une brise qui a passé sur des clématites, la seule émanation d'une fleur d'héliotrope suffisent parfois pour vous serrer le cœur. Vous sentez ce parfum qui vous coule dans tous les nerfs, comme un poison suave ; votre corps s'enfièvre, votre âme s'alanguit, et une mélancolie profonde, inconsolable, mortelle vous pénètre et vous inonde. Antoine, déjà disposé aux

émotions douloureuses, éprouva bientôt tous les symptômes de ce singulier empoisonnement de l'âme : il sentit sa tristesse devenir horrible. Il se mit à repasser, avec une rage de désespoir qu'il n'avait jamais éprouvée, l'existence défleurie à laquelle il se trouvait condamné, et à regarder avec horreur l'avenir qui ne lui promettait qu'isolement et oubli.

Depuis quelque temps, de nouveaux désirs commençaient à le tourmenter. Comme tous les enfants élevés dans cette classe qui sépare le prolétaire de la bourgeoisie, il avait longtemps conservé des mœurs austères. Défendu d'abord, par son ignorance, contre le libertinage précoce dont les colléges sont l'école, il s'en était ensuite préservé par le dégoût. Devenu adolescent, la conscience de son peu de grâce, et la timidité qui en avait été la suite, lui servirent encore de sauvegarde. Il avait eu d'ailleurs, il faut le dire, peu d'entraînements à vaincre, car il appartenait à la race dure et chaste de la vieille Armorique, et chez lui les sens s'étaient éveillés tard.

Cependant cette nature primitive s'était insensiblement modifiée dans l'atmosphère où il avait vécu. Livré aux seuls travaux de l'intelligence, sa constitution populaire s'était efféminée. Il avait senti fondre peu à peu l'enveloppe de granit qui défendait ses nerfs contre les chaudes et douces émotions. L'air voluptueux du monde lui était entré par tous les pores, et les sensualités raffinées de l'imagination avaient commencé à le troubler. Éveillées tard, ses facultés viriles ne s'en étaient trouvées que plus fortes pour le désir, et plus furieuses pour en poursuivre la satisfaction.

Depuis quelque temps, surtout, il sentait vivement les aiguillons de la jeunesse. Ses nuits étaient peuplées d'étranges visions, et il y avait, à la fois, dans ses songes, l'ingénuité d'une vierge et le délire effréné d'un solitaire. Quand il sortait, la vue seule d'une femme le faisait frissonner. Il ne pouvait voir flotter devant lui une robe gracieuse, apercevoir un pied délicatement chaussé, sans que des souffles brûlants ne vinssent l'agiter; son premier regard était celui d'un libertin, le second celui d'un séminariste honteux.

Cette double impulsion, à laquelle il obéissait alternativement, imprimait à son caractère quelque chose de gêné. Son impressionnabilité même le rendait austère jusqu'à l'intolérance. Il ne pouvait souffrir une plaisanterie hasardée ; une allusion libertine lui faisait détourner les yeux, et il eût pris en haine le jeune homme qui se serait vanté devant lui d'une bonne fortune. Mais ce rigorisme était peut-être moins, chez lui, une marque de pureté que de fragilité. S'il craignait tant une parole libre ou une confidence indiscrète, c'est que cette parole et cette confidence allumaient dans son sein une fièvre dont il avait honte. S'il rougissait devant une image impure, c'était moins de pudeur que d'émotion. Dans le mystère de ses rêves, il entendait parfois des paroles bien plus hardies, il entrevoyait des images d'une volupté bien autrement excitante ; mais il cachait ces désordres d'une imagination en délire, comme on le fait des infirmités corporelles dont on rougit.

Du reste, il faut le dire, pour qu'on ne nous accuse pas d'être trop sévère à l'égard de notre héros, sa ré-

serve extérieure n'était pas chez lui une hypocrisie, c'était le résultat d'habitudes chastes et d'une timidité jalouse. Il était faible, mais non vicieux. Ses aspirations les plus brûlantes se renfermaient généralement dans le cercle d'un amour légitime. Le cri des sens n'étouffait pas non plus la voix de son âme. Il comprenait l'amour avec sa double poésie; l'amour couché sur les fleurs de la terre, mais les regards tournés vers les étoiles du ciel.

Ce n'étaient donc point d'enivrantes caresses et de passagères jouissances qu'il souhaitait dans ses songes, mais le bonheur complet et immuable d'une union choisie. Là était le but de ses espérances, le souhait de toutes ses heures. Le jour où nous l'avons représenté assis dans une allée du Thabor, il se livrait à une de ces heureuses rêveries. Le lieu dans lequel il se trouvait était peu fréquenté, et le bruit des promeneurs qui suivaient les autres sentiers n'y parvenait pas.

Aussi leva-t-il les yeux avec un tressaillement de surprise et de contrariété, lorsque le froissement de pas légers se fit entendre près de lui. A quelques toises au-dessus de sa tête, le long d'un étroit sentier tracé sur le penchant d'une butte herbeuse, un jeune couple s'avançait doucement sur les feuilles fanées. L'étroitesse du chemin avait forcément rapproché les deux jeunes époux : le mari soutenait sa compagne, par derrière, de l'un de ses bras, tandis qu'il tenait, dans son autre main, deux petites mains gantées qui semblaient y avoir été oubliées. La tête de la jeune femme, légèrement penchée en avant, était tournée vers le visage du jeune homme,

et leurs regards, fixés l'un sur l'autre, s'envoyaient des baisers.

Il y avait dans l'abandon de cette pose, dans cette familiarité caressante et mignonne, quelque chose qui parlait si vivement des premières joies de la possession et de l'enivrement d'une existence doublée, qu'Antoine en fut blessé comme d'un trait. Un frémissement jaloux lui donna froid dans les cheveux. Le tableau qu'il avait sous les yeux lui sembla une insulte tacite jetée à son isolement, une sorte de contraste moqueur, cruel, établi par le hasard entre la félicité d'un autre et son propre malheur.

Il pensa que jamais il ne pourrait se promener ainsi, pressant sur sa poitrine une femme à demi pâmée sous son regard, et causant avec elle tout bas à la clarté du soleil couchant. Alors le plus amer désespoir qu'il eût jamais éprouvé lui tomba dans l'âme. Celui qu'il venait de voir passer, avec cette femme penchée sur son épaule, il le connaissait; c'était un de ces jeunes gens vulgaires, même dans leurs vices, qui, après avoir goûté à toutes les voluptés fangeuses, rentrent par lassitude dans le calme d'une vie régulière, et se marient pour monter une maison. C'était là celui à qui tout souriait; l'homme que le sort avait fait heureux! Taudis que lui, qui s'était conservé pur, lui qui avait placé si haut la vertu et l'amour, il était condamné à vivre seul, inconnu! Qu'était-ce donc alors le que bien et le mal? Ce monde n'était-il pas une cruelle plaisanterie de Dieu, et les vertueux, des fous qui prenaient la mystification au sérieux?

Une fois engagé dans ces doutes ironiques, Antoine

sentit toutes ses croyances s'ébranler. Il commença à croire que le premier, le seul devoir sur la terre était de s'y faire un nid commode. Il regarda plus hardiment en lui-même, et il lui sembla que ses répugnances à suivre la voie ordinaire n'étaient peut-être, après tout, que de la paresse ou de l'orgueil; et, appuyant ses sophismes de cette juste observation, il en conclut qu'il y avait profit et sagesse à abandonner la règle du devoir.

Heureusement l'habitude, cette sauvegarde de toutes les vertus, le défendait contre ses propres conclusions. Il pouvait bien, grâce au raisonnement, faire adopter de dangereuses folies à son esprit, mais non de nouveaux penchants à son cœur. Il quitta le Thabor en convenant avec lui-même que la bassesse était le chemin le plus sûr pour parvenir, et que la vertu n'était qu'un mot, mais nullement décidé à conformer sa conduite à cette doctrine.

Cependant la nuit était venue; Antoine, averti par la cloche du concierge, allait dépasser la grille de la promenade, lorsqu'il heurta un jeune homme qui sortait également; tous deux levèrent la tête en même temps et se reconnurent.

— Randel !

— Antoine Larry !

— Il y a au moins un an que je ne t'ai vu.

— Et moi un siècle.

Georges Randel prit le bras de Larry, et ils se dirigèrent ensemble vers la ville en causant.

Ce Georges avait fait ses études avec Antoine : il était fils d'un horloger qui jouissait de quelque aisance. Après

avoir suivi ses premiers cours de médecine à Rennes, il était allé à Paris pour se faire recevoir docteur, et, depuis son retour, Antoine l'avait rarement rencontré. Georges était pourtant le seul jeune homme vers lequel il sentît quelque entraînement. Une ressemblance de position les avait rapprochés au collége ; c'était le seul de ses camarades près duquel Larry ne fût ni brusque ni gêné, parce que c'était le seul avec lequel il ne se crût pas obligé de protester contre la supériorité de naissance. Georges n'avait, du reste, aucun rapport de nature avec Antoine. C'était un caractère souple et subtil, tellement avide de bien-être, qu'il se résignait à tout pour y atteindre. Doué de cette force négative qui résiste en cédant, comme les sacs de terre aux boulets, il possédait assez de philosophie pour ne prendre d'ennui que ce qu'il en pouvait porter : en un mot, c'était un de ces êtres qui ne sont point malgré eux au monde, et dont le peuple dit dans son langage expressif : *Qu'ils vivent de bon cœur.* Cependant ceux qui connaissaient Randel intimement affirmaient que, sous cette nature liante, se cachait un germe de force d'élévation et de moralité que les grandes occasions pouvaient développer, et qu'il y avait dans cet esprit plus de sérieux que les apparences n'en annonçaient.

Antoine et Randel eurent à se revoir le plaisir qu'éprouvent toujours d'anciens condisciples en se retrouvant après une longue séparation. Ils se firent part réciproquement de leur position. Georges apprit à Larry qu'il avait déjà réussi à se former une clientèle, et que tout lui promettait un avenir brillant. Antoine ne lui

cacha pas qu'il avait été moins heureux. Il lui raconta ses mécomptes et ses désenchantements. Georges l'écouta attentivement. Il avait déjà assez d'expérience de la vie pour comprendre la situation du jeune avocat.

— Tu ne réussiras jamais, lui dit-il; tu as pris le monde à rebours. Si j'avais agi comme toi, je n'aurais pas deux malades aujourd'hui; ce n'est pas ainsi que j'ai fait mon chemin.

— Comment donc?

— D'une manière fort simple; j'ai rentré mes coudes pour ne heurter personne, et je me suis ouaté de velours, afin qu'on ne me sentît pas faire ma trouée dans la foule. J'ai eu soin de donner à mon caractère autant d'angles rentrants qu'il y avait d'angles aigus aux caractères des autres, afin que toutes les natures pussent s'accommoder à la mienne. Aussi m'a-t-on bientôt cité pour l'homme le plus sociable de la terre. En même temps, j'ai fréquenté le monde et je me suis montré partout où il y avait foule; il faut habituer le public à votre figure.

— Mais des clients, qui t'en a procurés?

— Moi-même; j'ai sollicité, je me suis insinué dans les familles en guérissant les engelures des demoiselles, et donnant des consultations gratuites aux servantes. J'ai prôné certains hommes influents pour m'en faire des prôneurs; j'ai intéressé leur amour-propre à ma réussite, en me posant leur protégé. Puis, j'ai fait la connaissance de jeunes gens de famille au manége, et les jeunes gens bien nés ont toujours de petits conseils à nous demander. Je suis le médecin de leurs maîtresses en attendant que je sois celui de leurs femmes. En un

mot, j'ai réussi à me faire bien venir de tous, et j'ai la réputation acquise d'un *bon enfant,* en attendant celle d'un bon médecin.

— Lors même qu'une pareille manière d'agir n'eût point répugné à mon caractère, je n'aurais pu y avoir recours, car je ne connais personne.

— N'as-tu pas tes anciens condisciples? Je ne vois pas trop à quoi serviraient les colléges, s'ils ne préparaient des relations pour l'avenir; c'est là leur bon côté. La réussite d'un homme de génie fait la fortune de tous les sots qui ont été dans la même classe que lui. Le titre de condisciple est une espèce de parenté consacrée par l'usage qui oblige à la protection.

— Et quel est l'homme de génie qui a fait des thèmes avec vous? demanda Antoine en souriant.

— Aucun, que je sache, mais nous avions pour camarades de classe des hommes qui sont maintenant riches et influents; que ne t'es-tu recommandé à eux? Arthur Boissard, par exemple! pourquoi as-tu cessé de le voir? car tu n'y vas plus, je le sais. Cette famille aurait pu t'aider, pourtant; elle t'a déjà fait du bien.

— Trop de bien, dit Antoine d'un air sombre : cette protection orgueilleuse des riches fait mal; je n'aime pas les services que l'on me rend par pitié: pour qu'un bienfait ne me pèse pas, il faut qu'il vienne d'un égal ou d'un ami.

— C'est-à-dire que tu as de la fierté. C'est le plus dangereux des vices pour le pauvre, car c'est le seul qui l'arrête infailliblement dès les premiers pas. Au lieu d'adopter Arthur comme un protecteur et de te mettre

à sa suite, tu n'as voulu voir en lui qu'un rival! Tu aurais pu obtenir une place derrière son carrosse, et tu as mieux aimé lui envier celle du dedans. Qu'y as-tu gagné? Arthur est arrivé au but, tout seul, et toi, tu es resté en route, perdu dans les ornières. Ce n'est pas ainsi que l'on réussit. Le monde a ses principes, ses préjugés, dont il faut éviter l'action, si nous ne voulons pas qu'ils nous écrasent. Essayer, quand on est inconnu, jeune et pauvre, à les attaquer de front, c'est renouveler la lutte fameuse qu'Ésope a racontée, en jouant le rôle de la cruche. La société est trop compacte pour que l'on songe à y pénétrer par violence, il faut chercher ses fentes et s'y introduire doucement, comme le coin du bûcheron dans l'arbre. Crois-moi, si tu veux réussir, mets-toi à la suite de quelqu'un qui ait déjà sa place faite, et reste, comme le chien de la maison, autour de sa table pour ramasser les miettes du festin.

— J'aime mieux mon arrière-boutique, dit Antoine, en secouant la tête; les hypocrites déguisements me répugnent, et je ne saurais point porter ainsi le costume de laquais.

— Mon cher ami, c'est comme si tu refusais de prendre pendant vingt-quatre heures un habit d'argousin pour te sauver du bagne.

— La vie ainsi comprise n'est qu'une ignoble farce!

— Et tu voudrais en faire un poëme épique, n'est-ce pas? mais on joue pour son public, et le siècle est à la parade. Tu n'as pas à choisir. Moi aussi, j'aimerais mieux aller vent arrière au port que de louvoyer entre les récifs; mais il vaut encore mieux louvoyer que périr. Parce

que je prends le monde tel qu'il est, parce que je m'y présente frisé, en escarpins et le sourire sur les lèvres, penses-tu que rien ne m'y blesse ? Mon claque de soie cache aussi sa couronne d'épines, mais je la garde sous le bras pour ne pas la sentir. Ah ! quelle que soit la route que prenne le pauvre, elle est dure et difficile ; seulement sa souffrance est en raison de l'importance qu'il y met. Trop faible pour lutter contre la société, j'ai cédé avant, sachant bien qu'en tout cas il me faudrait céder après ; je me suis ainsi épargné la fatigue du combat. Ne crois pas cependant que la gaieté de mon visage me vienne d'une âme contente de sa servilité. Non, non ; moi aussi, j'ai mes heures d'indignation ; mais je les cache, parce que l'indignation impuissante est toujours ridicule. Ne pouvant être fier, je me suis fait humble, afin de n'avoir pas du moins la honte d'être abaissé. Oh ! je sais qu'il y aurait une plus belle mission à remplir dans la vie ; quelquefois je rougis de mon égoïsme, j'ai dans le cœur une plaie qui se rouvre à certaines époques, et qui saigne douloureusement !...

Il s'arrêta un instant oppressé, mais secouant, presque aussitôt, ce nuage de tristesse :

— Allons! encore des folies, continua-t-il ; tu me rends sérieux malgré moi, Antoine ; au diable les réflexions. Vivons joyeusement et comme des gens d'esprit. En définitive, qu'y a-t-il de si répugnant dans notre rôle de laquais, comme tu l'appelles ? Ne vaut-il pas mieux être un valet comme Figaro, qu'un comte comme Almaviva ? Par Dieu ! soyons de vrais valets, et mettons nos maîtres dans le sac de Scapin pour les bâtonner. Qu'est-ce

après tout que les scrupules, sinon *des timidités à se rendre heureux.*

— Je commence à le comprendre, dit Antoine amèrement.

— Qui t'arrête alors? Crois-moi, ami, deviens le sigisbée de quelque honnête avoué, habile à élever des procès, de quelque vieil avocat, trop malade de la poitrine pour plaider, et attache-toi à leur sort, fais-toi leur *bravo*, calomnie pour leur compte, tue sur leur geste, et le monde t'estimera! On répétera partout que tu es un jeune homme de grande espérance, et tu deviendras père de famille, électeur et membre du conseil général.

— Oh! je le voudrais, ne fût-ce que par vengeance, dit Antoine, pensif.

V

Les conseils de Georges avaient fait d'autant plus d'impression sur Antoine, qu'ils l'avaient trouvé dans un moment d'irritation et de mépris qui le disposait merveilleusement à les recevoir. Il était arrivé à une de ces crises de lassitude pendant lesquelles les vertus les plus solides succombent, et où les hommes les plus fermes démentent les habitudes de toute une vie, par dégoût, par doute ou par indifférence. Après avoir passé une nuit entière, incertain et ballotté entre vingt résolutions contraires, il se décida enfin à essayer quelques-uns des moyens qui lui avaient été indiqués par Georges.

Parmi toutes les personnes qu'il connaissait, une seule pouvait lui être immédiatement utile; c'était ce vieil avocat, qui lui avait parlé après sa plaidoirie en cour d'assises, et dont nous avons rapporté l'entretien.

M. Pillet était voisin de la mère Larry ; il lui était arrivé quelquefois, en venant à la boutique de la veuve, de s'y arrêter pour causer avec Antoine. Il l'avait même en-

gagé à le venir voir ; mais sans que le jeune homme eût jamais profité de cette invitation. Du reste, la réputation de M. Pillet était des plus équivoques. Établi depuis près de vingt ans à Rennes, il n'y avait jamais plaidé sans que l'on en connût au juste la raison. Antoine l'avait souvent demandée, et on lui avait tantôt parlé d'une inaptitude pour la plaidoirie, rendue plus invincible par un bégaiement naturel, tantôt d'une interdiction autrefois encourue par le vieil avocat.

Quoi qu'il en fût, M. Pillet avait une clientèle fort étendue. Son habileté le faisait principalement rechercher par les plaideurs de profession, et son seul nom inspirait une terreur respectueuse aux clercs d'avoués. Il n'était point, en effet, d'affaire si éteinte, qu'il ne pût en ranimer les étincelles, et y trouver la matière d'un impérissable procès. Nul ne connaît comme lui les chemins couverts d'une procédure, les feintes et les contre-marches de la chicane. Il laissait habituellement aller une affaire jusqu'à la veille de son dénoûment, puis, quand on se croyait au but, il élevait doucement un incident qui mettait la procédure entière à néant et forçait à recommencer sur nouveaux frais. A la vérité, c'était un de ces hommes peu considérés, dont personne ne se dit l'ami, et qu'on affecte de ne point voir dans la rue pour n'être point obligé de les saluer ; mais, dans les moments difficiles, les gens les plus rigides venait demander ses conseils, et s'il n'avait pour clients avoués que les plaideurs décriés, il avait accidentellement tous ceux qui se trouvaient dans quelque grand embarras.

Comme nous l'avons dit, Antoine connaissait M. Pillet

fort imparfaitement, et ne savait point au juste la cause de l'isolement dans lequel il vivait. S'il avait hésité jusqu'alors à l'aller voir, ce n'était donc point par scrupule de délicatesse, mais uniquement par suite de cette timidité fière qui l'avait empêché de faire aucune démarche utile.

Cependant, le lendemain de sa conversation avec Randel, il se leva, résolu à tenter au moins un essai, et à se rendre, dans la matinée, chez le vieil avocat ; mais la matinée s'écoula sans qu'il sortît.

Une fois l'engagement pris avec lui-même de faire cette démarche, il avait tâché de ne s'en plus occuper jusqu'au moment de l'accomplir. Chaque fois que le souvenir de sa résolution lui revenait, il le repoussait avec humeur, comme quelqu'un qui lui eût rappelé une promesse désagréable, remettant au dernier moment pour l'exécuter. La journée s'acheva ainsi, sans qu'il fît sa visite. Cependant, le soir venu, il s'inquiéta d'avoir laissé passer tout le jour, et, s'excitant au courage, il se déclara à lui-même quil fallait en finir ; il s'habilla donc avec un certain trouble et sans trop se hâter.

L'éducation peu élégante d'Antoine, jointe à sa susceptibilité ombrageuse et à la conscience de sa gaucherie, lui avait toujours rendu les visites odieuses ; et c'était à ces dispositions de caractère, bien plus qu'à des principes arrêtés, qu'il fallait attribuer l'éloignement du monde dans lequel il s'était tenu. On ne s'étonnera donc pas du puéril malaise qu'il éprouva lorsqu'il se trouva complétement habillé, et qu'il pensa que le moment était enfin venu de se présenter chez M. Pillet. Il sortit pourtant, évitant de tra-

verser la boutique pour échapper aux questions de sa mère : mais comme il passait devant la porte d'une voisine, il entendit la mercière dire.

— Seigneur Dieu! où va ce soir M. Antoine, il est mis comme un prince!

Antoine devint rouge jusqu'aux oreilles et hâta le pas.

— Je ne veux pas qu'ils me voient entrer chez M. Pillet, se dit-il à lui-même; ce serait pour eux matière à conjectures pendant huit jours. Je ne sais pas encore comment il me recevra, et, si ma visite n'a point de suite favorable, il vaut mieux que personne n'en soit instruit.

En parlant ainsi, il continuait son chemin et passait devant la porte du vieil avocat, sans entrer; mais au bout du faubourg, il se retourna, et, comme la nuit commençait à venir, il s'enhardit à la pensée qu'il ne serait point vu. Il revint donc sur ses pas, longeant de très-près les maisons, arriva au seuil de M. Pillet et entra brusquement.

C'était au second étage que demeurait l'avocat. Antoine y monta lentement et le cœur palpitant. Arrivé à la porte, il avança la main pour saisir le cordon de la sonnette; mais là le cœur lui faillit. Qu'allait-il dire en entrant? Comment expliquerait-il à M. Pillet la visite tardive qu'il lui faisait? Il avait bien songé à prétexter quelques doutes sur une question de droit; mais ce moyen lui semblait gauche et difficile à employer. Oh! si M. Pillet pouvait ne pas être chez lui! comme il serait léger en descendant cet escalier qu'il avait monté si difficilement, comme il se sentirait heureux et soulagé!

Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, un bruit

de voix se fit entendre au dedans, et plusieurs personnes s'approchèrent de la porte. Antoine se retourna vivement pour redescendre? mais avant qu'il eût mis le pied sur la première marche, la porte s'ouvrit, et M. Pillet parut, reconduisant deux dames. Ainsi surpris, le jeune avocat ne put s'empêcher de s'arrêter et de saluer.

— Eh quoi ! c'est vous, maître Larry ! s'écria Pillet ; à quel heureux hasard dois-je donc l'honneur de votre visite ? Entrez, je vous prie.

Et, avant que le jeune homme eût pu se reconnaître, il le fit entrer, referma la porte et le conduisit à travers un long corridor obscur, dans une chambre à coucher où brillait un feu réjouissant.

Le vieil avocat poussa une chaise à son jeune confrère, s'assit vis-à-vis de lui, et s'emparant des pincettes pour relever quelques tisons :

— Par Dieu ! dit-il, maître Larry, vous arrivez on ne peut mieux ; vous allez me donner votre avis sur deux difficultés de droit que ces dames m'ont soumises tout à l'heure.

— J'ai peu d'expérience, Monsieur, et ce qui est une difficulté pour vous doit être pour moi une énigme indéchiffrable.

— Fi donc ! ne dites point de ces choses, jeune homme ; la modestie est dangereuse dans notre état. Les sots vous croient plus ignorant que vous ne le dites, et les confrères vous prennent au mot. Je sais que vous êtes instruit ; écoutez-moi :

Voici ce dont il s'agit :

Les intérêts moratoires, c'est-à-dire ceux provenant

des capitaux adjugés par condamnation judiciaire, sont-ils soumis à la prescription de cinq ans établie par l'article 2277 *du Code civil ?*

Antoine réfléchit un instant.

— Je ne le crois pas, dit-il ; j'ai agité quelquefois cette question, et il me semble que les intérêts moratoires ne sont soumis qu'à la prescription de trente ans.

— C'est aussi l'opinion de M. Prudhon, dans son *Traité de l'usufruit*, de MM. Lacroix Frainville et Ravez, dans des *Consultations* imprimées, et de Dalloz, dans son *Répertoire*.

— De telles autorités ne laissent guère de doute, observa Antoine, surtout s'il y a eu des arrêts qui aient confirmé leur opinion.

— Beaucoup ; la Cour de Paris a décidé trois fois dans ce sens (1), et les Cours de Bordeaux, d'Agen, de Lyon, de Rennes ont adopté la même jurisprudence (2).

— Mais peut-être la Cour de cassation en a-t-elle décidé autrement ?

— La Cour de cassation, chambre des requêtes, a adopté le même principe (3).

— Quel point de droit plus clair alors, puisque les commentateurs, les Cours royales et la Cour souveraine sont d'accord ?

— Permettez, il y a quelques petites difficultés. Si nous avons quatre jurisconsultes pour l'affirmative, nous

(1) Par arrêté du 2 mai 1816 ; 13 mai 1820 ; 25 janvier 1822.

(2) Bordeaux, nombreux arrêts antérieurs à 1834 ; Agen, 18 mai 1824 ; Lyon, 2 janvier 1825 ; Rennes, 22 décembre 1834.

(3) 13 décembre 1831.

en avons six pour la négative. Ainsi, MM. Merlin, dans son *Répertoire de jurisprudence ;* Vazeille, *Traité de la prescription ;* Vatisménil, Persil et Dupin, dans une *Consultation* imprimée ; Troplong, dans un *Traité de la prescription,* décident que les intérêts moratoires sont soumis à la prescription de cinq ans.

— Mais leur opinion n'a point été adoptée par les tribunaux, d'après les arrêts que vous venez de citer.

— Pardonnez-moi, mon jeune ami ; je vous ai cité quatre arrêts pour la prescription de trente ans : il y en a cinq pour celle de cinq ans, portés par les Cours d'Amiens, de Bourges, de Limoges, de Nîmes et celle de Bordeaux (1) qui, comme vous le voyez, soutient deux opinions à la fois, ce qui devient fort embarrassant pour le public.

— Antoine resta un moment déconcerté.

— Qu'importe ! après tout, dit-il, puisque la Cour de cassation a émis l'opinion négative ; sa jurisprudence est suprême et fait loi.

— Sans doute ; mais la Cour de cassation a aussi adopté l'opinion affirmative, par arrêt du 9 juin 1829. Laquelle de ces deux décisions faut-il accepter ? et quel moyen de connaître au juste l'avis de gens qui disent oui et non, selon la lune ou la digestion ?

Antoine baissa la tête, comme quelqu'un qui renonce à résoudre une difficulté ; maître Pillet fit entendre son petit rire saccadé, puis reprit :

(1) Amiens, 2 février 1825 ; Bourges, 2 décembre 1824, et 18 mars 1825 ; Limoges, 26 juin 1828 ; Nimes, 5 mai 1830 ; Bordeaux, 3 août 1834.

Voici la seconde question :

— J'ai à soutenir pour un client que *l'ouverture de la faillite du débiteur dispense le créancier inscrit de renouveler son inscription hypothécaire et empêche la péremption.* J'évoquerai en ma faveur des arrêts des Cours de Paris, Turin, Bruxelles et Rouen (1).

— La Cour de Rouen a décidé le contraire, observa Antoine (2)

— Cela se peut, dit tranquillement M. Pillet, mais je ne citerai que l'arrêt qui m'est favorable.

— Et l'on vous opposera les jugements des Cours de Dijon, Limoges, Caen, Bordeaux (3), qui avaient eu occasion d'étudier cette question controversée, sans parler de l'opinion de MM. Merlin, Grenier, Dalloz et Troplong, qui vous est contraire.

— Bah ! je leur répondrai avec les citations de MM. Pardessus, Persil et Delvincourt (4), et puis, le hasard décidera. Voulez-vous que je vous soumette encore d'autres difficultés ? J'ai là bien des points de droit obscurs sur lesquels on me demande mon avis.

— C'est assez, dit Antoine en souriant ; j'ai peu étudié les répertoires de jurisprudence et les recueils d'arrêts ; je ne pourrais vous être d'aucun secours.

(1) Paris, 7 juillet 1811, 9 mars 1812, et 7 décembre 1831 ; Turin, 27 décembre 1806 ; Bruxelles, 3 juin 1817 ; Rouen, 30 juin 1820, et 18 mars 1820.

(2) Rouen, 30 mars 1825.

(3) Dijon, 26 février 1819 ; Limoges, 26 juin 1820 ; Caen, 20 mai 1825, et 29 mai 1827 ; Bordeaux, 15 décembre 1826.

(4) Pardessus, *Droit commercial*, t. IV, n. 1123 ; Persil, *Régime hypothécaire*, art. 2154 ; Delvincourt, t. III, p 168.

— Voilà les avantages des livres de droit, Monsieur, observa M. Pillet, avec une admirable gravité ; grâce à eux, les Codes sont élastiques ; la loi a toujours deux significations parfaitement claires, qui vous sont expliquées par les commentateurs et qui se trouvent diamétralement opposées.

— Ah ! quand aurons-nous un code assez simple et assez sincère, pour que tout le monde comprenne la loi de la même manière ?

— Que dites-vous là ? s'écria Pillet avec une ironique vivacité ; vive Dieu ! maître Larry, est-ce un avocat qui parle ? A-t-on jamais vu le bandit espagnol se plaindre de ce que les chemins étaient trop mauvais, les forêts trop sombres, et demander des routes plus directes ou plus sûres ? Si l'on ne plaidait pas, que deviendrions-nous ?

Antoine sourit tristement et se tut quelques instants. Enfin, il reprit :

— Et, pourtant, il faut connaître toutes ces subtilités, tous ces commentaires, si l'on veut exercer avec quelque éclat la malheureuse profession que j'ai adoptée. Tout cela me fait comprendre plus vivement l'impossibilité dans laquelle je me trouve de compléter mon instruction.

— Pourquoi donc cela ? maître Larry, dit M. Pillet en se penchant vers le foyer pour arranger le feu.

Antoine sentit qu'il approchait du moment difficile, et qu'une réponse directe à la question de M. Pillet allait le forcer à des explications et indiquer directement le but de sa visite : quoiqu'il eût tout fait pour amener lui-

même la conversation à ce point, ils'arrêta, effrayé; lorsqu'il se vit si près du but, il rougit, n'osa aller plus loin, et balbutia une réponse inintelligible.

— Vous n'avez peut-être pas tous les livres qu'il vous faudrait pour étudier, lui demanda M. Pillet, sans paraître s'apercevoir de son embarras.

— Il est vrai..., pas toujours....

— Par Dieu! mon confrère, nous sommes porte à porte, et ma bibliothèque est bien à votre disposition.

Antoine murmura un remerciement.

— Du reste, reprit M. Pillet sans insister, les livres seuls ne servent guère : il faut *étudier sur le cadavre*, comme disent les chirurgiens, disséquer beaucoup de dossiers, et s'accoutumer à trouver, au milieu de cette matière, les organes importants de la cause.

J'ai là, dans mes cartons, ajouta-t-il, en montrant la porte entr'ouverte de son cabinet, de quoi rendre savants dix avocats; il n'est presque point d'espèces ou de questions de droit qui ne se trouvent dans mes cavernes.

L'occasion était belle pour Antoine; il aurait voulu demander à M. Pillet la permission d'étudier ces dossiers; mais il hésita. Il y eut un moment de silence, puis Larry trouva qu'il était trop tard pour le rompre et faire sa demande.

— A propos, mon voisin, reprit le vieil avocat, qui avait semblé attendre quelque temps, connaîtriez-vous un jeune homme ayant fait quelque étude de Droit, qui voulût m'aider dans mon travail, et examiner les papiers qui me sont remis et les classer ?

Larry fut sur le point de se proposer; il ne point.

— Je ne connais personne, répondit-il.

— Ce serait pour un jeune avocat une bonne occasion de s'instruire et de se pousser. Salmond, que vous connaissez, a commencé ainsi avec moi

Antoine avait la bouche entr'ouverte pour parler; une invincible répugnance le retint encore. Il détestait sa lâche timidité, mais sans pouvoir la vaincre; chaque occasion manquée, en lui donnant des remords, augmentait son trouble et le rendait plus incapable de profiter d'une occasion nouvelle. Heureusement que M. Pillet semblait mettre autant de persistance à lui en fournir, qu'il en mettait lui-même à les laisser échapper

— Voyez-vous, dit-il, en montrant au jeune avocat une table couverte de papiers, il faut que je débrouille tout cela, cette semaine, et je suis seul; je n'en pourrai jamais venir à bout.

Cette fois, Antoine eut la hardiesse de dire en baissant les yeux.

— Si je pouvais vous être utile, Monsieur ?

Quoiqu'il eût parlé fort bas, le vieil avocat l'entendit parfaitement, car il s'écria à l'instant :

— Parbleu ! j'accepte bien volontiers; mais cela ne vous dérangera-t-il pas ?

— Nullement ; ce sera pour moi un moyen d'instruction.

— Et pour moi un grand soulagement. Ainsi, c'est convenu ; mille remerciements. Voulez-vous que je vous donne quelques dossiers ?

— Donnez.

M. Pillet chercha sur sa table et remit à Antoine plusieurs papiers. Celui-ci se leva et après avoir reçu quelques explications, prit congé du vieil avocat, qui le reconduisit jusquà la porte avec mille amitiés.

C'était la première fois que Larry recevait ces marques de considération polie que l'on accorde à un homme de quelque valeur ; il en fut enivré. Il rentra chez lui ravi de sa visite, serrant sous son bras, comme un trésor, les dossiers qui lui avaient été confiés et tout à fait content de M. Pillet. Trois jours après, il retourna chez lui avec les pièces qu'il avait étudiées, et dont il lui rendit compte. Le vieil avocat parut satisfait des explications claires et judicieuses qu'il lui donna, et lorsqu'il eut fini :

— Ma foi! maître Larry, dit-il avec son rire aigu, vous avez si bien compris les deux affaires, que ce serait dommage de les faire plaider par un autre ; voulez-vous vous en charger?

Antoine sentit dans tout son corps un frisson de surprise et de joie. Il leva les yeux sur M. Pillet, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement.

— Moi! dit-il; mais cela conviendra-t-il aux parties intéressées ?

— J'ai carte blanche ; voyez si cela vous arrange.

— On ne peut davantage, Monsieur; et je vous remercie, dit Antoine, d'une voix émue et en s'inclinant; je tâcherai de répondre dignement à votre confiance.

Pillet lui donna quelques renseignements, tous deux convinrent de la procédure à suivre, et ils se séparèrent.

De retour chez lui, Antoine s'assit sans pouvoir parler, tant il était palpitant d'émotion; il avait deux causes ! Il commençait donc enfin sa carrière ! Son arrière-boutique lui parut moins sombre, sa mère moins grondeuse, les meubles moins tristes et moins délabrés. Oh ! qui n'a éprouvé quelque chose de semblable ? Qui ne se souvient de ce premier enivrement qu'il a ressenti le jour où, pour la première fois, il a été appelé à exercer sa profession et à gagner son premier salaire ? ce premier jour où il s'est trouvé un homme ! Comme à cet instant on est fier et surpris d'être quelque chose ! Comme on s'estime, comme on s'admire d'être devenu utile ; comme on est content de soi et de tout ! C'est alors seulement, en effet, que nous passons du rang des enfants qui reçoivent la nourriture, dans celui des hommes qui la donnent ; c'est comme si nous quittions le surnumérariat de la vie pour entrer dans la vie même.

Antoine ressentit vivement cette ivresse qui suit la prise de possession d'un état. Toutes ses craintes, tous ses désespoirs, tous ses dégoûts avaient disparu. Il se trouvait fort et patient pour tout entreprendre. Il commença à songer de nouveau aux projets qu'il avait conçus autrefois et qu'il avait abandonnés depuis longtemps. Il osa regarder l'avenir et il crut s'y voir heureux, tranquille, aimé ! Ainsi, il avait suffi qu'un doux rayon d'espérance glissât dans son âme, pour que tous les rêves ouvrissent leurs ailes, comme des oiseaux endormis, et prissent leur volée vers le ciel.

VI

Environ un mois après la visite faite à M. Pillet par Antoine Larry, celui-ci était établi dans la bibliothèque du vieil avocat, devant une grande table couverte d'in-folio et de papiers timbrés.

Après quelques hésitations, il avait fini par accepter la proposition que lui avait faite son voisin, de venir étudier dans cette vaste chambre, où il ne travaillait jamais lui-même. Chaque jour Antoine y passait quelques heures, occupé à parcourir des livres de droit, à mettre en ordre des dossiers et à examiner des actes dont il rendait compte à M. Pillet. Il aidait ainsi ce dernier, auquel il tenait lieu d'un clerc intelligent et instruit.

Quelque aride que fût parfois ce travail, il le faisait sans ennui, parce qu'il était volontaire, et qu'il s'en acquittait comme d'un acte de complaisance, non comme d'une tâche imposée. Il se trouvait d'ailleurs trop heureux de pouvoir reconnaître de cette manière la bienveillance que M. Pillet lui avait témoignée et le changement qu'il avait apporté à sa situation.

En effet, celle-ci s'était sensiblement améliorée. Antoine avait plaidé les deux causes dont nous avons parlé, et y avait fait preuve d'une instruction solide. Ses plaidoiries, préparées sans préoccupation amère et sous l'impression de ses nouvelles espérances, avaient pris une physionomie plus calme. Les qualités de son caractère qui, exagérées, pouvaient froisser et lui devenir aussi préjudiciables que des vices, se présentèrent là sous leur jour le plus favorable. On trouva dans son austérité tranquille, dans sa précision loyale, dans sa rudesse logique, quelque chose d'estimable et de vrai. Toutes ses formes personnelles, qui jusqu'alors avaient tourné contre lui, parce que le chagrin en avait rendu l'expression trop heurtante, ne parurent plus, ainsi adoucies, que l'originalité d'un talent sincère. Son succès eut peu de retentissement parce qu'il avait été obtenu sans faste et sans public, mais il fut complet. Antoine gagna ses deux procès. Il reçut, quelques jours après, avec ses honoraires, une lettre de remerciement des parties intéressées, et M. Pillet lui confia un nouveau dossier.

Tout allait donc au mieux pour lui, il pouvait croire, avec quelque raison, que le sort s'était enfin adouci à son égard.

Un jour qu'il avait passé plusieurs heures dans la bibliothèque de M. Pillet, courbé sur de vieux contrats, il repoussa tout à coup la table sur laquelle il travaillait, ferma les livres qu'il avait sur les genoux et se leva. Il était dans cette disposition joyeuse que vous inspire une longue journée de travail fructueux, alors que l'esprit plein d'élan s'arrête à l'aspect du but, et sûr d'être arrivé

au terme de sa course, s'aperçoit de sa fatigue et se repose. Antoine avait étudié tout le jour avec persévérance les actes difficiles qui lui avaient été remis, il venait enfin de trouver la clef de l'affaire, et, satisfait de sa découverte, il ne voulait pas pousser plus loin son travail.

La nuit commençait à venir ; les clartés du soir teignaient de pourpre les rideaux de la bibliothèque. Le jeune homme fit quelques tours dans la chambre, plaçant ses pieds dans chaque losange du parquet avec un soin religieux, comptant les colonnes de la boiserie, ou soufflant devant lui un atome qui flottait dans les rayons de lumière qu'envoyait le soleil couchant. Après avoir donné quelque temps à ces divertissements ordinaires des esprits las ou ennuyés, il s'approcha de la fenêtre et regarda à travers les vitres.

Au-dessous se trouvait un de ces carrés longs, au fond desquels rampent quelques arbres rabougris et que l'on décore, dans les affiches de biens à vendre, du nom de jardins. Le jardin de M. Pillet, renfermé entre le corps de logis et les deux ailes qui composaient la maison du vieil avocat, était adossé au pignon d'une construction voisine qui formait son quatrième côté. Ainsi enfoui au pied de quatre édifices, il ne recevait jamais ni la chaleur du ciel ni l'air vivifiant qui fait germer la semence. Quelquefois seulement, dans les plus beaux jours, on voyait un rayon de soleil, égaré à travers les cheminées et glissant le long des toits, s'égoutter en lumineuse rosée dans ce gouffre humide. L'abandon avait encore ajouté à la laideur du triste jardin. Sur ses plates-bandes effacée on voyait flotter un tapis de mouron en graine,

parsemé çà et là de quelques touffes d'arides plantins, et au milieu du parterre, dont on reconnaissait encore l'emplacement aux restes d'une bordure de buis, s'élevait une guimauve colossale sous laquelle dormait un gros chat fauve. Les treillages qui n'avaient point été réparés tombaient en débris, et les espaliers détachés du mur courbaient vers les allées mousseuses leurs longues branches parasites.

Autant l'aspect d'une campagne libre et verte excite de douces sensations, autant celui d'un jardin sans air, sans soleil et sans fleurs éveille en nous de pensées mélancoliques. La nature, étouffée et mal à l'aise, y produit l'effet de ces prisonniers qui montrent leurs figures hâves à travers les grilles d'un cachot. Antoine, sans s'en apercevoir, commençait à sentir l'influence de cette vue. Il contemplait, avec la monotone apathie qui précède la tristesse, le jardin abandonné et les noirs édifices qui l'encadraient. Les deux ailes de la maison de M. Pillet étaient habitées par des ouvriers, et leurs grandes croisés sans rideaux prenaient encore un aspect plus repoussant des langes troués et des vêtements en lambeaux que l'on y faisait sécher.

Le bras appuyé sur la poignée de fer de la fenêtre, et traçant de l'autre main quelques caractères capricieux sur les vitres qu'avait ternies son haleine, Antoine promenait pensivement ses regards sur ce sombre tableau, lorsque son œil s'arrêta tout à coup au rez-de-chaussée, sur une croisée que n'enlaidissaient pas ces livrées de la misère. Une cage, dans laquelle chantait un bouvreuil, y était suspendue, tandis qu'au-dessous était posée une

grande caisse partagée en compartiments. On y apercevait une touffe de réséda, quelques raves à peine sorties de terre, du cresson et plusieurs plans de capucines qui grimpaient le long de branches d'osier courbées en berceaux. Antoine reconnut à ces inévitables productions le jardin de l'enfant du peuple, tel qu'il avait aimé lui-même à en faire autrefois. Il pensa au temps où il avait aussi, sur la croisée de son arrière-boutique, un pauvre parterre, dans lequel il n'avait pu faire éclore une fleur, au temps où il apportait de la campagne de petits chênes avec leurs glands pour les replanter dans un vieux pot de confiture à sa mère. Ce retour vers ses souvenirs d'enfance l'attendrit ; il en éprouva une sorte d'intérêt pour ce qui venait de les lui rappeler, et il ouvrit la fenêtre afin de voir s'il n'apercevrait pas le propriétaire du petit jardin. Il s'attendait à quelque apprenti en tablier de cuir ; mais à peine eut-il jeté les yeux à la fenêtre du rez-de-chaussée, qu'il demeura immobile de surprise.

A quelques pieds de la croisée, une jeune fille assise cousait avec une grande attention. Elle était occupée à repriser une robe déjà vieille, et la seule, sans doute, qu'elle possédât, car elle achevait son travail en jupon blanc et les épaules couvertes d'un petit mouchoir de coton. Une courte manche de chemise de femme cachait à peine le haut de ses bras. Élégamment repliée sur elle-même, comme un jeune chat, elle laissait pendre jusqu'à terre un seul de ses pieds blancs et nus dont l'orteil reposait sur un sabot renversé. On apercevait à peu de distance, attachée au dos d'une chaise, une paire de bas gris qui séchaient devant le feu. De temps en temps,

lorsqu'une mouche se posait sur le cou à demi découvert de la jeune fille, ou lorsqu'une boucle de sa chevelure retombait sur son visage, elle secouait la tête avec un mouvement mutin et gracieux, mais sans quitter des yeux son travail. Enfin Antoine la vit briser le fil avec ses dents, et se lever, en jetant une acclamation de joie. Elle repoussa la chaise qu'elle avait sous les pieds, suspendit sa robe à sa main gauche et s'éloigna pour la mieux juger, puis, satisfaite sans doute de son examen, elle se dirigea vers le fond de la chambre où Antoine la perdit de vue.

Mais peu d'instants après, elle reparut vêtue de cette même robe dont elle arrangeait les plis autour d'elle, en penchant la tête en arrière pour se regarder. Elle s'avança ainsi vers le foyer, prit les bas qui y séchaient, y passa sa main pour en interroger toutes les mailles, s'assit, et se mit à se chausser en chantant. Elle posa ensuite devant elle, l'un à côté de l'autre, ses deux petits pieds qu'elle regarda un instant avec complaisance, puis frappant dans ses mains à la manière des enfants, elle sauta debout et vint vers la fenêtre. Là elle leva les bras pour atteindre la cage en renversant sa tête en arrière, et alors seulement le jeune homme put voir son visage dont les détails lui avaient précédemment échappé.

Sa beauté n'avait rien de frappant; mais c'était une de ces figures sur lesquelles la jeunesse et la gaieté répandent un charme attirant. Ses yeux noirs étaient petits et caressants; sa bouche semblait agrandie par un sourire habituel, et sur son front rose tombait une de ces chevelures brunes dont le doux reflet s'harmonise avec

toutes les expressions. L'élégance distinguée manquait peut-être à l'ensemble de ses traits, mais on ne s'en apercevait qu'à la réflexion. Il y avait dans leur animation vivante et chaude quelque chose d'aimable et de séducteur, de chatouilleux, dont on ressentait l'effet malgré soi. Peut-être le rayonnement de santé qui semblait s'exhaler de ce front couronné de jeunesse n'était-il point sans influence ; peut-être les sens entraient-ils de moitié avec l'âme dans l'impression produite par ce joli visage ; mais son attrait, quelle qu'en fût la source, était irrésistible. Antoine l'éprouva vivement. Il resta appuyé à la fenêtre, le cœur palpitant et les yeux avidement attachés sur la jeune fille, sans oser faire un mouvement, de peur de l'avertir de sa présence.

Cependant elle avait tiré le bouvreuil de sa cage en lui débitant avec tendresse tous les riens d'usage. Elle approcha de ses lèvres le bec de l'oiseau et le baisa ; puis, le cachant à demi dans un pli de son fichu et le caressant d'une main, elle le berça comme elle eût fait d'un enfant. Mais le bouvreuil agile et mutin battait des ailes et faisait des efforts pour s'échapper. La jeune fille prit l'oiseau et le posa au milieu de la touffe de réséda de son jardin. Le bouvreuil perdu dans les fleurs s'y agita un instant ; il becqueta quelques graines, se glissa, en jouant, à travers les branches, et au moment où sa maîtresse tendait la main pour le ressaisir, il prit sa voilée tout d'un trait vers les étages supérieurs. L'enfant jeta un cri ; ses bras et ses yeux s'élevèrent en même temps pour suivre le fugitif.

— Mon oiseau ! s'écria-t-elle...

Au même moment, elle aperçut Antoine qui, le corps penché en dehors de la fenêtre, avait saisi le bouvreuil voltigeant contre le mur.

Elle rougit et sourit à la fois.

— Je vais vous le rapporter, cria le jeune homme.

Et il sortit de chez M. Pillet, descendit l'escalier en courant.

Au moment où il arrivait au rez-de-chaussée, la jeune fille parut sur le seuil, confuse, joyeuse, roulant entre ses doigts les bouts du mouchoir qui couvrait son cou.

— Voici le déserteur! dit Antoine.

Elle avança la main pour prendre l'oiseau; dans ce moment, la porte s'ouvrit tout à fait, et une vieille femme se montra.

— Eh bien! remercie donc monsieur, Louise, s'écria-t-elle. Monsieur, je suis bien votre servante. Monsieur est le clerc de M. Pillet? Un bien brave homme! Donnez-vous donc la peine d'entrer, Monsieur. Eh bien! Louise, tu laisses là monsieur dehors, comme une mal-apprise! Excusez-la; c'est si jeune, ça ne pense qu'à son bouvreuil. Entrez donc, je vous en prie. Donne une chaise à monsieur, petite!

Tout en parlant ainsi avec volubilité, la vieille femme avait forcé Antoine à entrer, et lui avait avancé un vieux fauteuil dépaillé. Le jeune homme, troublé, ne savait trop comment entamer la conversation, mais son introductrice lui en évita la peine.

— Seigneur Dieu! reprit-elle, c'est un service que vous avez rendu là à Louise; l'enfant aurait pleuré

pendant trois jours, si elle eût perdu son bouvreuil

— Je suis trop heureux, Madame, d'avoir pu éviter un chagrin à votre fille.

— Faites excuse, Monsieur, Louise n'est pas ma fille ; c'est une filleule qne j'ai prise chez moi par charité. Pauvre petite ! ce n'est pas pour me vanter, mais elle a été bien heureuse de me trouver. Sans reproche, elle me doit tout le pain qu'elle a mangé dans ce monde, et si je n'avais pas été sa marraine, la chère enfant serait maintenant à l'hôpital.

Antoine sentit sa gêne accrue par ces confidences grossières. Malgré lui, ses regards allèrent chercher, de côté, la jeune fille; elle était debout contre une armoire, rouge, la tête penchée et égrenant une branche de réséda.

Il voulut se lever, la vieille femme le retint.

— Y a-t-il longtemps que Monsieur travaille chez M. Pillet? demanda-t-elle.

— Un mois seulement.

— Ah ! aussi je me disais ; je n'ai pas encore eu l'honneur de voir monsieur. Au fait, je sors si peu ; je passe la plus grande partie de mes journées au lit.

Larry leva les yeux et remarqua effectivement, pour la première fois, le teint jaune et l'air souffrant de celle qui lui parlait.

— Vous êtes malade, Madame ? demanda-t-il avec plus d'intérêt.

— Depuis un an, Monsieur; un coup reçu dans la poitrine, et dont je ne puis guérir.

— Et vous n'avez consulté aucun médecin ?

— Ah ! Seigneur Dieu ! pourquoi donc faire ? les médecins c'est comme les chouettes, quand on en voit un proche d'une maison, c'est signe de mort.

— Cependant, ma marraine vous vous étiez bien trouvée d'en avoir appelé un au commencement de votre mal, observa Louise d'une voix timide et douce.

— Je ne suis pas superstitieuse, moi, je ne crois pas aux médecins.

Louise secoua la tête avec incrédulité.

— Puis ça coûte si cher, ajouta la vieille.

Un nouveau mouvement de tête de la jeune fille sembla dire que c'était là le véritable motif.

Antoine reprit timidement la parole.

— Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, Madame, je vous demanderais la permission de vous envoyer un médecin de mes amis ; M. Georges Randel, qui se ferait un plaisir de vous donner quelques conseils ; vous en seriez satisfaite à tous égards.

Les yeux de Louise rencontrèrent ceux d'Antoine et le remercièrent.

— Ah ! Monsieur ! vous êtes bien bon, répondit la vieille malade ; mais, comme je le disais, quand on n'est pas riche....

— Randel ne viendrait point comme médecin, mais comme ami ; pour causer avec vous de votre mal et vous donner des soins.... dans le seul intérêt de la science et de l'humanité.

— Vous croyez que ce monsieur voudrait bien venir pour rien, demanda madame Poirson, qui n'avait pas bien compris les circonlocutions délicates d'Antoine.

— J'en suis sûr.

— Alors, monsieur, certainement, je serais bien reconnaissante.... Ce sera un grand service que vous me rendrez; car je suis dans un bien triste état : pas une heure de sommeil, monsieur; cette petite le sait, elle qui me soigne nuit et jour.

— J'amènerai Randel.

— Si c'est un effet de votre bonté, monsieur; je vous remercie de tout mon cœur; mille actions de grâces.

Puis s'apercevant qu'Antoine gagnait la porte :

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; que d'obligations !.... Prenez garde, il y a un trou dans le plancher. Je ne sais comment vous remercier..... Levez le pied, s'il vous plaît, vous êtes à la marche.

Larry était effectivement arrivé à reculons au pas de la porte, étourdi par le débordement de reconnaissance de la vieille, et sans avoir pu saisir la chute d'une phrase pour placer son salut final. Cependant, parvenu au seuil, il s'inclina encore une fois, tourna le dos et s'enfuit sans songer même à jeter un dernier regard sur Louise.

A peine fut-il sorti que la vieille femme s'écria :

— Dieu de Dieu ! le brave jeune homme ! est-ce que tu sais son nom, Louise ?

— Je crois que c'est le fils de cette marchande de papier qui demeure vis-à-vis, madame Larry.

— Ah bien ! elle peut dire qu'elle est heureuse d'avoir un garçon pareil. Comme il est complaisant ! Et quel bon ton, Louise ! comme il salue poliment ! Ce n'est pas comme le fils du charcutier d'à côté, qui entre

toujours en sifflant et la casquette sur la tête. Dieu ! le bon jeune homme ! il est clerc chez M. Pillet, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, ma marraine, répondit Louise, qui, depuis que la vieille lui parlait d'Antoine, n'y songeait plus.

— Et puis, comme on voit bien de suite qu'il a reçu de l'éducation ! Il emploie des mots que les autres ne disent jamais ; il faut qu'il soit avocat.

La visite d'Antoine aurait sans doute laissé quelques traces dans la mémoire de Louise, si le fatigant bavardage de sa marraine n'en avait détourné sa pensée. C'est dans le silence de la réflexion que les souvenirs germent et grandissent. En repassant dans nos rêveries une réminiscence souvent légère, nous en préoccupons notre pensée, et nous en imprimons l'image dans notre esprit ; mais le bruit extérieur que l'on fait autour de notre âme en arrête la songerie, et le meilleur moyen de nous rendre un fait indifférent est de nous en parler assez longuement pour que nous n'ayons plus le désir d'y penser dans la solitude.

Louise s'était d'abord habituée, à son propre insu, à écarter de son esprit tous les sujets dont sa marraine s'occupait. La parole de celle-ci était devenue pour la jeune fille comme ces vieilles criardes si fatigantes à entendre, que l'air le plus doux, quand il est répété par elles, perd son charme, et que nous cessons de le chanter.

Madame Poirson (c'était le nom de la vieille) était une femme sans physionomie propre ; un de ces êtres à

nature imitative dont toute la vie n'est qu'un calque perpétuel sur les vies les plus vulgaires. Elle était bonne comme l'opinion publique, méchante comme le préjugé, mais sans que son cœur entrât pour rien dans sa bonté ni dans sa méchanceté. Elle avait adopté Louise en bas âge, parce que c'était une action approuvée du monde, et non parce que sa sensibilité émue l'y avait portée. On conçoit qu'avec un pareil caractère, madame Poirson dût avoir la réputation d'une excellente femme. Ayant accepté comme règle de conduite l'opinion, elle n'avait aucune occasion de choc ni de débat. Elle était douce par neutralité, patiente par défaut d'âme, bienveillante par absence de moralité. Elle obéissait en tout à l'habitude, c'est-à-dire à la religion de l'égoïsme plâtrée d'un peu d'hypocrisie. Du reste, aucune passion ne s'opposait, chez elle, à cette rigoureuse observance de l'*usage*. Son esprit était si plat, qu'il n'avait pas même ces aspérités vulgaires qui égratignent ; son cœur si vide qu'il ne s'y trouvait pas un ferment de malice ou de haine. Aussi sa bienveillance louangeuse était-elle générale. C'était là seulement qu'il fallait chercher son individualité, si l'on voulait, à toute force, lui en trouver une. Le besoin de parler la rendait intarissable à cet égard. Elle était perpétuellement en extase devant le genre humain, non qu'elle eût aucune admiration réelle ; mais elle récitait ses éloges, comme d'autres, doués d'un esprit moins négatif ou de passions plus vives, eussent répété des critiques ou des calomnies uniquement pour faire quelque chose.

Le résultat de cette monomanie de panégyrique fut de

rendre Louise indifférente et presque hostile à tout ce que sa marraine louait. Les éloges que madame Poirson fit de Larry après son départ n'eurent par conséquent d'autre effet que de l'éloigner du souvenir de la jeune fille.

Il n'en fut point de même pour celui-ci. La gracieuse apparition de Louise l'avait trouvé dans des dispositions singulièrement favorables. Tout lui souriait depuis quelque temps. Sa lutte contre la société avait cessé, et avec elle était tombée l'irritation d'une intelligence méconnue. Son âme, plus satisfaite, commençait à se détendre, et, en y entrant, l'espérance avait ouvert la porte à tous les sentiments bienveillants. Cette charmante figure d'enfant, pauvre et joyeuse, passant sa vie entre des fleurs, des oiseaux et une vieille marraine infirme, fut une vision qui remua tout ce qu'il y avait de tendre dans le cœur d'Antoine. Jusqu'alors les femmes qui auraient pu émouvoir son imagination ne s'étaient montrées à lui que de loin et jamais comme une espérance. Bien des fois, sur les promenades, il avait suivi des yeux les jeunes filles qui passaient, belles et parées ; mais cette vue n'avait jamais excité chez lui qu'un frisson mêlé d'amertume ; car, en les voyant, il s'était dit que toutes se trouvaient trop haut placées pour lui, et il s'était éloigné avec un dédain douloureux. Aujourd'hui, au contraire, il rencontrait dans Louise une femme qui joignait aux grâces admirées chez les autres le charme de l'infériorité; il trouvait une jeune fille à laquelle son amour pouvait paraître une faveur et non une orgueilleuse audace : c'était là une séduction à laquelle un cœur noble pouvait difficilement résister. Puis, je l'ai dit, depuis quelque temps Antoine était heureux ; et dans les âmes

bien faites, le bonheur a besoin de s'entretenir par le partage et l'affection.

Peut-être enfin, à toutes ces causes si propres à préparer à l'amour, fallait-il joindre une soif bizarre de romanesques souffrances, un besoin de larmes et de tristesse! Peut-être, sans se l'avouer à lui-même, Larry était-il las du calme de sa vie et sentait-il ce désir d'orages qui nous tourmente aux premiers jours de notre jeunesse. Car tel est l'homme alors! il aime les grandes douleurs pour essayer son âme, comme les occasions périlleuses pour éprouver son corps.

Le soir même, en sortant de chez madame Poirson, Antoine se rendit chez son ami Randel pour remplir la promesse qu'il avait faite à la malade. Il exposa le motif de sa visite au jeune médecin.

—J'irai demain, dit Randel; ces affections sont toujours curieuses à examiner.

— Tâche d'y trouver matière à études, reprit Larry en souriant, car je t'avertis que ce sera le seul profit à retirer de tes visites.

— Qu'importe! ne suis-je pas le médecin des greniers et des arrière-boutiques? Je passe les deux tiers de ma vie près des gens qui me payent avec un salut et un remerciement.

— C'est bien, dit Antoine en lui prenant la main, reste ainsi humain et dévoué.

— J'en ai encore pour deux ans environ; dans deux ans, ma clientèle sera faite et je laisserai les pauvres aux commençants; mais, en attendant, cela vous fait connaître, et on se forme aux opérations.

Antoine laissa retomber la main de Georges et prit son chapeau.

— J'ai le tort de te dire ce que les autres se contentent de penser, reprit Randel en souriant. Ce serait plus beau autrement, sans doute, mais j'ai renoncé à être un héros; je veux vivre de mon vivant.

VII

Le lendemain, Randel fut fidèle à sa promesse. Il vint voir madame Poirson, l'examina longtemps et il lui prescrivit quelques remèdes qui devaient calmer ses douleurs les plus vives.

Comme il sortait, il rencontra Antoine.

— Je viens de voir ta malade.

— Eh bien ?

— Elle a un cancer qu'il aurait fallu traiter il y a six mois.

Larry laissa échapper une exclamation de douleur.

— Et c'est trop tard ? demanda-t-il.

— Beaucoup trop tard. Elle pourra encore traîner quelque temps, mais sans espoir de guérison. Je reviendrai pourtant : adieu !

Antoine fut quelques instants avant de pouvoir se remettre de la sensation pénible que lui avait causée la déclaration de Randel. Il s'arrêta au bas de l'escalier, où il était arrivé, en se demandant s'il entrerait chez madame Poirson, comme il en avait l'intention. La voix de Louise,

qu'il entendit chanter, le décida. Il frappa à la porte ; ce fut la jeune fille qui lui ouvrit : elle le reçut avec un sourire amical et libre, comme une vieille connaissance.

— Votre ami sort d'ici, lui dit-elle.

Antoine fit signe qu'il le savait et s'avança vers la malade, qui était assise près de la fenêtre, et qui l'avait salué de loin.

La vieille femme avait subi l'influence ordinaire de la visite du médecin ; elle était plus calme et plus gaie, comme quelqu'un qui a déposé sa santé en des mains sûres et qui n'a plus à s'en inquiéter. Larry s'assit près d'elle et se mit à causer. L'idée que madame Poirson portait en elle, sans le savoir, le germe d'une mort prochaine lui fit oublier son insipide trivialité et la lui rendit intéressante. La menace de la destruction a quelque chose de si terrible pour l'homme, que l'être le plus vulgaire nous devient précieux, quand nous savons qu'il va mourir. Antoine écouta donc le bavardage de la vieille avec une sorte d'attention religieuse et tendre, comme il eût fait du langage incohérent d'un malade à l'agonie. Cette condescendance charma madame Poirson, qui y était nécessairement peu habituée. Elle épuisa toutes les formes de la louange banale pour en témoigner sa reconnaissance. Quant à Louise, elle s'était remise à ranger le ménage, sans paraître s'apercevoir de la présence d'Antoine. Seulement de temps en temps, elle lui adressait, en passant, un sourire d'enfant, ou se mêlait à la conversation par quelque exclamation rapide et familière.

Larry se retira après une visite assez longue, non sans avoir promis à madame Poirson de revenir. Louise ap-

puya l'invitation de sa marraine par un signe de tête folâtre et amical.

Le jeune avocat profita de la permission qui lui avait été donnée et revint souvent. L'espèce de tendre préoccupation que lui avait causée Louise s'accrut insensiblement. La femme de ses songes avait été longtemps sans nom et sans traits bien distincts ; il commença à lui donner les traits et le nom de Louise. Il transporta peu à peu sur la jeune fille toutes les perfections de sa chimérique idole, sans trop s'inquiéter si cette transposition était possible ; et quand il l'eut ainsi enveloppée dans son rêve comme dans un nuage, il se mit à l'adorer à la place de sa chimère d'autrefois.

Ses fréquentes visites chez madame Poirson n'eurent donc pour résultat que d'augmenter son espèce d'hallucination volontaire, nullement de lui faire connaître celle qu'il commençait à aimer. Il continua à voir la Louise qu'il avait créée au lieu de la véritable, et profita de cette réserve mystérieuse qui entoure les commencements de toute liaison avec une jeune fille, pour lui inventer une âme selon ses vœux. Il prit ses propres désirs pour des divinations, ses espérances pour des découvertes. Cette duperie de l'imagination, si commune chez les hommes de poésie, devait avoir nécessairement de fâcheux résultats pour son amour. Ainsi placé à un faux point de vue, par rapport à Louise, il ne pouvait plus la connaître ni s'en faire comprendre ; il s'était trompé de nation à l'égard de cette âme, et c'était une étrangère à qui il voulait parler une langue qu'elle n'entendait pas.

Et pourtant il y avait bien aussi dans cette enfant de

douces et séduisantes grâces ! Descendue du piédestal et dépouillée de ses draperies de déesse, cette pauvre fille eût été charmante ; mais la poésie de son âme était, comme celle de son visage, plus aimable qu'élevée : il lui manquait ce quelque chose de grave et de saint qui marque les natures d'élite. C'était un ange terrestre auquel il n'était poussé que deux ailes, la tendresse et la bonté, ailes trop faibles pour l'emporter dans les sphères sublimes de l'amour. Un bonheur de la terre lui suffisait, et elle n'avait jamais désiré les sacrifices.

Cependant les fréquentes visites de Larry chez madame Poirson avaient été remarquées : on commençait à en parler dans le faubourg d'Antrain. Le jeune avocat, pour éviter de dangereux commérages et ôter à sa liaison ce qu'elle pouvait avoir de singulier, proposa à sa mère de la conduire chez la marraine de Louise. La veuve Larry eût fait des objections quelques mois auparavant, et se fût même peut-être refusée à cette démarche ; mais les succès obtenus depuis quelque temps par Antoine lui avaient donné un grand empire sur sa mère. Elle commençait à respecter son fils depuis qu'il réussissait : semblable, en cela, à la plupart des hommes qui ne connaissent la supériorité de ceux avec lesquels ils vivent que lorsque l'approbation publique les en a avertis !

Il n'est rien de tel pour s'entendre que les médiocrités, lorsqu'elles ont des préjugés pour point de contact ; aussi madame Poirson et la veuve Larry se convinrent-elles parfaitement et leur liaison ne tarda pas à devenir intime.

Sans chercher à analyser la cause de ce rapprochement, Antoine en éprouva du plaisir. Il était dans un de

ces instants de la vie où la source des illusions est si féconde, qu'elle communique à tout sa délicieuse fraîcheur. Dans ces deux vieilles femmes tricotant près de l'âtre, et causant de choses indifférentes, il trouvait les éléments d'un tranquille tableau d'intérieur, que colorait son imagination. Il s'asseyait, par la pensée, loin du foyer, dans l'ombre, avec Louise sur ses genoux, tandis qu'au coin le plus obscur de la chambre il apercevait vaguement un berceau dont une petite main agitait les rideaux blancs. Son cœur se gonflait d'amour à ces images, et alors les deux vieilles qui avaient servi d'occasion à son rêve lui devenaient saintes. Il n'entendait plus leur entretien monotone, mais il écoutait la propre causerie de son âme. Tant il est vrai que toute poésie vient de nous-mêmes, et que nous la retrouvons dans les objets plus rare ou plus opulente, selon que ses flots s'épanchent de notre propre cœur.

Plusieurs mois s'écoulèrent, et, malgré son assiduité chez madame Poirson, Antoine n'avait point encore déclaré son amour à Louise. Celle-ci, de son côté, ne paraissait pas le soupçonner ; on devine tard l'attachement que l'on ne partage pas, et Louise n'aimait point Larry. La fausse position qu'il avait prise vis-à-vis d'elle devait lui être fatale. Il avait placé son amour dans une région trop élevée pour qu'il fût accessible à la simple Louise. Sa grave rêverie et son culte muet ne parurent à la jeune fille que de la taciturnité ou de la préoccupation. Elle se connaissait trop bien elle-même, pour croire que cet hommage du jeune homme lui fût destiné. Ni sa nature, ni son éducation ne l'avaient préparée à ces délicatesses

mystiques de l'amour. Quelquefois aussi, sans doute, dans ses insomnies de jeune fille, elle avait fait le roman de son avenir ; mais ses désirs mêmes s'étaient ressentis d'une pauvreté d'imagination qui ne devine pas plus loin que les joies possibles. Elle avait cherché l'amour dans le monde et non au delà ; l'amour avec la beauté, le plaisir, la richesse. Aux heures de ses espérances les plus exaltées, elle avait peut-être rêvé pour amant quelque jeune prince qui posait sur son front une couronne de pierreries, mais jamais un ange qui lui offrait la moitié de son étoile ; ses songes pouvaient s'élever jusqu'au conte de fée, non jusqu'au poëme. Elle eût aimé le jeune homme brillant et joyeux qui eût parlé tout bas de fêtes, de parure, de caresses, et qui lui eût montré l'amour comme un bonheur de plus dans la vie, non pas comme toute la vie, tandis que l'austérité d'Antoine l'embarrassait. Elle s'habitua à voir en lui un être supérieur et bon, mais trop sérieux, trop savant, trop sage pour elle. Ces dispositions s'accrurent encore par suite d'un essai maladroit que fit le jeune avocat pour les combattre.

Malgré les préventions de son amour, il avait remarqué depuis quelque temps que les pensées de Louise se concentraient le plus ordinairement dans une sphère peu élevée. Il attribua son étroitesse d'esprit à son prosaïque entourage, et surtout à l'ignorance dans laquelle on l'avait laissée. Il savait que les intelligences les plus belles perdent leur élasticité native dans l'inaction, et que l'étude, semblable à la baguette de Moïse, pouvait faire sourdre du rocher stérile les eaux vives de la poésie. Il voulut donc essayer l'émancipation intellectuelle de la

jeune fille. Outre le résultat qu'il espérait de cette initiation, il se laissa prendre, comme tant d'autres, à l'espoir de guider les premiers pas de celle qu'il aimait, dans le monde de la pensée, d'épier ses premières connaissances, de la modeler à son image, et de préparer ainsi entre elle et lui une durable sympathie. Cette tâche, il la voyait facile et charmante. Quelle résistance pouvait lui opposer l'esprit de cette faible enfant qui n'avait encore rien appris ? Malheureusement il ne savait pas que ces natures molles et flexibles sont précisément les plus difficiles à soumettre au joug d'une éducation nouvelle, parce qu'elles plient au lieu de résister, et reviennent sans cesse à leur première attitude. On peut briser l'erreur, confondre la science, persuader la passion ; mais il est une certaine médiocrité qui échappe à toutes les influences, c'est la médiocrité douce, la médiocrité qui s'aime, qui se convient à elle-même et qui se trouve heureuse.

D'un autre côté, le rôle de précepteur qu'il prenait vis-à-vis de Louise était le plus mauvais qu'il pût adopter pour s'en faire aimer : c'était se vieillir à ses yeux ; c'était accepter pour élève, ou tout au plus pour sœur, celle qu'il n'aurait jamais dû traiter qu'en amante; c'était donner à ses soins les plus caressants un motif naturel qui empêchait même la jeune fille d'en supposer un plus tendre, et compromettre, dans les ennuis de la démonstration, une parole qui n'eût jamais dû réveiller chez elle que de gais élans ou d'enivrantes rêveries.

Les leçons d'Antoine furent donc loin de produire l'effet qu'il en espérait. Son écolière entra dans l'univers nouveau qu'il lui ouvrait, comme dans un salon, avec

esprit et convenance, mais sans spontanéité, sans extase. Son intelligence s'orna sans s'agrandir, et ce qu'elle retira de l'enseignement de Larry se borna à l'instruction vulgaire qu'elle eût puisée dans un pensionnat.

Cependant, quelque faible que fût ce résultat, le jeune avocat en éprouva de la joie. Il lui était pénible de trouver chez la femme qu'il aimait le langage incorrect du peuple, et, quand ce langage eut acquis l'élégante pureté des classes cultivées, il lui sembla que Louise s'était rapprochée de lui. Tel est même sur nous le pouvoir de la forme, qu'en l'entendant parler une langue plus noble et plus choisie, il se figura que ses pensées s'étaient élevées, et, dupe de l'expression, il crut qu'un changement immense s'était opéré en elle.

Cette erreur se fût bientôt dissipée, s'il eût voulu sonder, au moyen de l'amour, cette âme peu profonde; mais il ne hâtait point ce moment. Heureux de ses espérances, il ne voulait point précipiter un dénoûment dont l'heure n'était pas venue Sa réputation commençait à peine; il avait encore à se faire une place dans le monde. A quoi bon mettre déjà Louise dans la confidence de projets qui ne pouvaient s'accomplir de longtemps? N'était-ce pas s'exposer à voir ses impatiences aiguillonnées par celles de la jeune fille? On attend avec moins de peine ce qu'on n'a point espéré à deux. Que pouvait-il craindre d'ailleurs? elle ne voyait que lui, elle ne témoignait d'affection qu'à lui. Tacitement, et par habitude, il avait déjà pris la place d'un fils dans la maison de madame Poirson. Et puis, n'était-ce donc rien que ces émotions retenues, cet avant-goût du bonheur, ces

phases progressives d'une affection qui grandit au fond de l'âme ! Qui n'a connu ces voluptés mystérieuses ? qui n'a éprouvé, à l'aurore d'un premier attachement, cette sorte de paresse à sortir l'amour du délicieux silence du cœur ? qui n'a ressenti cette crainte instinctive au moment de faire passer son plus beau rêve dans le froid domaine de la réalité ?

VIII

Antoine était plus heureux au barreau que dans ses amours. Maître Pillet avait continué à lui fournir des affaires, et sa réputation, comme avocat, commençait à s'établir. Plusieurs fois, déjà, il avait été choisi par des prévenus, et avait plaidé en cour d'assises de manière à se faire remarquer.

En toute carrière, il est une certaine montée à gravir, passé laquelle la route s'ouvre facile, et Antoine sentait qu'il touchait au beau chemin. Cette persuasion lui donnait du courage et en même temps plus d'audace, car rien n'enhardit comme la prospérité. Il semble alors que vous vous sentiez le protégé de Dieu, et que votre bonheur vous honore. Larry, naguère si farouche, cessa donc de fuir ses anciens compagnons d'étude, et ceux-ci, qui s'aperçurent de ce changement au moment même où sa réputation naissante réveillait, par orgueil leur amitié, s'empressèrent de renouer avec lui, car rien ne facilite les relations comme une première réussite.

L'homme qui s'élève, de quelque manière que ce soit, voit aussitôt accourir une foule d'amis oubliés : espèce de valets de la gloire, qui semblent avoir pour unique emploi de déployer le marchepied à ceux qui montent dans le char de la fortune.

Arthur fut un des premiers à profiter du changement d'humeur de Larry, pour reprendre avec lui ses relations interrompues. Celui-ci se prêta d'autant plus volontiers à ce rapprochement, qu'il sentait alors qu'il avait eu des torts envers la famille Boissard. Il recommença donc à la fréquenter, et apprivoisa son humeur jusqu'à se présenter à quelques-unes des fêtes qui furent données par la mère d'Arthur.

Depuis qu'il aimait, Larry n'éprouvait plus près des femmes le même embarras ni les mêmes frissons qu'autrefois. Confondu dans la foule en observateur indifférent, il n'y cherchait qu'une distraction pour son esprit, et non une occupation pour son cœur. Ainsi désintéressé du monde, il s'y montra heureux, c'est-à-dire aimable, et y obtint des succès, précisément parce qu'il ne les cherchait plus. Sa position au barreau s'en ressentit. Les magistrats qui l'avaient rencontré dans les fêtes, ou qui avaient entendu parler de son caractère avec avantage, lui témoignèrent plus de considération. On ne parla plus de lui que pour faire son éloge, et quelques causes lui vinrent même sans l'intermédiaire de M. Pillet.

Celui-ci avait suivi avec une attention inquiète les progrès de son jeune protégé. Le changement qui s'était opéré en lui l'avait d'abord étonné ; mais il en avait bien vite deviné la cause, et cette découverte l'avait jeté dans une

grande perplexité. Il comprenait que, dans une âme comme celle d'Antoine, l'amour devait devenir la plus puissante excitation, et que, si le jeune avocat avait manqué de patience et de courage lorsqu'il avait cherché le succès pour le succès même, il n'en serait plus ainsi, maintenant qu'il voyait un but prochain, désiré, et qu'il ne marchait plus seul dans la vie. Or ceci dérangeait tous les projets du vieil avocat ; car le lecteur a déjà compris, sans doute, que les avances faites par lui à son jeune confrère, n'étaient pas désintéressées, et qu'il avait son plan, en protégeant ainsi un jeune homme habile, mais inconnu.

Né, comme Antoine, de parents pauvres, M. Pillet avait passé ses premières années dans l'étude d'un avoué de Toulouse, où il avait été employé d'abord comme *courantin*, puis comme copiste, puis comme clerc. Doué d'un esprit subtil, et placé dans le sanctuaire de la chicane, il n'avait point tardé à se mettre au fait de tous les mystères de la redoutable divinité, et à connaître tous ces couloirs obscurs et infréquentés de la loi, à travers lesquels on peut égarer à la fois juges et clients.

L'idée lui vint de mettre à profit ses connaissances acquises, et de s'établir aussi grugeur d'huîtres et distributeur d'écailles. En conséquence, il se fit recevoir avocat, et commença à exercer pour son propre compte ; mais, malgré son activité et son incontestable habileté, il obtint peu de succès. Privé du talent de la parole qui peut seul, quelquefois, grâce à son éclat, improviser une réputation, maître Pillet demeura sans clients. Cet échec déconcerta d'autant plus le jeune praticien, qu'il ne

pouvait attendre longuement une réussite qu'il avait espérée prompte et certaine. La nécessité le pressait : il avisa donc aux moyens de se tirer d'embarras à quelque prix que ce fût. Il chercha autour de lui, frappa à toutes les portes, et enfin, ne trouvant pas mieux, se mit aux gages d'un juif décrié, acheteur de procès, vendeur d'hommes, et déjà condamné pour plusieurs friponneries.

Cette détermination lui fut fatale. On pardonne difficilement une action équivoque à celui qui n'a, pour la défendre, ni une réputation faite, ni une fortune acquise. Le résultat de ce pacte fut de perdre maître Pillet dans l'opinion publique. Ses confrères cessèrent de le voir, comme un homme qui déconsidérait le barreau ; et, pour comble de malheur, ses relations avec l'usurier le mêlèrent, peu après, à une honteuse affaire de rachat de créances, par suite de laquelle sa radiation du tableau des avocats fut demandée.

L'exercice de sa profession lui étant ainsi interdit, il dut forcément se livrer à cette chicane occulte et méprisée, dont l'unique emploi est de montrer aux fripons les fentes de la loi. Ce métier périlleux lui procura quelques profits, mais le plaça dans une situation de plus en plus pénible, et qui devint telle, au bout de quelque temps, qu'il crut sage de quitter Toulouse.

Ce fut alors qu'il vint s'établir à Rennes, où il avait été attiré par des relations de famille. Quoiqu'on n'eût point dans cette ville des notions bien claires sur son passé, il se répandit des bruits peu favorables, qui prirent de la consistance, lorsque l'on vit maître Pillet accepter la

clientèle des plaideurs les plus décriés, et faire de son cabinet une sorte d'antre ténébreux, où se préparaient les piéges les plus captieux de la chicane. Cependant l'espèce de réserve méfiante de l'opinion, à l'égard de l'avocat étranger, n'alla point jusqu'au mépris positif et avoué. Il vieillit dans cette position douteuse, acquérant la réputation du plus habile, mais du plus dangereux praticien de tout le ressort de la cour. On disait sa fortune considérable, quoique personne ne pût dire au juste en quoi elle consistait, ni d'où elle lui était venue. Une sorte de mystère régnait sur toutes ses actions; car, instruit par l'expérience, il avait toujours eu soin d'agir par intermédiaire, et sans se compromettre.

Craignant un éclat qui eût pu mener à la connaissance de sa vie antérieure, il avait déclaré, dès son arrivée à Rennes, que sa santé ne lui permettait pas de plaider, et s'était tenu à l'écart de tout mouvement ostensible, prenant autant de peine pour vivre sans faire de bruit que d'autres pour obtenir un résultat contraire. Cependant cette réserve prudente le gênait souvent, et l'empêchait de tirer de sa science tous les avantages qu'il avait droit d'en attendre. Il essaya donc de s'attacher un jeune avocat dont il pût faire un gladiateur chargé de combattre pour lui devant la foule.

Par malheur, le débutant auquel il s'adressa était lui-même plutôt né pour le rôle de Bertrand que pour celui de Raton. Il surprit bien vite les secrets de l'étude Pillet, et mettant en pratique les doctrines commodes que lui avait développées son patron, il se lança pour son propre compte dans des affaires telles, que le vieil avo-

cat crut prudent de se séparer d'un élève aussi hasardeux.

Cette épreuve le rendit plus circonspect. Il ne fallut pas moins que la position désespérée d'Antoine et l'étude qu'il fit de son caractère, pour le ramener à son ancien projet. Pillet comprit tout le parti qu'il pourrait tirer du fils de l'armurier, s'il profitait de son découragement pour le gagner ; et, sachant que certaines âmes ne se prennent jamais plus sûrement que par le bienfait, il résolut de lui tendre la main.

Sa première expérience lui avait appris le danger d'initier à notre propre science ceux dont nous voulons faire des instruments dociles. Il résolut donc de respecter la probité d'Antoine, afin de s'en faire une garantie pour lui-même. Il pensa d'ailleurs que la vertu du jeune homme, emmanchée de sa propre astuce, serait une arme plus sûre, et qu'il pourrait, en se cachant ainsi derrière une probité reconnue, donner à ses opérations équivoques une extension qu'elles n'avaient jamais pu prendre tandis qu'il était seul.

On conçoit donc son désappointement, lorsqu'il vit Larry sur le point de sortir de sa dépendance. Il sentit que s'il ne réussissait pas à le compromettre vis-à-vis du monde, qui s'était pris subitement pour lui d'un caprice bienveillant, et à le replacer dans son ancienne position, c'en était fait de toutes ses espérances. Il se mit donc à chercher un moyen d'entraver la réussite du jeune homme, et de lui retirer les protections qu'il commençait à se faire. Malheureusement pour Larry, les événements ne se prêtèrent que trop bien aux dangereuses intentions de maître Pillet.

IX

Le mari de madame Poirson était mort à Buenos-Ayres, sur un navire de Saint-Malo qu'il commandait, laissant à sa veuve des affaires fort embrouillées, auxquelles il ne l'avait jamais initiée. Après une liquidation longue et difficile, madame Poirson s'était donc trouvée trop heureuse de conserver une somme de vingt mille francs, prix d'une propriété vendue par l'entremise du notaire Clément. Ces vingt mille francs furent confiés par la veuve à M. Desormeaux, armateur du navire sur lequel son mari était mort, et l'intérêt de la somme, qui lui était régulièrement payé, composait toute sa fortune. C'était à peine assez pour la défendre du besoin, et bien souvent Antoine, en voyant la gêne mal déguisée de la vieille malade, avait regretté que sa propre indigence ne lui permît pas de venir à son aide.

Un matin que le jeune avocat montait chez M. Pillet et passait devant la chambre occupée par madame Poirson, il lui sembla y entendre un bruit inaccoutumé. Il se pen-

cha sur la rampe de l'escalier et distingua des sanglots. Inquiet, il redescendit rapidement, frappa, et, ne recevant point de réponse, poussa la porte ; mais à peine eut-il fait un pas, qu'il s'arrêta stupéfait.

Madame Poirson, presque nue, était debout au milieu de sa chambre, froissant une lettre dans une de ses mains, tandis que Louise se tenait devant elle, le visage couvert de larmes.

— Au nom du ciel, qu'y a-t-il ? demanda Larry épouvanté.

— Ah ! venez, M. Antoine, venez, lui cria la jeune fille éplorée, ma marraine en deviendra folle ; mon Dieu ! aidez-moi à la calmer.

Antoine s'approcha et prit les mains de la vieille femme.

— Quelle est cette lettre ? demanda-t-il.

— Laissez-moi, répétait la malade avec un hoquet convulsif ; je suis ruinée, je ne veux pas aller à l'hôpital ; je veux mourir avant.

Larry regarda Louise avec stupeur.

— On vient d'écrire à ma marraine qu'elle avait tout perdu, dit l'enfant en pleurant ; M. Desormeaux a fait banqueroute.

— Oui, banqueroute, cria madame Poirson en se dégageant des mains de Larry et frappant sur la lettre, il a fait banqueroute ! lui à qui Poirson a gagné plus d'or qu'il n'est gros ! il m'a volé mes vingt mille francs ! ce qui m'empêchait de mourir de faim !... et on n'arrêtera pas le voleur !... et on ne l'enverra pas à la guillotine ! Plus rien..... rien.

— Oh ! ma marraine, s'écria Louise, je travaillerai, je gagnerai de quoi vous faire vivre...

— Non, non, je veux mon argent, mon argent !

Voyons, vous êtes avocat, vous, ajouta-t-elle, en se tournant brusquement vers Antoine ; est-ce qu'on peut dépouiller de même une veuve ? Il y a des lois, n'est-ce pas ? les lois doivent parler de cela, je dois avoir les lois pour moi.

— Sans aucun doute, mais il faudrait connaître l'affaire, laissez-moi lire cette lettre.

Elle la lui donna.

— C'est une faillite complète, dit Larry, après avoir lu et votre titre ne vous donne aucun privilége.

La malheureuse femme reprit la lettre.

— Ainsi mon argent est perdu ?

Larry baissa la tête.

— Et ils appellent cela de la justice : ah ! si Poirson vivait !... on ne l'aurait pas volé, lui ; il aurait tué le voleur comme un chien. Mais une pauvre vieille femme, on ne la craint pas ; on lui prend son bien et on lui dit d'aller mendier aux portes ; car il faudra que je mendie, moi !

Et toute son exaltation paraissant tomber à ce mot, elle se laissa aller sur un fauteuil en sanglotant.

Antoine ne savait que lui dire, et, pendant quelques instants, le silence de la chambre ne fut troublé que par les gémissements des deux femmes.

Cependant, comme la vieillesse ne peut recouvrer pour longtemps le don des larmes, madame Poirson s'apaisa peu à peu. Elle écarta ses cheveux épars et s'essuya ma-

chinalement les yeux avec ce qu'elle tenait à la main; mais, s'apercevant que c'était la lettre fatale, elle la jeta brusquement à terre.

— Va, dit-elle, tu n'es pas bonne pour essuyer des pleurs.

Ce dernier mouvement toucha profondément Antoine. Il comprit que la souffrance avait donné un sens poétique à cette vieille femme, et les larmes lui vinrent aux yeux en pensant à ce qu'il avait fallu de douleur pour faire sortir une étincelle de cette âme éteinte.

Attendri, il s'approcha de madame de Poirson, lui prit les mains et lui donna quelques-unes de ces consolations que le cœur trouve dans les instants d'émotion.

Comme il arrive toujours dans les âmes qui ne sont point accoutumées à de tels élans, l'exaltation de la malade avait été courte, et un abattement profond y succéda. Elle se laissa donc persuader de se mettre au lit, et, une heure après, elle était plongée dans un sommeil accablé.

Louise avait retrouvé son calme aussitôt que sa marraine était redevenue tranquille. Après lui avoir adressé quelques paroles d'encouragement et lui avoir serré la main avec tendresse, Antoine sortit, sentant le besoin de se calmer lui-même, afin d'aviser à ce que l'on pourrait faire pour madame Poirson.

Malheureusement les difficultés de sa position paraissaient inextricables. Il n'existait aucun moyen de recouvrer la somme compromise dans la faillite Desormeaux, et il était même douteux, d'après les termes de la lettre, que la liquidation donnât un dividende aux créanciers. En tout cas, cette éventualité était incertaine, éloignée ;

et que deviendraient madame Poirson et Louise, en attendant ?

Nous l'avons dit précédemment, les gains de Larry étaient trop faibles pour qu'il vînt à leur secours, et sa mère, elle-même pauvre et vieille, avait besoin du peu qu'il gagnait. Antoine sentait sa tête s'égarer à mesure qu'il regardait dans cet abîme et qu'il comprenait mieux son impuissance pour le combler. Les idées les plus folles s'emparaient de lui par instants. Tantôt il voulait partir pour Saint-Malo et exiger du failli, le pistolet sur la gorge, les vingt mille francs de madame Poirson ; tantôt il songeait à réunir tous les créanciers, à leur peindre l'affreuse situation de la marraine de Louise, et à obtenir d'eux le prélèvement de son capital sur l'actif de la faillite ; mais le cri de la raison l'obligeait bientôt à renoncer à ces expédients romanesques, pour en chercher de plus praticables.

Par bonheur, des affaires vinrent l'arracher à ces préoccupations et le forcèrent à porter ailleurs son attention. Ce fut seulement vers le soir qu'il lui fut possible de penser de nouveau à madame Poirson et de l'aller voir. Il la trouva dans le même état que lorsqu'il l'avait quittée le matin, ne pleurant plus, ne parlant plus, et comme hébétée par la douleur.

Après une courte visite, il monta chez M. Pillet qu'il n'avait point encore consulté, et auquel il voulait parler de cette affaire.

Antoine trouva le vieil avocat devant la cheminée de son cabinet et l'air plus gai que de coutume. Depuis le matin, il connaissait le malheur qui avait frappé madame Poirson, et ses dispositions étaient prises en conséquence.

Il laissa Larry lui tout raconter, comme s'il n'eût été instruit de rien, et quand le jeune homme eut fini :

— Diable, diable, dit-il, et la bonne femme n'a point d'autres ressources ?

— Aucune ; cette faillite est pour elle une condamnation à mort.

— Et malheureusement l'affaire est trop claire pour qu'on en tire parti, le titre de créance est, je crois, une obligation ordinaire ?

— Je le crois.

— Du reste, reprit le vieil avocat, en allant vers son casier, je dois l'avoir là ; madame Poirson m'a remis dans le temps son dossier.

Il parut chercher pendant quelque temps et tira enfin de ses cartons une énorme liasse. Antoine l'ouvrit; le premier papier qui tomba sous ses yeux fut le billet de vingt mille francs.

— C'est un simple reçu, dit-il, après l'avoir parcouru.

M. Pillet mit ses lunettes, prit le billet et l'examina quelque temps.

— Un simple reçu effectivement; il n'y a pas un mot à dire à cela.

Et il prit gravement une prise de tabac. Larry croisa les mains.

— Mon Dieu ! mais que va devenir cette malheureuse femme ?

— Cela est fort triste, observa l'imperturbable avocat en secouant les grains de tabac arrêtés sur son gilet; mais voilà l'inconvénient des placements dans le commerce.

— Tout perdre, tout perdre ainsi !

— On aura bien dix ou douze pour cent; les plus mauvaises faillites ne donnent pas moins.

— Et qu'est-ce que cela, et quand l'obtiendra-t-elle encore ?

— Dans six mois, un an peut-être, dit M. Pillet en se mouchant.

— Avant ce temps elle sera morte, s'écria Larry, qui se leva et se mit à parcourir la chambre avec agitation. Ah ! cela est horrible !

M. Pillet le suivit un instant du coin de l'œil avec un regard ricaneur et rusé; puis, reprenant sur la table le billet :

— Madame Poirson a toujours été malheureuse, observa-t-il. Je vois là que les vingt mille francs qu'elle perd proviennent de la vente du bien pratrimonial des Rosiers ; or, c'est une vente où on lui a déjà volé quinze mille francs au moins.

— Comment cela ? demanda Antoine en s'arrêtant court.

— Oh ! c'est toute une histoire dont le hasard m'a donné connaissance. Si la bonne femme avait un peu d'argent devant elle et quelqu'un pour la soutenir, il y aurait bon parti à tirer de cette affaire ; mais entre ses mains c'est un procès qui mourra dans l'œuf : aussi ne lui en ai-je point parlé.

— Racontez-moi tout, monsieur ; s'il y a quelques moyens de retirer madame Poirson de la position où elle se trouve, rien ne m'arrêtera...

— Y pensez-vous ? ce serait un débat difficile et épineux, dont vous ne retireriez que des ennuis.

— Qu'importe, si j'obtiens justice !

— Il faudrait vous mettre en opposition avec des gens riches et bien placés ; vous nuiriez à votre avenir sans compensation.

— Si ce n'est celle d'avoir accompli un devoir.

— Ah ! vous n'avez pas encore mis au rebut ces lieux communs de stagiaire ? dit M. Pillet en riant.

Du reste, ajouta-t-il, en voyant le mouvement d'impatience d'Antoine, vous allez vous-même juger l'affaire. Voici ce dont il s'agit :

Le sieur Poirson hérita d'un de ses cousins, en 1813, de la propriété des Rosiers, sise à deux lieues de Rennes ;

il était sur le point de partir pour l'Amérique du Sud, et donna procuration à maître Clément, notaire, pour vendre ce bien qu'il ne connaissait pas. Vous savez que le voyage de Poirson lui fut fatal, et qu'il mourut à Buenos-Ayres. Il y avait un mois que sa mort était connue en France, lorsque madame veuve Poirson, qui habitait Saint-Malo, reçut de maître Clément la nouvelle qu'il avait vendu les Rosiers pour une somme de vingt mille francs. Le notaire, profitant de la procuration qu'il avait entre les mains, ne craignant plus le sieur Poirson qui venait de mourir et sachant bien que la veuve n'entendait rien aux affaires, s'était laissé gagner, et avait donné le bien qu'on l'avait chargé de vendre, pour le tiers environ de sa valeur.

— Comment avez-vous eu connaissance de ces faits ?

— Comme toujours, grâce au hasard et à un peu d'expérience.

Quand madame Poirson vint ici, elle me confia ses papiers ; j'ai l'habitude de visiter toujours les dossiers qui me sont remis ; cela distrait et instruit. Ce contrat de vente des Rosiers me tomba sous les yeux. En le parcourant, je remarquai que l'on n'y faisait mention de taillis ni de futaies. Or, je me trouvais avoir, entre les mains, le dossier d'un sieur Arvon, qui avait acheté, de l'acquéreur des Rosiers, juste quinze jours après la vente, une partie des bois de cette terre pour une somme de vingt mille francs ! A moins donc que lesdits bois n'eussent poussé en quinze jours, il était évident qu'une fraude avait été commise dans l'acte de vente, et que, pour justifier l'abaissement du prix, on y avait désigné

comme terres incultes des bois d'une valeur considérable.

— Et pourquoi n'avez-vous point averti madame Poirson ? demanda vivement Antoine ; s'il y avait lésion de plus de sept huitièmes au détriment du vendeur, on pouvait exiger la rescision de la vente.

Maître Pillet sourit :

— Je connais l'article 1674, mon jeune ami, mais je sais aussi qu'il y a un autre article 1676, qui dit que l'action en rescision de vente pour cause de lésion est prescrite au bout des deux ans ; or l'acte avait sept ans de date.

— Mais les désignations erronées de cet acte étaient des faux matériels que l'on pouvait attaquer au moins.

— Peut-être ; mais l'affaire eût été difficile en la prenant de ce côté. Il me vint une autre idée : on savait en France, depuis un mois, que M. Poirson était mort lorsque la vente fut accomplie ; la procuration en vertu de laquelle maître Clément faisait cette vente était donc périmée ; il n'avait plus droit de la faire.

— Le mandataire ne peut-il pas alléguer sa bonne foi et soutenir qu'il a vendu dans l'ignorance de la mort du propriétaire ?

— Sans doute, et voilà le nœud gordien, s'écria le vieux Pillet, la face rayonnante ; il s'agissait de fournir la preuve que maître Clément avait vendu, quoiqu'il connût la mort de M. Poirson ! Eh bien ! cette preuve, je l'ai ! je l'ai depuis un mois seulement, écrite de la main même de maître Clément !

Il se leva, ouvrit son bureau et en retira un papier.

— La voilà, ma preuve, dit-il, en l'élevant en l'air avec

un geste de triomphe, c'est une lettre adressée par le notaire à un de ses clients et que j'ai trouvée dans le dossier de celui-ci. Écoutez :

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que M. Poirson, « capitaine au long-cours, de Saint-Malo, auquel vous « payiez une rente viagère de 300 francs, est mort à « Buenos-Ayres ainsi que je viens de l'apprendre.

« J'ai l'honneur, etc.

« CLÉMENT. »

— Et la date, la date, remarquez-bien ! 15 décembre 1814 ! c'est-à-dire dix jours avant l'acte de vente ! Cela est-il clair ?

Antoine avait suivi la longue explication de M. Pillet avec une attention palpitante ; mais, quand le vieil avocat lui eut montré la lettre du notaire, il se leva vivement et s'écria :

— Ainsi on peut prouver la fraude, l'acte de vente peut être annulé, et madame Poirson peut recouvrer l'aisance qu'elle a perdue ? Je vous remercie, monsieur, j'entreprends la cause et je me charge de tout.

L'avocat jeta sur son jeune confrère un regard de côté qui flamboyait de malice.

— C'est une folie, répondit-il ; vous y réfléchirez plus mûrement.

— Les réflexions sont fatales, lorsqu'il y a danger à faire le bien ; notre esprit trouve presque toujours moyen de duper notre cœur. J'entreprendrai la cause, vous dis-je, et j'espère que vous voudrez bien me guider.

— Je ne puis, en vérité, vous le promettre. Vous allez

vous mettre sur les bras, au début de votre carrière, une foule d'ennemis en crédit. Songez bien, mon jeune ami, qu'on ne peut arracher le masque d'un fripon considéré, sans qu'une foule d'autres portent la main au leur avec inquiétude, en criant que c'est affreux. Vous aurez même contre vous les honnêtes gens, qui ne séparent jamais la probité de la considération. Car, réfléchissez-y, ce n'est pas seulement le notaire Clément que vous allez mettre en cause, mais l'acquéreur des Rosiers, qui a évidemment provoqué sa friponnerie, comme on pourrait le prouver au besoin.

— Eh bien ! nous le prouverons, s'écria Antoine, que l'opposition de M. Pillet irritait, et qui, emporté par l'espèce d'orgueil que nous inspire la vue d'un caractère moins noble ou d'une probité moins pure que la nôtre, s'affermissait de plus en plus dans sa résolution généreuse. Quel est le nom de l'acquéreur ?

— Ah ! je l'avais oublié ; encore une difficulté, une difficulté invincible ! Lors même que vous vous feriez une obligation de conscience d'être utile à madame Poirson, vous ne le pourriez dans l'espèce ; il y a des cas où les devoirs coûtent trop : l'acquéreur était M. Boissard.

— Le père d'Arthur ?

— Précisément.

Larry poussa une exclamation de douleur et baissa la tête.

— Vous voyez bien, reprit M. Pillet, que vous ne pouvez vous charger de cette affaire. La position de madame Poirson est déplorable ; mais, après tout, vous n'êtes

point obligé de vous attirer des désagréments pour elle.

Antoine cacha son visage dans ses deux mains.

— Je suis désolé maintenant de vous avoir parlé de cela, continua le vieil avocat ; c'est un chagrin de plus, quand on connaît le moyen de sauver quelqu'un, de ne pouvoir l'employer. Cependant on n'est point obligé de se jeter à l'eau, parce qu'un homme se noie et qu'on sait nager.

— Ah ! on y est obligé, on le doit, dit Larry, en pressant ses poings fermés contre son front ; mais cela coûte tant quelquefois !

— Allons, calmez-vous ; que diable ! ces choses-là se voient tous les jours. La vieille n'a pas longtemps à vivre désormais ; et, après tout, la prévention que l'on a contre l'hôpital est un préjugé : ce n'est, en définitive, qu'un hôtel garni où l'on ne paie pas de loyer. Quant à cette jeune fille, sa filleule, je crois, elle est plus à plaindre ; mais, mon Dieu ! elle fera comme tant d'autres...

— Assez, Monsieur, s'écria Antoine en se levant, je me chargerai de la cause.

L'avocat haussa les épaules et cligna des yeux en poussant un soupir.

—Comme vous voudrez ; je vous ai fait connaître ma façon de penser.

— Je veux seulement voir, avant tout, ce Clément et Arthur, Arthur surtout... ; peut-être pourrai-je éviter un éclat.

— Cela est probable ; mais, en tout cas, si vous êtes décidé à entreprendre cette tâche imprudente, songez

qu'il n'y a pas de temps à perdre ; dans cinq jours, il y aura prescription.

— Je ne l'oublierai pas, Monsieur, répondit Antoine en sortant.

Le vieil avocat le suivit d'un regard long et perçant. Quand le jeune homme eut refermé la porte derrière lui, il poussa un de ces rires sans gaieté qui lui étaient habituels, et, se frottant les mains, il dit à demi-voix :

— Va, mon garçon : sous peu tu apprendras ce qu'il en coûte pour défendre les faibles. Dans trois mois tu auras contre toi tous ceux qui te protégent aujourd'hui, et tu seras trop heureux de me retrouver.

XI

Le lendemain, Larry passa plusieurs heures avec maître Pillet, pour réunir les différentes pièces nécessaires à l'affaire qu'il allait entreprendre ; il prit aussi de nouvelles informations relativement aux parties intéressées, et apprit que maître Clément était mort. C'était à ses héritiers seuls qu'il pouvait recourir, et parmi eux se trouvait encore la mère d'Arthur, qui était nièce du notaire si dangereusement compromis. La famille Boissard était donc la plus intéressée dans le débat qui allait s'ouvrir ; c'était à elle, avant tout, qu'Antoine devait s'adresser pour tenter une transaction.

Madame Poirson, à qui il avait communiqué ses espérances et son projet, le supplia de ne point laisser échapper cette dernière planche de salut. Antoine n'avait pas besoin de cette recommandation. Après s'être mis au courant des moindres détails, il se décida à faire sa difficile démarche, mais non sans un tremblement douloureux. Sur le point de remplir un devoir qui peut con-

promettre tout son avenir, qui n'a point senti ses forces l'abandonner ? qui n'a pas fermé les yeux devant un sacrifice trop difficile, en murmurant comme le Christ : — Mon père, éloignez de moi ce calice ?

Tout se brouillait, par instants, dans la tête d'Antoine; il se sentait pris de ces défaillances de l'âme qui nous ôtent à la fois la volonté et le souvenir. Quand cette espèce d'évanouissement s'était dissipé, il fixait les yeux avec épouvante sur la tâche qu'il s'était imposée. Comment allait-il s'y prendre pour exposer à Arthur l'affaire qui l'amenait ? Comment oserait-il lui déclarer qu'il était résolu à flétrir le nom des Boissard devant les tribunaux, si l'on ne voulait pas faire droit à sa réclamation ? Il allait donc porter la menace et la guerre dans cette famille où il avait trouvé protection ? Il allait déshonorer un père mort, aux yeux d'un fils qui respectait sa mémoire ; et, profitant de l'effroi de ce fils, ses preuves d'une main, et sa transaction de l'autre, le forcer à signer les conditions qu'il avait préparées. Il se demandait comment il pourrait supporter la confusion d'Arthur: lui qui n'avait jamais pu humilier personne sans éprouver, pour son propre compte, tous les tourments de la honte, où trouverait-il des forces pour faire rougir un homme froidement et sans colère ?

A cette seule pensée, tout son sang refluait vers son cœur ; mais c'était son devoir ; il avait promis de le remplir, et madame Poirson attendait le résultat de sa démarche pour vivre ou pour mourir ! Cette idée domina toutes ses hésitations.

Tremblant, défait, la tête en feu, il arriva, sans s'en

être aperçu, devant la grande porte de l'hôtel Boissard. Il tressaillit à sa vue, s'arrêta un instant, puis, comme emporté par une résolution désespérée, il monta rapidement.

La première personne qu'il rencontra fut Arthur lui-même, qui arrangeait, en chantant, des caisses de fleurs dans la galerie. Il leva la tête à l'approche d'Antoine, et vint gaiement à sa rencontre.

— C'est toi, dit-il, en tendant les deux mains au jeune avocat; parbleu! tu me trouves le plus heureux des hommes : je viens de recevoir de Nantes des camélias merveilleux; vois plutôt.

Larry jeta autour de lui un regard effaré en balbutiant quelques mots sans suite. L'idée qu'il venait prendre Arthur au milieu de sa joie, pour le désoler, lui semblait atroce. Boissard remarqua son air contraint.

Es-tu malade? lui demanda-t-il avec intérêt; tu es bien pâle?

— Non, répondit Antoine sans lever les yeux; mais j'ai à te parler de quelque chose d'important.

— Je suis à tes ordres.

Il ouvrit une porte, et les deux jeunes gens entrèrent dans un cabinet de travail.

Lorsqu'ils furent assis :

— Te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? demanda Boissard.

— J'ai à remplir le devoir le plus douloureux qui pût m'être imposé; je suis chargé d'une réclamation qui te concerne.

Arthur était devenu sérieux.

— Voyons.

— Laisse-moi d'abord te donner quelques explications : écoute-moi, je t'en prie, avec attention, et surtout ne cherche rien qui puisse t'offenser dans ce que je vais dire ; pense que c'est un frère qui parle à son frère.

Ces mots avaient été prononcés avec un trouble qui se communiqua à Arthur ; il fit signe à Larry qu'il l'écoutait.

Celui-ci commença par raconter à Boissard sa liaison avec madame Poirson, la perte qu'elle avait faite et son désespoir. Il lui parla ensuite de la profonde pitié que lui avait inspirée la position de cette malheureuse femme et de ses recherches pour amortir, s'il était possible, le coup qui l'avait frappée.

Arrivé à ce point difficile, Antoine s'arrêta un instant, comme s'il eût eu besoin de prendre du courage pour ce qui allait suivre ; mais enfin, maîtrisant son émotion, il rapporta sa conversation avec M. Pillet, ses incertitudes, et la promesse qu'il avait faite à la veuve d'obtenir justice pour elle.

Dans cette dernière partie de son récit, Larry avait hésité plusieurs fois, mettant évidemment toute son attention à choisir ses mots et à émousser les faits, de peur qu'ils n'eussent quelque chose de blessant. Il avait même si habilement réussi à donner des noms honnêtes aux actes honteux qu'il était forcé de rappeler, que l'affaire, telle qu'il venait de l'exposer, semblait moins une friponnerie contre laquelle la victime réclamait, qu'un manque de forme dont elle voulait profiter.

Boissard feignit de n'apercevoir que ce second aspect

de la question. Il avait entrevu toute la vérité sous les circonlocutions délicates d'Antoine, et la tête lui en avait tourné un instant; mais il se remit presque aussitôt. Il sentit que comprendre c'était tout perdre, et que, pris au dépourvu, l'important pour lui était de gagner du temps. Avec cette adresse et cette facilité de paroles sans conclusion que donne l'exercice du barreau, il se hâta de tourner autour de la question et de la saisir sous la forme qui lui semblait la moins embarrassante. En cela, il n'y eut point, de sa part, mauvaise foi calculée, mais prudence, habitude et instinct d'avocat.

Ce fut donc avec une certaine sécheresse, mais sans confusion et sans colère, qu'il dit à Antoine :

— Ainsi madame Poirson veut faire annuler la vente des Rosiers?

— Sa position la force à revenir sur un marché qui lui a été trop désavantageux, répondit Antoine, tout à fait surpris du sang-froid délibéré avec lequel Arthur avait accepté son explication.

— J'aurais besoin d'étudier cette affaire pour m'en faire une idée exacte.

— Cela est facile, les pièces sont en petit nombre et si claires, qu'il suffit d'y jeter les yeux pour tout comprendre.

— Je ne me pique pas d'une telle perspicacité ; je les examinerai quand j'en aurai eu communication.

— Les voici ; tu peux les lire dans un quart d'heure ; regarde-les, et terminons cette discussion pénible. Je suis autorisé à accepter tout arrangement équitable.

— Cela ne peut se traiter ainsi ; je ne suis pas la seule

partie intéressée. Il faut que je consulte ma mère et ses cohéritiers.

— Ta mère et ses cohéritiers en passeront par ce que tu auras décidé. Au reste, je ne te demande pas d'engagement en leurs noms, mais une promesse personnelle que je puisse apporter à madame Poirson, comme une espérance. Voyons, pour ta part, reconnais-tu la justice de sa réclamation ? consentiras-tu à l'indemniser de la perte que lui a occasionnée la vente des Rosiers ?

— Je ne puis répondre qu'après avoir consulté mes titres. On n'a pas, sans doute, la prétention d'exiger de moi que je me dépouille volontairement. Je ne veux pas me laisser surprendre.

Antoine tressaillit. Jusqu'alors le calme de Boissard l'avait seulement étonné ; mais le mot qu'il venait de prononcer lui causa une espèce de commotion. Lui, qui était venu comme accusateur, avec une généreuse rougeur au front et le cœur plein de consolations, on profitait subitement de sa retenue pour changer les rôles et l'insulter ! Cette maladroite injure tourna toute sa pitié en indignation.

— Je ne veux surprendre personne, dit-il en se levant brusquement ; je ne suis point ici pour employer la fraude, mais pour la démasquer.

— Il faudra prouver qu'il y a eu fraude, répliqua Arthur, qui se leva à son tour.

Pour toute réponse, Larry lui tendit la lettre de maître Clément.

— Ceci ne prouve pas, en tout cas, une fraude, mais une irrégularité, observa Boissard ; d'ailleurs, il faudra

vérifier l'authenticité de cette lettre comme de tout le reste.

— Et une fois toutes ces vérifications faites ? demanda Antoine avec impatience.

— Alors nous plaiderons.

Larry froissa les papiers qu'il avait à la main avec colère. Plus il avait craint la douleur que ses réclamations allaient causer à Arthur, plus le calme de celui-ci l'indignait. Il rougissait maintenant de sa faiblesse et de ses ménagements; où il avait cru trouver un fils honteux, il trouvait un avocat querelleur !

Il saisit son chapeau, et tournait déjà les yeux vers la porte, lorsque le souvenir de madame Poirson lui revint. Un procès ne la retirerait pas de l'indigence; et comment, d'ailleurs, pourrait-elle le soutenir? Cette pensée le porta à faire un effort sur lui-même.

— Songes-y, Arthur, dit-il en se tournant vers Boissard, tu as tout intérêt à empêcher la discussion publique de cette affaire. J'ai évité de qualifier trop durement l'acte par lequel vous aviez acquis les Rosiers; mais tu as assez d'habileté et d'expérience pour m'avoir compris; je t'en conjure, transige avec madame Poirson.

— Je verrai plus tard.

— Plus tard il ne sera plus temps; nous n'avons que quatre jours pour empêcher la prescription.

— Alors faites votre introduction d'instance.

— Tu préfères donc un procès à un arrangement?

— A tout prendre, oui : j'aurai toujours pour moi les chances du jugement. D'ailleurs, un procès coûte cher; nous verrons qui se lassera le plus tôt de nous ou de madame Poirson.

Antoine regarda Boissard avec stupeur.

— Ainsi, c'est sur la pauvreté de votre adversaire et non sur la justice que vous comptez? Les Rosiers vous seront légitimement acquis, uniquement parce que madame Poirson ne sera point assez riche pour vous prouver le contraire? Peu vous importe l'iniquité, pourvu que l'impunité soit certaine? Eh bien! je vous déclare, moi, que j'en appellerai à la loi! Quelque douloureuse que puisse être pour moi cette tâche, je défendrai la vérité devant les tribunaux. J'attendrai jusqu'au dernier instant, jusqu'au dernier instant j'espérerai en votre bonne foi et en votre raison; mais si, dans trois jours, vous n'avez pas voulu nous rendre justice, sur mon honneur, je jure que, dans six mois, les Rosiers ne seront plus entre vos mains.

Comme Antoine achevait ces mots avec une sorte d'emportement, et avant qu'Arthur ne lui eût répondu, madame Boissard parut à la porte du cabinet.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle; on se dispute ici?

Antoine, surpris par cette apparition, rougit et baissa les yeux.

— Eh bien! de quoi était-il donc question? Je vous ai entendus prononcer le nom des Rosiers.

— Il était tout simplement question de nous reprendre ce domaine, dit Arthur.

Nous reprendre les Rosiers! et comment cela, s'il vous plaît?

— Une dame Poirson, qui a vendu autrefois cette propriété, prétend avoir été lésée dans le prix.

— Eh! que nous importe? nous avons acheté les Rosiers du notaire chargé de la vente.

— Il ne l'était plus, Madame, lorsque vous avez acheté, dit Antoine d'une voix altérée ; il a outre-passé ses pouvoirs.

— Et c'est vous, monsieur Larry, qui vous êtes chargé de cette réclamation ?

Il y avait un étonnement et un dédain si vrais dans le regard dont madame Boissard accompagna ces paroles, qu'Antoine sentit son cœur se serrer, car le mépris glace lors même qu'on ne l'a pas mérité.

— Je me suis chargé de cette affaire avec une profonde douleur, dit-il en balbutiant, mais j'accomplis un devoir. Madame Poirson est trop pauvre pour trouver un autre avocat que moi.

— Et dans sa misère, sans doute, elle a regardé un procès comme une ressource? Mais en tout cas, Monsieur, elle nous doit quelque reconnaissance pour avoir instruit et formé nous-mêmes le défenseur qu'elle a le bonheur de susciter contre nous.

Antoine rougit.

— Je n'ai point perdu, Madame, le souvenir de ce que je vous dois, et quoique le bienfait reproché soit un lourd fardeau pour celui qui l'a reçu, je vous en remercie; mais, je vous l'ai dit, en défendant les intérêts de madame Poirson, j'accomplis un devoir. Il y a quelques jours, j'aurais pu refuser cette mission, car le pain ne lui manquait pas encore ; mais aujourd'hui elle a tout perdu, elle n'a plus d'espoir que dans la restitution qu'elle réclame. Cependant je n'étais pas venu ici pour faire entendre des menaces, j'y étais venu, plein de confiance dans votre justice et votre humanité, vous pro-

poser un arrangement qui eût évité toute discussion.

— Et quel était cet arrangement?

— Une rente viagère de six cents francs, faite à madame Poirson, et réversible pour moitié sur la tête de la filleule qu'elle a adoptée.

— Ah! il y a une filleule!

Le ton significatif dont madame Boissard prononça ces mots frappa Antoine : il comprit vaguement qu'ils devaient renfermer quelque chose d'insultant. La mère d'Arthur qui s'aperçut de son trouble, ajouta avec une moquerie forcée :

— Pardon, j'ai sans doute commis une indiscrétion; ce n'est point à vous de me faire connaître le camp ennemi.

— Le camp ennemi, Madame, reprit Antoine amèrement, est composé de deux femmes, dont l'une était hier une enfant, et dont l'autre va mourir : vous pouvez me demander sans indiscrétion tout ce qui les concerne; toutes deux ont faim et demandent, pour vivre, la moitié de ce qui leur est dû.

— Si toutefois il leur est dû quelque chose, observa Arthur.

— Vous en êtes sûr! répliqua impétueusement Larry. Niez-le devant la justice, mais non devant moi! Vous avez vu ces pièces et vous savez qu'elles contiennent la vérité. Vous pouvez espérer d'échapper à la loi, mais je vous défie d'échapper à votre conviction. J'ai là, vous le savez aussi bien que moi, de quoi annuler la vente des Rosiers; tout ce que je vous demande, c'est de ne me forcer à flétrir personne.

— Que veut-il dire? demanda vivement madame Boissard à son fils.

— Je ne sais : on voudrait accuser notre oncle Clément d'avoir sciemment vendu les Rosiers au-dessous de la valeur réelle, et mon père d'avoir profité de cette fraude.

Madame Boissard pâlit : c'était un caractère doublement femme pour sa promptitude à s'impressionner et à suivre son emportement sans rien écouter. La seule pensée que l'on songeât à lui disputer un bien qu'elle affectionnait l'avait irritée; mais, lorsqu'elle sut que la réclamation de Larry avait pour fondement une accusation flétrissante, elle ne se sentit plus maîtresse de sa colère, et fixant sur le jeune homme des yeux étincelants :

— Qui a inventé cette odieuse calomnie? demanda-t-elle; est-ce vous?

— Je n'ai rien inventé, Madame, j'ai la preuve de ce que j'avance, écrite de la main de M. Clément.

— Monsieur, dit Arthur, possède des pièces qu'il a reçues de maître Pillet, par suite d'un abus de confiance de celui-ci, et dont il prétend se servir.

— Ah! maître Pillet se mêle de tout ceci, je comprends alors. Maître Pillet a sans doute acheté ce procès; mais Monsieur est donc son associé?

— Madame! s'écria Antoine, hors de lui...

Arthur, qui craignait que l'indignation de sa mère ne l'emportât trop loin, voulut parler; mais elle ne lui en donna point le temps.

— Cependant, reprit-elle, nous avions peut-être droit d'attendre que Monsieur n'essaierait pas sur nous son industrie; il aurait pu se rappeler que celui dont il prétend

flétrir la mémoire lui fit l'aumône pendant sept ans...

— Assez, Madame, assez...

— Et qu'espérez-vous retirer de vos calomnies? ajoute madame Boissard dont la colère n'écoutait plus rien; quelle part maître Pillet vous a-t-il faite dans ses brigandages judiciaires?

— Arthur! s'écria Antoine en s'élançant vers le jeune homme.

Ce cri fit pâlir madame Boissard; il contenait une provocation si claire et si directe qu'elle comprit tout ce qu'elle exprimait.

— C'est moi qui vous parle, Monsieur, dit-elle, se jetant devant Larry, ne demandez pas compte à mon fils des paroles de sa mère.

— Laissez, ma mère, j'en accepte la responsabilité.

Larry voulut répondre, mais il n'en eut pas la force. Il s'appuya sur un fauteuil : il était évident qu'il faisait un effort prodigieux sur lui-même pour se maîtriser. Enfin, pourtant, il parut se remettre, fit quelques pas vers la porte, puis, s'arrêtant tout à coup, il dit très-bas et sans lever la tête :

— J'ai écouté ici des injures que l'homme le plus lâche n'eût jamais endurées!... cependant je me suis tu, et je m'en vais, Madame; mais tout le bien que vous m'avez fait autrefois a été cruellement payé par le mal d'aujourd'hui; maintenant nous sommes quittes.

A peine fut-il parti, qu'Arthur s'écria :

— Vous avez été trop dure avec lui, ma mère; s'il le veut, il a en main de quoi nous déshonorer.

XII

Antoine fut obligé d'annoncer à madame Poirson que son essai de conciliation n'avait point réussi, et qu'il en faudrait venir à un procès. Elle retomba, à cette nouvelle, dans le découragement, et le jeune homme fut obligé de vaincre celui qu'il éprouvait lui-même pour ranimer la vieille malade. Il fut heureusement secondé dans cette tâche par maître Pillet, qui n'avait paru nullement surpris du résultat de l'entrevue et qui releva sa confiance chancelante.

— Maintenant, lui dit-il, vous êtes allé trop loin pour que rien vous fasse recouvrer les bonnes grâces des Boissard ; on ne pardonne guère à l'homme qui nous a fait rougir. Reculer serait d'ailleurs une imprudence : ils feindraient d'y voir la preuve de votre impuissance et vous traiteraient de calomniateur ; vous ne pouvez plus les faire taire qu'en les écrasant sous la vérité. Autant je vous ai détourné de cette affaire quand elle était secrète, autant je vous engage maintenant à y donner suite. Votre hon-

neur vous oblige à prouver que vous n'avez pas menti. Du reste, le succès est si certain, que je fournirai volontiers à madame Poirson les fonds nécessaires pour soutenir son procès et pour en attendre l'issue; le tout me sera payé sur la liquidation, en intérêt et principal. Mais je ne renonce point encore à une transaction. A moins que les Boissard ne se laissent guider par un orgueil imprudent, ils en viendront sous peu à des propositions. Entamez toujours l'affaire; vous verrez comme la procédure développera leurs inclinations pacifiques.

Sentant la justesse de ces raisons, Antoine se laissa persuader et prépara tout pour l'introduction d'instance; cependant il lui restait toujours un vague espoir qu'il ne serait point obligé d'en venir à cette extrémité et que, mieux éclairé, Arthur consentirait à un arrangement.

Il attendit jusqu'au quatrième jour avec une anxiété mortelle. Il avait sans cesse l'oreille au guet; il allait de son bureau à la fenêtre, comme s'il eût attendu quelqu'un, et chaque fois qu'il entendait monter l'escalier, que la porte s'ouvrait, qu'une voix étrangère retentissait dans le corridor, il s'arrêtait immobile, espérant le message désiré; mais toutes ses espérances furent déçues. Enfin, ne pouvant retarder plus longtemps, il se décida à lancer sa déclaration de guerre.

Boissard attendait cette attaque : il ne s'était pas fait illusion un seul instant sur l'affaire, et la réflexion l'avait encore affermi dans l'idée qu'il fallait en éviter la discussion; mais la part que Larry y avait prise blessait son amour-propre. Il eût trouvé pénible de revenir au fils de

l'armurier pour proposer un arrangement, et il désirait tout terminer sans son intermédiaire.

Il rassembla donc ceux de ses parents qui étaient intéressés à la question, comme héritiers de Clément, leur exposa les motifs du procès que l'on intentait, et n'eut pas de peine à les faire consentir au projet qu'il avait conçu. Muni de leur approbation, il dressa par avance un compromis et se rendit chez madame Poirson.

Le hasard voulut que celle-ci se trouvât seule. Quand Arthur se nomma, elle laissa échapper une exclamation de surprise et ne put cacher son trouble.

Comme la plupart des gens d'une classe inférieure, madame Poirson éprouvait intérieurement, pour ceux que la fortune avait plus favorisés, une sorte de respect craintif qu'elle n'oubliait qu'en leur absence. En se trouvant face à face avec son riche adversaire, elle ressentit ce premier embarras du subordonné révolté contre son supérieur. Ce fut donc dans un silence gêné qu'elle attendit que le jeune Boissard lui expliquât les motifs de sa visite. Celui-ci ne la laissa pas longtemps dans l'incertitude. Il lui annonça, d'un ton gracieux et poli, qu'il était venu pour s'entendre avec elle relativement à l'affaire des Rosiers. Il se plaignit de ce qu'elle se fût adressée à un tiers pour cette réclamation; il lui donna d'assez longues explications auxquelles la bonne femme n'entendit rien, mais dont elle parut très-satisfaite, et finit par lui faire ses propositions.

Madame Poirson s'attendait si peu à voir l'entretien prendre cette tournure, qu'elle en éprouva une véritable ivresse. Les espérances que lui avait données Antoine

ne lui avaient jamais paru que des éventualités plus ou moins incertaines; elle avait, de tradition, cette défiance de la justice et cette horreur des procès qui se transmettent dans les vieilles familles bourgeoises comme un principe de morale. Aussi fut-elle au comble de la joie, lorsque Arthur lui eut proposé des conditions qui lui ôtaient toute crainte pour l'avenir et la replaçaient dans la situation que lui avait fait perdre la banqueroute de M. Desormeaux.

Elle se hâta donc d'accepter, tremblant qu'il ne changeât d'intention, témoigna le désir de tout terminer sur-le-champ, et Arthur lui ayant dit qu'il avait sur lui l'acte dressé, elle s'empressa de se le faire lire, le signa, et reçut le montant du premier terme.

Tout cela s'était passé si promptement, qu'en voyant déposer les piles d'écus devant elle, madame Poirson crut qu'elle faisait un rêve.

Au moment où Boissard se levait pour sortir, Louise rentra. Sa marraine courut à elle pour lui raconter le bonheur qui venait de lui arriver, et la présenta à Arthur. Celui-ci parut frappé de la gracieuse beauté de la jeune fille. Il lui adressa quelques lieux communs de galanterie auxquels Louise ne sut rien répondre, mais qui la firent rougir de plaisir.

Le soir même, après une journée passée dans une sorte d'agitation fébrile qu'il n'avait pu dominer, Larry vint voir madame Poirson selon son habitude. Il trouva la malade singulièrement ranimée et ayant un certain air de supériorité grave qu'il ne lui avait jamais vu. Après avoir épuisé les préliminaires accoutumés de la conversation,

madame Poirson se tourna vers le jeune avocat et lui dit d'un ton dégagé :

— A propos, mon cher monsieur Larry, vous avez donc commencé la procédure contre les Boissard ?

— Il le fallait, Madame.

— Mais sans doute nous n'aurons pas besoin d'aller plus loin. M. Arthur est venu me voir ; c'est un jeune homme qui a très-bon ton, et qui a l'air d'avoir bien de l'instruction.....

— Il est venu ici ?

— Certainement, et nous nous sommes entendus tout de suite.

— Il vous a donc fait des propositions ?

— C'est-à-dire qu'il a accepté les miennes ; tout a été fini dans un quart d'heure. Il n'y a rien de tel que de se voir et de s'occuper de ses affaires soi-même.

— Quelles conditions lui avez-vous faites, Madame ?

— Huit cents francs de viager.

— Et rien pour votre filleule après vous ?

— Il me semble que je ne suis pas encore morte, répliqua madame Poirson aigrement. Si j'avais demandé trop, il me serait arrivé comme à vous, je n'aurais rien obtenu. Il faut savoir prendre les gens, voyez-vous (et je ne vous dis point cela par reproche) ; mais il paraît que vous avez été trop vif, l'autre jour, avec les Boissard.

— Moi !

— Oh ! le jeune homme me l'a dit. Ces gens riches, on ne peut pas leur parler comme aux autres ; il faut avoir des procédés avec eux. M. Arthur avait l'air vexé, parce que vous vous étiez permis quelques paroles à son égard ;

il m'a assuré que sans cela il se serait arrangé. Heureusement qu'avec moi la chose est allée toute seule.

— Je suis charmé, Madame, dit Antoine amèrement, que vous ayez réussi si facilement, et j'ai lieu de regretter que vous n'ayez pas prévenu mes maladresses en faisant la première démarche.

— C'est vrai que cela nous eût bien évité des inquiétudes pendant trois jours ; mais en tout cas, vous vous êtes donné de la peine pour nous, et nous vous en remercions.

Larry ne répondit rien. L'orgueilleuse ingratitude de la vieille femme l'avait cruellement blessé. Il s'indignait à l'idée de ne recevoir qu'un reproche mal déguisé en retour de son douloureux dévouement. Il ne réfléchissait pas que le *Væ victis* est la grande loi de la multitude. Le dur exercice de la vie ne lui avait pas encore enseigné que ceux qui savent recevoir le bien sont plus rares que ceux qui savent le faire, et que presque toujours le rôle de l'homme dévoué est celui du Christ abreuvé de fiel par les pécheurs qu'il sauvait. Plus tard, il devait apprendre, à ses dépens, que les âmes communes sont ingrates par inpuissance de sentir ce qui est grand, car l'être vulgaire ne comprend que l'extérieur du bienfait ; il apprécie stupidement le résultat du sacrifice, sans s'inquiéter de ce qu'on y a mis de cœur, et, quand vous avez ouvert votre veine pour rafraîchir ses lèvres altérées, il s'essuie froidement la bouche et vous demande combien il vous doit.

Madame Poirson resta persuadée que le service rendu par Antoine se réduisait, en définitive, à la bonne intention qu'il avait eue de lui être utile, et que c'était elle seule qui avait tout amené à bien : aussi la confiance qu'elle

avait eue jusqu'alors dans la capacité du jeune homme diminua-t-elle de toute celle que le succès lui donna en elle-même, et, loin de lui témoigner plus d'estime ou d'affection, elle commença à le traiter avec une sorte de dédain.

En revanche et par une raison analogue, comme Arthur Boissard avait été l'instrument le plus visible de son bonheur, elle s'était éprise pour lui d'une véritable admiration. Plusieurs fois elle engagea Antoine à se réconcilier avec lui, et, quand le jeune avocat lui eut déclaré que cela était impossible, elle s'épuisa en lieux communs sur les dangers de l'entêtement et de la rancune.

L'irritation que causait à Larry tant d'aveuglement n'eut pas cependant le pouvoir de rendre ses visites moins fréquentes chez madame Poirson, attiré qu'il y était par la douce présence de Louise : non que la reconnaissance de celle-ci le dédommageât de l'ingratitude de la malade; comme sa marraine, Louise avait déjà oublié le service rendu ; mais cet oubli n'avait été, chez elle, que le résultat de l'ignorance. Elle n'avait point compris la grandeur du dévouement d'Antoine parce qu'elle ne connaissait pas la vie, et elle ne devina point davantage sa souffrance en voyant son dévouement si mal payé, parce qu'elle ne savait point encore lire dans les âmes.

Hélas ! elle aussi devait connaître un jour cette science fatale et apprendre à déchiffrer cet alphabet mystérieux du cœur que deux maîtres seuls peuvent enseigner, la douleur ou l'amour.

Cependant la rupture occasionnée entre la famille Bois-

sard et Larry, par l'affaire des Rosiers, s'était ébruitée. On sut que ce dernier avait intenté un procès à ses bienfaiteurs dans l'intérêt d'une inconnue, et, sans chercher les excuses d'une pareille conduite, tout le monde cria à l'ingratitude.

Le nom de maître Pillet, mêlé à cette affaire, aurait suffi d'ailleurs pour qu'on y soupçonnât quelque ignoble spéculation de chicane. Madame Boissard, interrogée, parla sous l'empire de son ressentiment et accrut l'indignation générale. Elle fut secondée par un grand nombre de personnes qui, sans connaître Larry, s'acharnèrent à sa poursuite, les unes par jalousie, d'autres par intérêt de haine, quelques-unes enfin par habitude et, pour ainsi dire, par profession : car il y a partout de ces avocats généraux de l'opinion publique, occupés de passionner et de plaider pour elle, et qui, trop lâches pour attaquer seuls les méchants, aiment à se donner, de temps en temps, un air de courage en frappant celui que la foule accable.

Le seul moyen pour Larry de combattre avantageusement cet orage eût été d'opposer ses amis bien instruits aux ennemis qui l'accusaient, et de faire taire, par sa présence, la foule des niais qui croient une calomnie uniquement parce qu'ils l'ont entendue ; mais il avait déjà perdu cette confiance née d'un instant de prospérité, et était revenu à sa nature inquiète.

L'un des plus grands défauts de son caractère était cette gauche timidité qui lui ôtait tout courage pour les petites occasions ; il ne savait pas appliquer son énergie aux détails de la vie. Sans peur devant les dangers véritables,

mais tremblant devant les moindres embarras, c'était un de ces hommes qui eussent trouvé plus facile de monter à un assaut que d'entrer dans un salon. L'espèce d'enivrement que donne le succès avait pu faire disparaître sa timidité ; mais, au premier échec, elle reparut tout entière.

Ce fut donc une cause bien futile en apparence, la crainte de trouver Arthur et sa mère, qui l'empêcha de retourner dans le monde. Quelle attitude, en effet, aurait-il pu prendre vis-à-vis de ses anciens protecteurs ? Essayer de se rapprocher d'eux était impossible, et s'en éloigner l'eût exposé à mille questions auxquelles il était difficile de répondre. Ne valait-il pas mieux éviter cet embarras en fuyant les réunions où il pouvait rencontrer les Boissard ?

Puis, qu'y serait-il allé chercher? Son cœur était triste, son esprit découragé, il sentait le besoin de solitude et de repos.

Le résultat de tous ces raisonnements fut de rendre Larry plus sédentaire qu'il ne l'avait jamais été. Son absence laissa, par conséquent, toute liberté à la malveillance, et les plus modérés mêmes, en voyant qu'il se cachait, conclurent qu'il avait eu des torts et qu'il avait honte de lui-même.

XIII

Cependant Larry ignorait complétement ce qui se passait ; sa gravité un peu sévère avait toujours maintenu entre lui et ses amis une certaine réserve qui ne permettait point à ceux-ci d'avertissements familiers. Un seul, Randel, aurait pu l'instruire des bruits répandus dans le public. Grâce à quelques mots échappés à madame Boissard, en sa présence, il avait deviné facilement la vérité, parmi les mensonges que l'on racontait, et il avait compris que, dans cette affaire, Antoine n'avait eu d'autre tort que d'avoir préféré la justice à la reconnaissance ; mais la crainte de se trouver mêlé dans les débats et d'être forcé de prendre parti pour l'un ou pour l'autre, l'avait jusqu'alors retenu. Il savait que, la plupart du temps, le seul résultat obtenu par le conciliateur officieux est de voir les ennemis se frapper à travers son corps, et il ne se souciait nullement de se jeter ainsi entre deux colères, pour recevoir à lui seul les deux chocs.

Quant à prendre un parti dans la querelle, il n'y pouvait pas songer. Se déclarer contre les Boissard eût été une imprudence, contre Antoine une lâcheté. Il pensa donc qu'en définitive le mieux était d'avertir celui-ci et de lui laisser la tâche de se défendre lui-même, bien résolu, toutefois, à lui donner quelques conseils en secret, d'abord par amitié, ensuite dans l'espoir que Larry pourrait humilier ceux qui l'insultaient : car tout instinct de son origine n'était pas éteint chez Randel. Obligé de flatter les riches et de s'en servir, il n'avait point perdu sa jalousie contre eux ; il avait préféré sa réussite à sa haine, sans renoncer pourtant à celle-ci ; c'était un affranchi aimable et empressé avec ses maîtres, mais dont le cœur aurait battu de joie à l'annonce d'un Spartacus.

En conséquence, il se décida à se rendre chez Antoine et à lui tout raconter.

Celui-ci s'était bien attendu à ce que sa conduite à l'égard de la famille Boissard fût mal jugée ; mais quand Randel lui eut déroulé toutes les accusations élevées contre lui et qui avaient trouvé créance, quand il lui eut dit qu'on le croyait associé à Pillet, et que sa disparition des cercles qu'il fréquentait auparavant avait été regardée comme un aveu de son déshonneur, il tomba dans un véritable désespoir. Cependant ce mouvement dura peu. Il y eut chez lui, presque aussitôt, une sorte d'insurrection de toutes les forces morales. Sa colère s'éteignit dans un calme puissant né de l'indignation même, et ce fut avec une tranquillité à peine troublée par quelques restes d'émotion qu'il dit à Randel :

— Je te remercie de m'avoir averti; cela devait être ainsi, et je l'ai mérité. J'ai ménagé ces gens, quand j'aurais pu faire condamner au bagne la mémoire de leur oncle et de leur père ; j'ai eu tort, cette expérience me servira. Désormais je saurai que, dans le monde, il ne faut point faire peur aux méchants quand on ne veut pas les écraser.

— Je crois, au total, observa Randel, que toutes ces calomnies viennent moins des Boissard que du public. La veuve a un peu bavardé ; mais Arthur a toujours évité de parler de cette affaire.

— Vraiment ? Homme généreux ! On a dû bien vanter sa discrétion, bien comparer sa délicatesse à mon indignité ! Au fait, il se montrait, lui, quand je me cachais ! Il était peut-être au bal, souriant et admiré, tandis que moi, pour prix des chagrins que m'avait causés cette affaire, je m'entendais reprocher ici de l'avoir mal conduite ; car madame Poirson n'est guère plus contente de moi que la famille Boissard.

— Aussi, pourquoi diable vas-tu te sacrifier pour de pareilles gens ? Sais-tu bien qu'avec ton ardeur pour redresser les torts, tu deviendras, si tu n'y prends garde, le don Quichotte du barreau. Tu vas défendant partout la justice, que tu as prise pour Dulcinée, et tu ne sais pas, pauvre fou, que ta chaste princesse est borgne et a failli avec tous les muletiers de la Manche. Pour Dieu, Antoine, reviens donc au monde vrai, mon ami. Descends de ta Rossinante, jette aux grenouilles cet onguent de fier-à-bras que tu appelles vertu, remède imaginaire qui n'a jamais guéri aucune blessure, et monte avec Sancho sur

son âne; c'est là qu'est le bissac aux provisions et l'outre de vin. L'âne, vois-tu, c'est la vie, c'est la réalité! Regarde à quoi t'a conduit jusqu'à présent ton enthousiasme! Tu ne trouverais pas aujourd'hui dix personnes à Rennes sans prévention contre toi; il faut que tu sortes de cette position pourtant? Que vas-tu faire?

— Ce que je fais.

— Mais tu ne fais rien.

— Je me tais; trouves-tu donc que ce ne soit rien, cela?

— Et tu supporteras les accusations sans te défendre?

— Me défendre, ce serait admettre qu'on a pu y ajouter foi, et je méprise autant les hommes qui les ont crues que les hommes qui les ont semées.

— Mais ceux qui ne te connaissaient pas?

— Qu'importe! Suffit-il donc que je sois attaqué pour que l'on ait droit de me croire coupable? Le monde a-t-il plus de pouvoir que des juges, pour qu'il lui soit permis de me condamner sans preuves? Et tu veux que je coure, moi, au-devant de l'accusation que l'on n'oserait m'adresser en face? Tu veux que j'aille dire à l'homme qui traverse la rue: — On vous a répété que je m'étais déshonoré et vous l'avez cru, mais cela n'est pas vrai, et je vous prie de me rendre votre estime? Non, non! ce serait faire outrage à mon honneur que de l'envoyer ainsi en suppliant à la piste de la calomnie.

— Prends-y garde, Larry, ce dédain pour l'opinion publique te perdra. Sérieusement, tu m'effraies. Le rôle que tu prends est séduisant, je le sais; moi qui me suis senti trop faible pour l'aborder, je t'aime de l'avoir choisi;

mais il est difficile de le soutenir. Ce n'est rien moins que le martyre que tu acceptes. Crois-moi, n'appuie pas autant sur la vie ; n'y marche pas si droit et si fièrement ; laisse-toi plutôt glisser *à la ramasse,* en vrai gamin ; c'est plus facile et plus sûr. Il ne faut pas creuser, entre le monde et toi, un abîme que tu ne pourrais plus franchir; tu peux encore tout réparer facilement ; reviens dans les cercles que tu as négligés, montre-toi le front levé, intéresse l'amour-propre de quelques hommes à te justifier, en leur racontant, sous le sceau du secret, les choses telles qu'elles se sont passées ; leurs vaniteuses indiscrétions te serviront mieux que toutes les apologies. Mais, surtout, romps avec Pillet, c'est un tentateur qui cherche à t'entraîner dans ses limbes ; éloigne-toi de cet homme, son voisinage est flétrissant.

— Qui sait si on n'en dit point autant du mien ? Trouves-tu donc que l'expérience que je fais, pour mon propre compte, des jugements du monde, doive me rendre facile à les accepter sur le compte des autres ?

— Crois ce que tu voudras de Pillet ; il ne s'agit pas de savoir s'il a réellement la peste, mais si ceux qui le fréquentent s'exposent à la quarantaine.

— Et à quel titre me demanderait-on de rompre avec lui ? Cet homme ne m'a jamais fait que du bien, pourquoi le sacrifier à un monde qui ne m'a jamais fait que du mal ? Il est le seul qui m'ait offert son appui quand j'étais oublié de tous, et maintenant j'irais l'abandonner lâchement parce qu'on l'accuse ? Non, non, je ne soumettrai pas plus mes liaisons que ma morale au caprice public. Je ne crains point que maître Pillet me

corrompe ; j'ai prouvé que j'avais fait mon devoir quand le moment était venu, et je n'ai pas besoin de mettre ma probité sous la sauvegarde de l'opinion.

— Antoine ! Antoine ! tu te perds, s'écria Randel affligé ; pourquoi tenter cette lutte insensée contre le monde ?

— Je veux voir seulement ce qu'un homme a de force, soutenu seulement de sa conscience.

Le jeune médecin essaya encore quelques raisonnements, mais tous échouèrent contre la fière indignation d'Antoine. Comme il arrive souvent, les raisons qu'il avait cherchées pour défendre sa résolution avaient agi sur lui-même ; il s'était laissé persuader par sa propre éloquence, et ce qu'il n'avait exprimé, en commençant, que comme une opinion aventurée, était devenu, dans le cours de la discussion, un projet fixe et arrêté !

Randel le quitta, mécontent de s'être épuisé en impuissants efforts.

XIV

Cependant le stoïcisme inflexible de Larry ne devait pas se soutenir.

Émue par l'agression, son âme s'était armée d'une force subite, mais il y avait en elle trop d'éléments sympathiques pour qu'elle pût garder cette attitude hostile et tendue. Il eût fallu des nerfs inflexibles pour conserver longtemps du calme en face de l'injustice, et ce n'était pas le cœur qu'un regard plus froid faisait souffrir qui pouvait se pétrifier ainsi dans une indifférence dédaigneuse.

Aussi la tranquillité qu'avait affectée Antoine ne tarda-t-elle pas à se démentir, et une fois vaincue, son énergie s'affaissa complétement.

Par suite d'un phénomène psychologique bizarre, mais fréquemment observé, tout ce que lui avait dit Randel, et qu'il avait repoussé, lui revint, non comme un souvenir, mais à l'état de croyance. On eût dit que ces idées, jetées naguère dans son esprit, sans qu'il voulût les ac-

cepter, y avaient germé et grandi à son propre insu. Cependant quelque chose chez lui résistait encore à cette foi nouvelle ; il ne pouvait s'habituer à la définition que Georges lui avait donnée, en riant, de la justice et de la vertu.

Cette lutte, ces incertitudes achevèrent de l'abattre. Il cessa entièrement de voir le petit nombre de personnes qu'il avait encore fréquentées jusqu'alors ; et, retombé dans un de ces accablements rêveurs trop fréquents chez les natures silencieuses et exaltées comme la sienne, il reprit ses longues promenades dans les vallées et ses siestes sous les sureaux.

Mais il ne venait plus, comme autrefois, s'extasier devant les merveilles de la création, il n'ouvrait plus ses bras à la nature ; car il était déjà moins jeune, et l'amour qu'il dispersait naguère sur tout, il l'avait désormais borné à un seul être. Ce qu'il venait chercher aux champs, ce n'étaient ni les risées de la brise dans les aunes, ni les parfums des reines des près, ni la vue des nuages voyageant à l'horizon ; c'était la connaissance de lui-même ! Il n'écoutait plus la voix de Dieu dans la campagne ; mais, la tête cachée dans ses deux mains, il interrogeait la voix de sa conscience. Il était arrivé à un de ces moments de la vie où l'homme vertueux s'arrête, dégoûté du bien, et se demande s'il ne s'est pas trompé de chemin.

A l'époque des premiers découragements de Larry, le monde n'avait eu envers lui que des torts généraux ; mais, en dernier lieu, il s'était montré cruel et inique. Autrefois il avait trouvé les hommes durs, maintenant il

venait de les trouver méchants. L'expérience de la vie avait donc confirmé, et au delà, ses préventions premières ! Il était donc revenu au doute avec des preuves de plus contre les avantages de la vertu ? Qu'avait-il gagné, en effet, jusqu'alors à rester pur de toute souillure, prêt à tous les sacrifices ? Il était pauvre, obscur, calomnié ! Devait-il considérer cette existence comme une épreuve momentanée et espérer la récompense de ses dévouements dans le ciel ? Mais était-il bien sûr qu'il y eût un ciel ? La foi, la foi ! oh ! s'il avait pu conserver la foi ! cette foi d'enfant qu'il avait à sept ans, alors qu'à genoux, près de son berceau d'osier, il demandait à Dieu avec ferveur que l'on pût trouver bientôt des hannetons dans les bois et des primevères dans les prairies ! Mais, depuis, il avait oublié ces consolantes croyances ; il avait cessé de s'appuyer sur Dieu pour s'appuyer sur le monde, et maintenant que le monde fléchissait sous sa main, il sentait tout chanceler, et, comme un homme ivre, il cherchait à tâtons autour de lui où se retenir. O heures funestes, heures effrayantes ! où les grandes tables de la loi se voilent d'un nuage devant nous, où, portant les yeux sur le Sinaï désert et muet, puis sur la plaine où brille le veau d'or, nous ne savons plus de quel côté fléchir le genou ; où la raison et l'amour, ces deux oreilles de l'âme, entendent deux voix contraires qui appellent ! Que nous importent alors la paix des vallées, les soupirs des oiseaux dans leurs nids de mousse, la fraîche rumeur de la rivière parmi les joncs ; que nous importe ce qu'il y a de beau, d'harmonieux et de doux ? En nous, tout est laideur, tumulte, amertume ! Nous courons comme la

biche de l'Énéide, avec une flèche dans le flanc, frottant notre blessure à chaque espérance qui nous reste, en flétrissant l'espérance de notre sang sans soulager la blessure. Le doute, ce ver solitaire qui se nourrit dans nos entrailles, grandit et redouble de plus en plus ses anneaux autour de notre cœur. Les longues nuits! les longues journées ! Que de fois on implore la fin du combat, quelle qu'en doive être l'issue ! Que de fois, fatigué d'incertitude, on demande, à genoux, à sa conscience d'accepter le vice, ou à sa faiblesse de supporter la vertu !

Toutes ces angoisses, Antoine les éprouvait, et la lutte que se livraient en lui les deux génies était terrible. Peut-être le mal l'eût-il emporté, s'il n'avait eu à vaincre que des principes ; mais il trouvait dans l'âme qu'il voulait usurper le plus puissant de tous les obstacles : l'habitude du bien.

Un dernier secours acheva de sauver Larry, ce fut son amour. Au fond de l'abîme, où le doute l'avait fait descendre, l'amour, comme l'échelle de Jacob, lui servit à remonter au ciel. Les mauvaises pensées nées sous le souffle du dépit ne purent germer sous ses purs rayons ; et sur leurs débris, on vit bientôt s'épanouir de nouveau les douces fleurs de la charité, du dévouement et de la vertu.

Ainsi s'achevait pour Antoine la première phase de la vie. Après avoir espéré, souffert, aimé, il revenait à l'espérance par l'amour ! Il allait donc reprendre la route presque au point d'où il était parti ; seulement, il la recommençait les pieds poudreux, le front bruni, et le cœur déjà couvert de cicatrices.

XV

Plusieurs mois s'écoulèrent sans amener aucun changement notable dans la situation d'Antoine ; seulement, il sembla rentrer de plus en plus dans cette obscurité d'où il était sorti un moment.

Il y a, dans toutes les destinées, un certain espace de temps accordé pour la réussite, passé lequel la situation que vous avez atteinte, quelle qu'elle soit, semble devoir être irrévocable. Larry avait malheureusement passé cette époque d'essai progressif. Ce n'était plus un débutant, et pourtant c'était encore un avocat ignoré et qui, probablement, devait le rester toujours. On était désormais accoutumé à unir son nom à l'idée de son obscurité. Il avait pris son rang dans l'opinion publique, et ce n'était plus que lentement et après longues années qu'il pouvait espérer de monter quelques degrés dans cette hiérarchie des réputations, établie par le caprice.

Pour le vulgaire, qui ne savait pas tous les obstacles inaperçus qui l'avaient arrêté, il y avait, en réalité, quel-

que chose de suspect dans cet insuccès d'un jeune homme habile, travailleur et éloquent. Il était même difficile, pour celui qui connaissait la vie d'Antoine, de concevoir que les grains de sable, jetés sur sa route par le hasard, eussent pu le laisser si loin de ses concurrents; malgré soi, on était pris d'une sorte de soupçon, et l'on cherchait dans un vice caché la justification d'une fatalité si constante.

Cependant, un seul mot pouvait expliquer ce mystère, Antoine était né pauvre ! c'était cette pauvreté qui l'avait privé de moyens de réussite, de soutiens et de prôneurs; c'était elle qui avait exagéré les défauts de sa nature et qui lui avait donné un caractère sans charnières, incapable de se prêter à rien, timide par orgueil et gauche par noblesse. Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, l'homme n'était pas complet en lui, car l'homme complet ne se laisse pas dominer par une condition; il se l'assimile, quelle qu'elle soit, l'arrange à sa taille et sait même s'en faire un piédestal; mais, d'un autre côté, il y avait, chez ce jeune homme, les éléments d'une vie plus grande; il lui avait seulement manqué le hasard d'une naissance meilleure.

Larry ne vit se réaliser aucune des espérances de fortune et de réputation qu'il avait formées un instant. Quelques affaires lui vinrent de loin en loin, mais ne le sortirent pas de sa médiocrité. Quoiqu'il continuât à voir M. Pillet, ce que Randel lui avait dit l'engagea à se tenir avec lui sur la réserve. Le vieil avocat s'en aperçut et cessa, de son côté, de faire des avances, attendant l'heure et exploitant, le mieux possible,

d'ici là, l'instruction et le zèle de son jeune confrère.

Quant à l'amour d'Antoine, il avait éprouvé, depuis quelque temps, bien des traverses et était devenu la cause de bien des ennuis. La veuve Larry ne tarda pas à s'apercevoir, en fréquentant la maison de madame Poirson, que son fils y était attiré par Louise, et qu'il l'avait déjà choisie, dans sa pensée, pour partager son sort : cette découverte lui causa une grande colère.

C'est un travers commun, chez les parents âgés, de ne point vouloir le mariage de leurs enfants; mais, chez la mère d'Antoine, cette idée avait encore acquis plus de force, grâce aux circonstances. Depuis vingt ans qu'elle était veuve et qu'elle vivait avec son fils, elle s'était accoutumée à le considérer en quelque sorte comme un mari. Habituée à veiller aux besoins du jeune homme, à arranger sa vie intérieure, elle avait fait de celle-ci sa propriété, et ne comprenait pas qu'une autre pût y acquérir des droits. Comme dans son trivial égoïsme elle n'avait jamais soupçonné que le bonheur qui suffisait à ses désirs pouvait ne pas suffire à Antoine, son projet de mariage lui sembla une sorte d'infidélité et une ingratitude odieuse. Elle ne vit dans la femme destinée à devenir sa fille qu'une usurpatrice qui venait lui ôter le sceptre du ménage. Peut-être aussi, derrière ces motifs vulgaires, en existait-il encore un autre plus mystérieux; peut-être éprouvait-elle, à son insu, et bien au fond du cœur, un peu de cette jalousie qu'éprouvent toutes les mères pour la jeune fille qui va s'unir à leur fils, car les mères se sentent femmes, même près de celui à qui elles ont donné le jour.

Quoi qu'il en soit, la veuve Larry ne connut pas plutôt l'amour d'Antoine, qu'elle s'en plaignit hautement et cessa de voir Louise. Tout le voisinage sut bientôt que madame Poirson et sa filleule cherchaient à lui enlever son fils en l'amenant à une union ridicule.

Ces récriminations, commentées par le commérage, parvinrent aux oreilles des parties intéressées. Elles amenèrent des explications orageuses dans lesquelles Larry eut beaucoup à souffrir, et dont le résultat fut tout opposé à celui que sa mère s'était promis ; car, ainsi forcé de déclarer ses intentions et de faire sortir son amour, plus tôt qu'il ne l'eût voulu, du mystère dont il s'était plu à l'envelopper, il demanda positivement la main de Louise et devint son fiancé.

La veuve Larry jeta les hauts cris; elle refusa de voir sa future belle-fille; mais rien n'ébranla la résolution d'Antoine. Il avertit tranquillement sa mère qu'il était en son pouvoir de le faire souffrir, non de le faire changer, et garda, après cette déclaration, un silence résigné.

La vieille femme finit par user sa colère contre ce calme muet, et voyant que le mariage ne se faisait pas encore, elle espéra.

Tout, en effet, semblait se réunir pour la rassurer. La position des deux jeunes gens était trop dépendante, trop voisine de la misère pour qu'ils pussent songer à réaliser de suite leur projet, et l'avenir même était si sombre, tant de tonnerres grondaient à l'horizon, qu'Antoine n'entrevoyait point encore, hélas! de place sûre où il pût bâtir son humble nid.

Quelque ardent, d'ailleurs, que fût son amour, ce

n'était point une de ces aveugles et égoïstes frénésies qui nous font sacrifier toute prudence à la satisfaction d'un brutal désir. Cet amour était patient comme tout ce qui est fort; sage comme tout ce qui est bon. Il voulait en faire une source de paix, d'aisance, de bonheur pour Louise, non une cause de tourments et de pauvreté.

Quant à la jeune fille, elle attendait avec calme, parce que ce mariage n'était pour elle qu'un déménagement peu important. Elle avait accepté l'amour de Larry sans répugnance, mais aussi sans empressement et avec plus d'estime que de joie. Rien n'annonçait donc que l'union convenue pût s'accomplir prochainement.

Depuis quelque temps surtout, les difficultés se multipliaient. Le mal de madame Poirson avait fait d'effrayants progrès et ses revenus étaient devenus insuffisants pour subvenir aux frais qu'entraînent toujours ces longues maladies. Nuit et jour près du lit de sa marraine, Louise employait à des travaux de femme le peu d'instants que lui laissait celle-ci ; mais les ressources diminuaient de plus en plus ; les forces commençaient à manquer à la jeune fille, qui, pâle et maigrie par les veilles, cherchait vainement à retenir un courage fatigué d'être inutile et prêt à l'abandonner. Antoine avait partagé son dévouement et n'avait rien négligé pour venir à son aide. Tout ce qu'il possédait était passé aux mains de Louise, mais c'était bien peu, et les besoins de la malade renaissaient sans cesse. Il y avait déjà plusieurs jours que la jeune fille avait épuisé ses dernières ressources, et bien qu'elle n'eût pas voulu affliger Antoine, en lui faisant connaître sa gêne (car le malheur commençait à lui donner l'intelligence

du cœur), elle ne put lui cacher une tristesse dont il soupçonna bien vite le motif.

L'impossibilité où il se trouvait de secourir Louise lui causa un des plus horribles désespoirs qu'il eût jamais éprouvés. Après avoir vainement rêvé à tous les moyens de se procurer de l'argent, il se rappela enfin, heureusement, qu'il avait quelques livres. C'étaient ces derniers volumes, amis des heures solitaires, que l'on ne se décide à vendre que pour avoir du pain ou pour faire une bonne action. Antoine se hâta de les réunir et de les porter chez un libraire. Le prix qu'il en reçut tenait tout entier dans le creux de sa main, mais c'était de quoi attendre, de quoi espérer!

En regagnant, à pas pressés, le faubourg d'Antrain, son cœur battait d'émotion; il savourait d'avance la joyeuse surprise de la jeune fille! Pauvre enfant! il allait la prendre à l'improviste! Il allait la trouver sans doute travaillant, le front baissé et le dos tourné au lit de sa marraine pour ne pas lui montrer ses larmes! Quel bonheur de pouvoir jeter dans son tablier ce peu d'argent; de voir un sourire s'épanouir sous ses pleurs, pour remerciement, un de ces regards qui disent ce que la parole ne peut exprimer!

Tout en agitant, en lui-même, ces douces pensées, il était arrivé à la porte de madame Poirson: il l'ouvrit, le cœur palpitant d'espérance et de plaisir!... Un cliquetis d'argent, qui parvint tout à coup à son oreille, lui fit avancer la tête... Louise était au fond de la chambre, occupée à rouler plusieurs piles d'écus posées devant elle.

Antoine s'arrêta stupéfait, et, par un mouvement ins-

tinctif, referma la main déjà ouverte dans laquelle il tenait le prix de ses livres. Au bruit qu'il avait fait en ouvrant la porte, la jeune fille s'était détournée ; elle rougit et sourit à la fois.

— Eh bien ! vous n'entrez pas ? dit-elle.

Et, remarquant qu'il regardait l'argent d'un air presque effrayé, elle reprit gaiement :

— Nous sommes devenus riches depuis ce matin.

— Comment avez-vous pu vous procurer cette somme? demanda Larry.

— Tout cela appartient à ma marraine : c'est un terme de sa pension que madame Boissard a consenti à lui payer d'avance.

— Vous lui avez donc demandé cette faveur ?

Elle baissa les yeux.

— Il le fallait bien, j'étais sans argent depuis plusieurs jours, je ne voulais pas vous le dire, c'eût été vous attrister inutilement ; alors j'ai songé à demander une avance sur la pension ; j'ai écrit hier à madame Boissard, et, ce matin même, son fils est venu me compter deux cents francs.

Larry jeta machinalement les yeux sur tout l'argent étalé devant Louise, et, sentant encore dans sa main la faible somme qu'il venait lui apporter si joyeusement, il éprouva une douleur plus cuisante. Il comprit qu'il avait fait un sacrifice inutile, et que l'offrande dont il s'était promis tant de bonheur paraîtrait ridicule au milieu de cette opulence imprévue. Baissant donc la tête en silence, il alla s'asseoir à la fenêtre.

Louise, qui ne pouvait deviner son cruel désappointe-

ment, ne vit dans sa tristesse qu'un ressentiment puéril contre la famille Boissard. Elle trouva quelque chose de petit à cette rancune qui empêchait le jeune homme de partager sa joie, et, choquée de son silence, dans lequel il lui semblait voir un reproche injuste, elle lui dit avec une vivacité impatiente :

— Trouvez-vous donc que j'aie eu tort d'employer le seul moyen qui nous restât de sortir d'une position intolérable ? A qui pouvais-je m'adresser, si ce n'est à madame Boissard ?

— Vous avez raison, répondit Antoine avec accablement, un autre n'aurait pu vous donner que des secours insuffisants et momentanés, tandis que maintenant vous voilà sans inquiétude pour longtemps ; vous avez raison, cela est mieux ainsi. Pardonnez-moi mon premier mouvement ; mais on s'accoutume avec peine à ne point suffire à ceux que l'on aime.

La triste douceur avec laquelle Larry avait prononcé ces mots apaisa à l'instant la jeune fille.

— Vous vous affligez bien à tort, Antoine, reprit-elle affectueusement ; n'avez-vous pas déjà fait pour nous tout ce qui est en votre pouvoir? Puis, cet argent n'est qu'une avance ; c'est à ce titre que je l'ai sollicité et que je l'ai reçu. J'ai bien pleuré, allez, et ce n'a pas été sans peine que je me suis décidée à faire cette demande. Du reste, c'est un bonheur que j'aie osé écrire. M. Boissard s'est montré si bon en apportant l'argent! Il a fait à ma marraine mille offres de service ; il a même demandé la permission de revenir pour avoir de ses nouvelles et savoir si elle manquait de quelque chose.

Larry ne répondit pas : il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la conduite des Boissard, en cette occasion, était digne d'éloge; il sentait qu'Arthur s'était montré généreux, et cependant, malgré lui, son cœur se refusait à l'admiration.

Il lui en voulait d'avoir secouru Louise; lui qui, le matin encore, eût donné tout son sang pour que ce secours arrivât, il se disait que le droit d'essuyer les larmes de la jeune fille appartenait à lui seul, et que l'usurper, c'était lui ravir son bien le plus précieux ; il haïssait Arthur pour sa bonté, car quelque chose semblait lui dire que cet homme était, *de nature*, son ennemi, et que toutes ses actions, mauvaises ou bonnes, lui seraient également funestes.

Il chercha vainement à éloigner ces préventions hostiles dont il avait honte, et, la première fois qu'il rencontra Boissard chez madame Poirson, il éprouva une sorte de frémissement répulsif.

Cependant il maîtrisa assez son impression pour n'en rien montrer. Les deux jeunes gens se parlèrent sans affectation, froidement, et comme des personnes qui veulent rester polies, mais brouillées à jamais.

Louise, qui avait peu d'expérience des mystères de l'âme, prit pour une réconciliation cette espèce de transaction extérieure, qui rendait précisément toute réconciliation impossible désormais; car chacun des deux jeunes gens avait renoncé aux explications : chacun d'eux, en se rapprochant de l'autre, avait renfermé, dans son propre cœur une rancune qui devait y fermenter et y grandir chaque jour.

XVI

Cependant les visites d'Arthur se répétèrent, et il était rare qu'elles ne fussent pas suivies de quelque envoi destiné à la malade, dons de peu d'importance, mais auxquels l'opportunité donnait toujours du prix.

Son instinct de femme avertit Louise qu'elle devait cacher ces présents à Antoine. Elle évita même de parler devant lui des attentions bienveillantes de Boissard, et eut soin de faire connaître indirectement à celui-ci les heures où Larry venait, afin qu'ils ne se rencontrassent point.

Il s'établit ainsi entre elle et Arthur une sorte d'intimité non avouée, un de ces pactes tacites et réciproques, liens invisibles dont on ne se défie pas d'abord, mais qui vous enlacent bientôt sans retour. L'heure de Louise était venue. Elle avait enfin devant elle l'homme jeune, riche et joyeux qui devait lui plaire. L'amour sévère d'Antoine lui était apparu comme les rocs foudroyés que l'on admire de loin, mais près desquels on trouverait triste de vivre, tandis que la tendresse d'Arthur lui semblait comparable

à ces vallées fleuries, au fond desquelles on aime à bâtir sa maison blanche parmi les acacias et les tilleuls. Oh ! les belles soirées qu'elle passa avec le jeune homme près de sa fenêtre, entre les gazouillements de son bouvreuil et les parfums de son réséda ! non pas rêveuse et recueillie, mais vive, folâtre, riant de cette joie irréfléchie de l'enfant qui ne se demande pas même d'où lui vient sa joie. Elle, non plus, n'aurait pu le dire, car elle n'avait point cherché le nom du sentiment qui lui faisait désirer la présence d'Arthur. Elle l'aimait, parce qu'il était gai et bon, parce qu'il se baissait à sa taille, parce qu'il savait la distraire de ses ennuis. Avec lui, du moins, on ne portait pas toujours le deuil de la vie, et l'on donnait parfois congé à la prudence.

C'était là ce qu'Antoine n'avait jamais su faire. Sans cesse en défiance devant l'avenir, il communiquait son inquiétude à tout ce qui l'entourait. Ses sentiments les plus tendres étaient empreints d'une mélancolie contagieuse, et son calme ne paraissait pas du calme, mais de la résignation. Comment aurait-il pu réveiller les sympathies de cette enfant, si amoureuse de rire et si contente de la terre ? Pauvre oiseau créé pour chanter dans les blés, pour nicher dans les charmilles, elle avait peur des bois sombres, des hautes montagnes, des grandes mers ; ses ailes n'avaient été faites que pour les ruisseaux des vallées.

Elle aimait la joie, parce qu'elle était née pour la joie, et, comme Arthur lui ressemblait, elle se mit à aimer Arthur. Mais cet amour était si paisible, si pur, si heureux ! comment aurait-elle pu s'en inquiéter ? Ce n'était point là

une de ces passions turbulentes qui entrent dans notre existence à la manière des tempêtes, emportant tout avec elles. Ceci n'était qu'une douce et amusante affection de sœur à frère, un attachement familier dont la reconnaissance était le premier lien.

Louise se laissa donc aller au penchant qui l'entraînait sans y prendre garde, et Boissard lui-même fut longtemps avant de remarquer la tournure que prenait cette liaison.

La première fois qu'il avait vu la filleule de madame Poirson, il avait senti l'attirement qu'éprouve tout homme jeune vers une femme gracieuse et belle, mais cette impression avait été passagère. Plus tard cependant, lorsque la demande de la jeune fille lui fut communiquée, le souvenir de sa beauté avait contribué à la lui faire accueillir favorablement. Il avait voulu apporter lui-même le secours qu'elle sollicitait, afin de contempler sa joie, et, cette seconde visite ayant confirmé sa première impression, il avait demandé la permission de revenir, dans le seul but de revoir la jeune fille. Il revint donc, et, comme, à mesure qu'il connut mieux Louise, il trouva plus de grâces dans sa personne et plus de charmes dans son entretien, ses visites se multiplièrent.

Du reste, il eût été difficile de dire si quelque idée coupable présidait à l'assiduité du jeune homme. Quoiqu'il n'eût conçu aucun plan de séduction, il y avait peut-être dans son âme une vague espérance ; car il est rare que l'instinct impur ne veille pas en nous, même à notre insu ; mais, si ces intentions existaient confusément au fond de son cœur, du moins ne se les était-il pas encore avouées à lui-même.

Sa liaison avec Louise se resserrait de plus en plus sans qu'il s'en aperçût et sans qu'il s'en occupât. Il fallut une absence forcée de quelques jours pour l'avertir de l'empire que l'habitude avait pris sur Louise et sur lui-même. La douleur de la jeune fille et sa propre tristesse lui apprirent alors enfin quels liens il avait laissés se former.

Cette découverte le troubla. Quoique son éducation de collége et son intimité avec des jeunes gens riches, auxquels le libertinage était trop facile pour ne pas leur être habituel, lui eussent donné des principes peu sévères, il y avait en lui quelque chose d'honnête qui répugnait à une séduction. Déjà, d'ailleurs, il aimait trop Louise pour la sacrifier à un caprice voluptueux, et si une tentation coupable traversa son âme, elle n'y trouva point de sympathie, et il la repoussa presque aussitôt.

Quant à donner une fin légitime à cette liaison, il n'y pouvait songer. Il ne lui restait donc plus d'autre moyen que de délier insensiblement les nœuds imprudents qu'il avait formés, en se montrant plus froid envers la jeune fille et en cessant peu à peu ses visites.

Mais ce projet, que le jeune homme avait conçu dans la sincérité de son cœur, offrait des difficultés d'exécution qu'il n'avait nullement prévues. En le voyant venir plus rarement, Louise s'inquiéta. Son amour, qu'elle avait à peine senti jusques alors, confondu qu'il était dans son bonheur, commença à prendre une expression remuante. L'absence d'Arthur lui apprit jusqu'à quel point elle avait besoin de sa présence. Elle lui fit des reproches auxquels il répondit froidement, et alors vinrent les larmes.

Boissard ne s'était point attendu aux dangers qu'entraîne le rôle de consolateur ; il fallut céder quelque chose pour ne pas tout perdre. Mais, semblable au possesseur qui a craint l'expropriation, Louise prit soin de constater chaque concession comme un droit imprescriptible. En vain Arthur voulut revenir au projet de la fuir; à chaque tentative, Louise lui opposait une promesse ou une de ces prescriptions qui résultent de l'habitude. Le plus fâcheux, c'est que tous ces débats les forçaient à des explications dangereuses, dans lesquelles ils prenaient de plus en plus connaissance de leur propre faiblesse.

Puis Arthur avait touché, sans y prendre garde, au lion endormi. Attaquée dans son repos, la passion, jusques alors cachée, s'anima subitement, et se montra avec toute sa violence. Les rapports des deux jeunes gens, qui n'étaient point sortis auparavant d'une familiarité paisible, prirent un caractère turbulent. Tout s'enflamma de je ne sais quelle ardeur fatale, tout devint péril. Entretiens du soir en regardant les étoiles, silences enivrants, doux noms murmurés bas, serrements de mains, adieux répétés sur le seuil, longs regards jetés en arrière, joies innocentes d'hier, d'où vous venait votre poison aujourd'hui? Bien longtemps vous aviez été comme une fraîche aurore, et voilà que maintenant tout brûlait à votre approche. Triste naufrage ! douloureux changement! Hélas! il n'y a de doux sur la terre que l'amour qui s'ignore, comme il n'y a d'heureux que l'enfant qui ne se connaît pas.

Un grave événement changea tout à coup la situation de Louise.

Arthur était parti pour un voyage indispensable, et l'avait laissée plongée dans une profonde tristesse, lorsque la maladie de madame Poirson, dont les progrès avaient été lents, mais continuels, prit subitement un caractère mortel. Il est rare que ces maux, qui minent insensiblement l'existence, ne nous ôtent pas toute prévoyance du terme fatal. On se lasse de regarder mourir si lentement; les craintes s'épuisent dans l'attente, et l'on finit par considérer cette souffrance sans fin du même œil que la santé, et comme un état naturel à celui qui la supporte. D'un autre côté, les préoccupations de son amour naissant avaient tellement absorbé Louise, qu'elle éprouva autant de surprise que d'épouvante en apprenant que sa marraine allait mourir.

Bien que madame Poirson ne lui eût jamais témoigné une tendresse bien sincère, il s'était établi, entre la vieille femme et la jeune fille, quelques-uns de ces puissants liens que noue une vie difficile supportée en commun. D'ailleurs, dans ce moment solennel de l'agonie et à cette heure d'un départ sans retour, quel cœur, même parmi les plus durs, pourrait se défendre d'un douloureux frémissement? Ce peu qu'avait de bon l'être qui meurt, comment ne pas le regretter quand on va le perdre à jamais? Et n'a-t-il pas vécu près de nous? n'emporte-t-il pas avec lui, dans la tombe, quelques lambeaux de nos souvenirs, quelque chose de nous-mêmes? Cette vieille femme qui, dans quelques heures, ne devait plus être qu'un cadavre, c'était le dernier anneau qui liait le passé de Louise à son présent! l'esquif sur lequel elle avait vogué jusques alors dans la vie

allait disparaître; et que lui restait-il au milieu des vagues du monde? un fragile amour qu'elle avait saisi de ses mains inexpérimentées comme dans la prévision du naufrage, et qui pouvait la perdre aussi bien que la sauver!

L'absence d'Arthur avait, en outre, préparé la jeune fille aux impressions douloureuses. Son cœur était si plein, qu'il fallait peu de chose pour le faire déborder. La vue de sa marraine mourante amena donc chez elle une explosion de désespoir qui, en toute autre circonstance, eût été moins violente. La douleur secrète dont elle avait retenu l'expression depuis quelques jours sembla vouloir profiter de l'occasion pour se satisfaire. Une fois qu'elle eut commencé à pleurer, ses pleurs allèrent toujours croissant, comme si à chaque instant un nouveau souvenir fût venu les redoubler. Son cœur avait besoin de se vider de toutes les larmes qui l'oppressaient; ce fut comme une digue ouverte à un torrent longtemps retenu.

Ces excès d'affliction amenèrent des évanouissements, puis une sorte de transport fiévreux dont Antoine fut effrayé.

Randel, qui était accouru, l'avertit qu'il fallait à tout prix emmener la jeune fille loin d'un spectacle qui exaltait son désespoir. Malheureusement il n'y avait point à choisir sur la retraite à lui offrir. Larry pensa sur-le-champ à l'emmener chez sa mère, persuadé que, quelles que fussent les préventions de celle-ci contre Louise, elle ne lui refuserait pas un asile dans un pareil moment.

Il craignait seulement que la jeune fille ne se refusât à

l'accompagner ; mais elle venait de tomber dans un de ces abattements qui suivaient chacune de ses crises ; à la grande surprise du jeune homme, elle ne fit donc aucune résistance, parut même comprendre à peine ce qu'on lu demandait et se laissa machinalement conduire.

XVII

Quand Louise et son conducteur arrivèrent chez la veuve Larry, celle-ci était sortie. Antoine se réjouit de cette circonstance qui le délivrait des embarras d'une introduction.

Il fit entrer la jeune fille dans la chambre de sa mère, l'engagea à se reposer et se retira. Il savait que, dans le premier instant, les consolations aiguisent la douleur au lieu de l'émousser, et que celle-ci a besoin de la solitude pour s'endormir. Il revint donc dans la boutique, et s'assit près de la devanture fermée.

Il faisait déjà nuit ; la pluie tombait au dehors, et les sanglots de Louise arrivaient par instants à son oreille, au milieu du silence et de l'obscurité. Antoine fut saisi d'un découragement profond. Las de la tension continuelle dans laquelle ses facultés avaient été entretenues depuis quelques jours, écrasé par l'inquiétude et les embarras du présent, sentant sa tête se perdre chaque fois qu'il voulait jeter un regard sur l'avenir, il s'aban-

donna lui-même, et se laissa aller à un abattement sans espoir. Il ne se doutait pas que, dans quelques instants, il allait encore avoir besoin de toute son énergie.

Depuis deux jours qu'Antoine n'était pas rentré chez lui, la veuve Larry n'avait cessé de maudire madame Poirson et sa filleule, qui le retenaient ainsi, sans égard pour sa santé. Comme toutes les mères dont la tendresse s'est tournée uniquement vers les attentions matérielles, elle attachait une immense importance à ce que rien ne dérangeât les habitudes du jeune homme, et ne concevait pas qu'il pût vivre sans certains soins qu'il avait moins besoin de recevoir qu'elle de les lui donner. La longue absence de son fils excita donc en elle une véritable colère contre les Poirson. Enfin, après avoir éloigné et rapproché vingt fois du foyer le dîner qu'elle avait préparé, après être allée vingt fois de la porte à la fenêtre, inquiète et encore plus irritée, elle se décida à sortir elle-même pour chercher Larry,

On lui apprit, à son arrivée chez madame Poirson, que celle-ci venait d'expirer et qu'Antoine était parti.

Elle fut donc obligée, malgré la nuit qui était noire et la pluie qui tombait à flots, de revenir sur ses pas, furieuse de sa course inutile, du mauvais temps et de l'incertitude dans laquelle la laissait son fils.

Près de sa porte, elle rencontra une voisine qui la couvrit de son parapluie.

— Venez-vous de chercher M. Antoine ? lui demanda celle-ci avec un sourire ironique ; il est rentré peu d'instants après votre départ.

— Ah ! c'est bien heureux ! Le malheureux me fera at-

traper une maladie, à courir ainsi après lui, à mon âge !...

— Il n'est pas venu seul, reprit la voisine.

— Comment !

— Il avait avec lui une jeune fille.

— Une jeune fille ?

— La filleule de madame Poirson. Elle paraissait bien désolée, la pauvre enfant ; il paraît que sa marraine est morte. J'espère, madame Larry, que maintenant vous ne nierez plus le mariage de M. Antoine avec Louise, puisque vous la prenez chez vous !...

— C'est ce que nous verrons, répondit brusquement la veuve.

Et, quittant la voisine, elle entra précipitamment chez elle.

Ce qu'elle venait d'apprendre avait porté son irritation au plus haut degré. L'idée de trouver Louise établie dans sa maison, sans sa permission, sans même qu'on l'en eût avertie, la mettait hors d'elle-même. Elle poussa violemment la porte de la boutique ; Antoine se leva en tressaillant.

— Dans quel état vous voilà, ma mère ! dit-il en apercevant les vêtements mouillés de la vieille femme ; que faisiez-vous dehors par un temps pareil ?

— Une grande sottise, en vérité ; je vous cherchais. Qu'êtes-vous devenu depuis deux jours ?

— Vous savez que je n'ai point quitté madame Poirson, qui était mourante.

— Elle est morte, Dieu merci !

— Au nom du ciel ! plus bas, Louise peut nous entendre.

— Ah ! elle est donc ici ! s'écria la veuve, qui, en voyant Antoine seul, avait cru un instant qu'on l'avait trompée.

— Elle est là, répondit le jeune homme à voix basse et en montrant l'arrière-boutique.

— Je voudrais bien savoir qui lui a permis de s'emparer ainsi de ma maison ?

— C'est moi qui l'ai conduite ici, ma mère.

— Et qui vous l'a permis à vous-même ?

— Je n'avais pas même supposé que vous pussiez me faire cette question. Où vouliez-vous que cette jeune fille trouvât un asile ?

— Que m'importe à moi ? Suis-je obligée de recueillir tous les gens qui n'ont ni feu ni lieu ? Ne pouvait-elle rester chez elle ?

— Y pensez-vous, ma mère ? Vous eussiez voulu qu'elle vît coudre dans son suaire et clouer dans son cercueil celle qui l'avait élevée comme une fille ?

— Pourquoi non, s'il vous plaît ? J'ai bien enseveli votre père, moi, et jeté de l'eau bénite sur sa bière ! Elle est donc bien grande dame, pour ne pouvoir regarder en face le malheur que Dieu lui envoie !

— Toutes les âmes ne se ressemblent pas, et si Louise sent plus vivement qu'une autre ses souffrances, il ne faut point lui en faire un crime.

— Et vous croyez que je suis dupe de ces comédies ? Je sais ce que l'on cherche en s'établissant ainsi chez moi, cela crève les yeux à tout le monde ; les voisines elles-mêmes répètent que vous allez vous marier, puisque je prends votre future dans ma maison.

— Qu'importent ces bruits, ma mère ? Quand cela se-

rait, n'y verriez-vous point une nouvelle raison pour recevoir Louise avec bonté ?

— Ainsi, vous avouez que c'est votre intention ?

— Je ne vous l'ai jamais cachée.

— Et vous osez amener ici cette fille ?

— Cette fille, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, sera ma femme, et elle est chez sa mère.

— Jamais, tant que je vivrai, je ne donnerai mon consentement à ce mariage.

— Vous me l'avez déjà dit ; aussi ne viens-je pas le demander.

— Mais vous saurez vous en passer, n'est-ce pas ? voilà ce que vous voulez dire ?

— Je ne veux rien dire ; de grâce, ne nous irritons pas réciproquement : pourquoi parler d'un sujet sur lequel nous ne pouvons nous entendre ?

— Je veux en parler, moi ; vous ne prétendez pas m'empêcher de parler, peut-être ? Je suis d'âge à savoir ce que je dois dire !

— Ma mère, vous me rendrez fou, dit Larry en se levant et repoussant sa chaise avec violence.

Mais la bonne femme s'était animée de plus en plus en parlant.

— Voilà bien les enfants, reprit-elle avec colère : élevez un fils à la sueur de votre corps, consacrez-lui toute votre vie, et il vous sacrifiera à la première coquette qui se trouvera sur son chemin.

— Mais, ma mère, revenez à vous. Au nom du ciel ! qui parle de vous sacrifier ? qui parle de vous quitter ?

Ne pouvez-vous donc vivre heureuse entre votre fils et une fille d'adoption ?

— Non, j'aime mieux vivre seule et libre. Je ne suis pas encore tombée en enfance, voyez-vous, et je ne veux pas me mettre sous la tutelle d'une intrigante.

— Ma mère, ce que vous dites là est insensé.

— Soit; mais vous choisirez entre cette fille et moi.

— C'est vous qui m'aurez forcé à ce choix, dit Antoine exaspéré; vous serez responsable des suites.

— Ainsi vous vous marierez ?

— Je me marierai.

— Alors, emmenez votre femme, s'écria la veuve, emmenez-la sur-le-champ; je ne veux pas coucher sous le même toit qu'elle.

Antoine recula stupéfait.

— Ma mère, dit-il d'une voix tremblante, sûrement vous n'y pensez pas ; vous chassez Louise?

— Je veux être maîtresse chez moi; qu'elle retourne d'où elle vient.

— Cela n'est pas possible.

— Cela sera pourtant, et je vais le lui déclarer à l'instant même.

En parlant ainsi, la veuve Larry s'avança vers l'arrière-boutique; Antoine lui saisit rudement le bras.

— Vous n'irez pas, dit-il, cela serait infâme; vous n'irez pas, je vous le défends.

Elle allait répondre ; mais elle n'en eut pas le temps : la porte s'ouvrit d'elle-même, et Louise parut, les cheveux tombants, les vêtements en désordre et le visage couvert de larmes.

A son agitation, Antoine comprit sur-le-champ qu'elle avait tout entendu ; il fit un pas vers elle, lui prit les mains avec une tendresse passionnée et la rapprocha de son cœur.

— Au nom de Dieu ! ne pleurez pas, Louise, lui dit-il près de pleurer lui-même.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, je veux m'en aller, répondit la jeune fille au milieu de ses sanglots.

Antoine se tourna vers sa mère.

— Serez-vous donc sans pitié ? Vous voyez le mal que vous lui avez fait ; n'aurez-vous pas un mot de bonté pour la rassurer ?

Mais la vieille femme, loin d'être touchée, avait senti sa colère redoubler à la vue des témoignages d'affection que son fils donnait à Louise.

— Qu'elle s'en aille, reprit-elle ; il faut qu'elle ou moi nous sortions d'ici.

— Ma mère, oh ! je vous en supplie, par pitié, dites qu'elle reste.

— Non.

— Rien que quelques jours.

— Non, non.

— Jusqu'à demain seulement.

— Non, mille fois non !

— Je veux m'en aller, je veux m'en aller, répétait Louise suffoquée par les larmes.

Et elle cherchait la porte à tâtons.

— Ma mère, s'écria Antoine, ma mère, ne me poussez pas à bout, ne renvoyez pas cette jeune fille, ne la jetez pas dans la rue au milieu de la nuit ! Ma mère, di-

tes-lui qu'elle reste. Un mot... un seul mot... Vous ne voulez pas ! vous la chassez ?... Eh bien ! moi, je veux qu'elle demeure, et elle demeurera. Vous n'avez point écouté mes prières ; je ne prierai plus ! Je veux qu'elle reste, et j'en ai le droit, entendez-vous ! Dieu vous pardonne de m'avoir amené à cette extrémité. Vous n'êtes pas chez vous, ma mère.

— Je ne suis pas chez moi ! dit la vieille femme stupéfaite.

— Non : la moitié de tout ce qui est ici appartenait à mon père, et par conséquent m'appartient maintenant. Prenez votre portion, et laissez-moi la mienne ! Entendez-vous, je demande mes comptes ce soir, à l'heure même. Je veux ma part d'héritage pour abriter une nuit cette enfant en pleurs que vous repoussez cruellement. Voyons, il y a deux chambres ici, l'une est à moi ; deux lits, l'un est à moi ; deux foyers, l'un est à moi, et je donne le tout à cette jeune fille.

Et, allant chercher Louise, qu'il reconduit au milieu de la chambre :

— Venez, ne baissez pas les yeux, ne pleurez pas ; maintenant vous êtes chez vous.

Antoine était si pâle de colère et si beau de volonté, que sa mère fut troublée ; cependant sa rancune l'emporta sur son émotion.

— Ceci est trop fort, dit-elle : vous osez réclamer votre part d'héritage dans cette maison ; mais, malheureux ! qui vous y a nourri depuis vingt-cinq ans ? Cette vieille femme, que vous voulez chasser de chez elle, n'a-t-elle pas usé ses membres pour vous, jeune et savant, qui

n'étiez point capable de gagner de quoi vivre ? Vous voulez votre part ici ? Rendez-moi donc alors le pain que vous m'avez retiré de la bouche depuis que vous êtes né. Ingrat ! quand ai-je refusé de m'imposer pour vous les plus dures privations ? Grâce à moi, que vous a-t-il manqué ?

— Du bonheur, ma mère, du bonheur. Ah ! oui, vous m'avez élevé et nourri, vous avez fait de moi un animal domestique, qui avait sa niche et sa pâture de chaque jour ; mais vous avez meurtri mon cœur de mille plaies ; mais, à force de me faire payer vos bienfaits par des reproches, et vos soins par des persécutions, vous m'avez rendu vos soins et vos bienfaits odieux ! Ma mère, cela fait peur à dire, j'ai souvent désiré être bâtard. Jamais vous n'avez su me comprendre, vous avez toujours froissé tous mes amours. Une fois, une seule fois dans ma vie, je vous ai fait une prière dont dépendait mon avenir, et vous m'avez durement refusé. Tout à l'heure encore, quand j'ai réclamé de vous, à mains jointes, un peu d'abri pour cette enfant qui n'a que moi et que j'aime, vous avez dit : Non, toujours non ! Quel bien m'avez-vous donc fait ? Que m'avez-vous donné ? la vie ! Ah ! maudit soit le jour où je suis né !

Larry était tout égaré ; il cacha un instant son visage dans ses deux mains en faisant entendre de sourds gémissements ; puis, relevant tout à coup la tête :

— Mais je suis fou de dire tout cela ; à quoi bon ? Demain, ma mère, je vous délivrerai d'un spectacle qui vous blesse : Louise et moi nous sortirons d'ici pour n'y plus rentrer.

— Soit, dit la vieille femme ; la maison de votre mère ne sera pas du moins déshonorée par la présence de votre maîtresse.

A ce mot cruel, deux cris partirent en même temps, l'un de douleur poussé par Louise, l'autre de colère par Antoine. Il courut à sa mère, les dents serrées :

— Vous avez menti, ma mère ; rétractez cette calomnie.

— Je ne rétracterai rien.

Larry sentit comme une bouffée de feu qui lui montait au cerveau : ses poings se fermèrent par un mouvement involontaire... Il se jeta en arrière, épouvanté.

— Allez-vous-en, ma mère, balbutia-t-il, au nom de Dieu ! allez-vous-en !

— Je m'en vais ; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit en partant : Larry, tu seras malheureux, car tu es un mauvais fils.

En prononçant ces mots, la vieille femme ouvrit brusquement la porte et entra dans l'arrière-boutique.

Antoine fut quelques instants immobile, les yeux fixes et hagards. Enfin il parut reprendre ses sens ; il passa la main sur son front humide, et regarda autour de lui pour chercher Louise : la jeune fille était évanouie.

XVIII

Louise fut prise, à l'instant même, d'une fièvre qui força de la mettre au lit. Soit que la vue de ce mal dont elle était la cause eût adouci la veuve Larry, soit que les menaces de son fils l'eussent effrayée, soit enfin que, redevenue de sang-froid, elle fût honteuse de sa dureté, toujours est-il qu'elle proposa elle-même de garder la jeune fille et de lui donner des soins.

Antoine fut forcé d'accepter. Dans le moment de la colère, il avait pu parler de quitter la demeure de sa mère avec Louise; mais la réflexion n'avait point tardé à lui démontre tous les dangers d'une pareille séparation.

Cependant celle-ci se rétablit peu à peu; à mesure que sa convalescence avançait, l'hostilité de la mère d'Antoine semblait renaître. Elle voyait avec dépit que les circonstances mêmes avaient amené les choses au point qu'elle redoutait. Louise était établie chez elle, et tout lui faisait craindre que ce ne fût d'une manière définitive. Elle eût bien voulu revenir à son refus de lui donner

asile, mais elle craignait de renouveler la terrible scène qui avait eu lieu peu auparavant, et de pousser son fils à un parti extrême.

Il fallait donc qu'elle se contentât d'exprimer son mécontentement par de rudes allusions ou des reproches indirects : elle ne perdait aucune occasion de le faire. Ainsi exposée sans cesse à des attaques cachées, Louise vivait dans un perpétuel frissonnement et dans l'attente continuelle du trait qui devait la blesser. Cette situation, plus intotérable chaque jour, lui fit prendre en véritable haine celle qui lui infligeait d'aussi cruelles humiliations.

Quant à Larry, bien qu'aucune des sourdes persécutions de sa mère ne lui échappât, il gardait le silence. Rendu patient à force d'amour, il avait compris que ces jours d'épreuve ne pouvaient être abrégés que par la persévérance, et que, pour atteindre le but le plus tôt possible, il fallait se défendre de tout découragement.

En vain sentait-il, par instants, le besoin de se laisser aller à sa douleur; repoussant ces faiblesses dangereuses, il se condamnait au courage et se résignait à l'espoir. Il reprit donc la poursuite de quelques affaires dont il avait été détourné par les soins donnés à madame Poirson, et déploya une activité inusitée. Dieu seul eût pu dire ce qu'il lui fallait de volonté pour isoler ainsi son esprit de ses sentiments les plus intimes.

Aussi, combien de fois de cuisantes réminiscences vinrent-elles le distraire! Combien de fois, en voyant passer devant son souvenir l'image de Louise qui pleurait loin de lui, repoussa-t-il ses livres, tout éperdu, se levant à moitié pour courir vers elle ! Mais ces pleurs, il ne pou-

vait les essuyer maintenant! Il n'avait espoir d'en tarir la source qu'en se livrant au travail sans distraction et sans impatience. A cette pensée, il se rasseyait, il cachait sa tête dans ses mains pour ne rien voir que le Code ouvert sous ses yeux, il rappelait à lui sa volonté, passait un frein de fer à son esprit distrait et le forçait à marcher dans l'aride voie qu'il lui avait tracée.

C'était surtout chez sa mère qu'il avait besoin de toute sa fermeté. Il eût voulu encourager Louise par ses regards, et il n'osait la regarder, de peur de voir ses yeux rouges de larmes; il eût voulu lui faire entendre des paroles de consolation, et il n'osait lui parler, de peur qu'un sanglot ne fît fléchir toute sa résolution. D'ailleurs, qu'aurait-il pu lui dire? lui-même il nourrissait son espérance plutôt par devoir que par conviction. Et comment répéter à cette enfant désolée que le dur asile dont on lui faisait l'aumône était le seul que son amant pût lui offrir de longtemps, et qu'elle devait remettre le repos et le bonheur à plus tard? D'ailleurs, à quoi bon s'arrêter sur ces pensées et détendre dans les pleurs deux âmes qui avaient besoin de toutes leurs forces? C'était alors l'heure du combat, et non celle des larmes; les larmes devaient être réservées pour des jours plus heureux!

C'est ainsi qu'Antoine se parlait à lui-même, aux heures d'énergie, cherchant à ne point quitter des yeux quelques espérances vagues et lointaines. Mais la raison, cette froide logicienne, venait sans cesse jeter, à travers ses laborieuses illusions, quelque calcul glacé qui les brisait comme du verre, et alors tout son courage l'abandonnait.

Il sentait bien qu'à moins d'un événement imprévu, rien ne pouvait changer à son avantage qu'avec les années, et il s'épouvantait d'une si longue attente pour un résultat si incertain. Heureusement que, parmi les dons reçus de Dieu, il en est un qui seul peut tenir lieu de tous les autres ; c'est la faculté d'*oublier la raison*. Quelle existence, en effet, serait supportable, resserrée dans les bornes de la logique et déshéritée des imprudences et des chimères du sentiment ? N'est-ce pas la croyance à l'impossible qui fait supporter l'actuel par considération pour l'avenir ?

Mais si Antoine pouvait se déguiser à lui-même l'état véritable des choses, et refuser de voir ce que la réalité avait de trop menaçant, il ne pouvait échapper de même au dur avertissement des faits qui lui rappelaient, à chaque instant, sa dépendance, ni au spectacle poignant des besoins de Louise.

Le seul sentiment commun à tous les hommes qui aiment est peut-être le désir de parer la femme choisie, car la générosité est le point de contact de tous les amours. L'amant vulgaire et le véritable amant sentent également ce besoin de donner un signe extérieur de leur tendresse et de rendre plus belle celle qui les a rendus plus heureux. L'impossibilité de remplir ce désir ne fut pas un des moindres chagrins d'Antoine. Lorsque ses yeux tombaient sur les vêtements flétris de Louise, dont une industrie économe semblait disputer chaque lambeau à la misère, il sentait des larmes gonfler ses paupières, et il était obligé de sortir. Alors il prenait en pitié son aveugle persévérance, et, poussé à bout par la dou-

leur, il ne demandait que l'occasion d'échapper à cet horrible état, quoi qu'il dût lui en coûter.

Il avait, autrefois, discuté dans son âme la cause du bien et du mal, et, après de longs combats, il s'était décidé pour le bien ; mais maintenant, il ne soulevait même plus cette importante question, il ne cherchait plus à la résoudre. Las et dégoûté de tout, il s'était assis sur la route, attendant avec impatience et laissant au hasard régler quel char devait le prendre au passage. La seule chose qu'il voulût, c'était arriver au but et y arriver de suite. Quant au moyen, peu lui importait : du moins il le croyait ainsi.

XIX

Un dimanche, après avoir cherché dans la campagne un peu de solitude et avoir été chassé de partout par les promeneurs, Larry revint sombre et fatigué. La vue de la foule avait agi sur lui comme d'habitude. Cette joie, ces habits de fête, ce bruit avaient accru sa tristesse mécontente, et lui avaient fait comparer, avec plus d'amertume, sa situation à celle de tous.

En entrant dans la boutique de sa mère, dont les volets à moitié fermés, ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux, il s'assit sur le banc du comptoir, et y demeura dans l'attitude du plus profond abattement. Lorsqu'il releva la tête, ses regards rencontrèrent la porte entrebâillée. Il aperçut, dans l'arrière-boutique, Louise, occupée à coudre près de la fenêtre. C'était une chose propre à l'étonner que de voir la jeune fille travailler un pareil jour, car, en province, et dans la classe de Louise, le repos du dimanche est en général rigoureusement observé. Antoine pensa qu'elle préparait quelque parure,

et que son innocente coquetterie avait, pour une fois, fait violence à sa dévotion.

Curieux de s'en assurer, il se leva doucement et s'approcha de la porte entr'ouverte. Il put alors distinguer clairement le travail de la jeune fille. Elle détachait maille par maille, et très-attentivement, le haut d'un vieux bas dont elle essayait de se faire des demi-gants. L'empressement contraint avec lequel elle terminait ce travail aurait suffisamment indiqué qu'un pressant besoin l'y poussait, quand même ses mains gercées par les engelures, et qu'elle réchauffait par instants de son haleine, ne l'eussent suffisamment prouvé.

Antoine resta longtemps à la même place, contemplant le tableau qu'il avait sous les yeux. Ce détail de la vie vulgaire, qui peignait si éloquemment les privations de Louise, ce travail sans charmes et imposé par la nécessité, un jour de repos, cette jeune fille défaisant un vieux bas au fond d'une arrière-boutique humide et obscure, tout cela le saisit à la fois et le pénétra d'une inexprimable douleur. C'est rarement l'importance d'un fait, mais presque toujours les dispositions de notre esprit qui décident de l'impression produite. En toute autre occasion, Antoine eût peut-être remarqué à peine ce qui le frappa alors si cruellement; mais la vue de la foule endimanchée qui l'avait poursuivi tout le jour l'avait préparé à subir plus vivement ce contraste.

Une fois ébranlée ainsi, son imagination s'exalta : il pensa à toutes les souffrances secrètes qui devaient tourmenter Louise, il se rappela mille circonstances qui lui étaient échappées, mille mouvements dont il devinait en-

fin la cause. Jamais il n'avait compris aussi clairement sa pauvreté. En effet, les grandes privations éveillent d'ordinaire chez nous un sentiment moins cuisant que les petites : on les prévoit, on s'y résout, on met une sorte de courageuse fierté à les supporter ; mais les privations de détail ont quelque chose d'intolérable : le peu de valeur même de l'objet qui nous manque nous avertit plus durement de l'excès de notre indigence.

Antoine ressentit donc plus d'humiliation et de douleur qu'il n'en avait jamais éprouvé. L'aspect de cette enfant travaillant seule et triste, pendant que tous se livraient au plaisir, le navra. Il ne put supporter l'idée de son impuissance, tandis que les autres réussissaient à devenir des appuis utiles pour les femmes qu'ils avaient choisies. Ses dernières hésitations disparurent. Pris d'une sorte d'audace désespérée, il résolut de tout faire pour changer sa situation et sortit sur-le-champ dans l'intention d'exécuter un projet dont il avait jusqu'alors repoussé la pensée.

Depuis l'affaire des Rosiers et sa conversation avec Randel, Antoine, comme nous l'avons déjà dit, s'était tenu dans une réserve soupçonneuse vis-à-vis de maître Pillet, et l'avait visité moins souvent. Celui-ci, qui suivait son plan, n'avait rien fait pour resserrer des relations qui semblaient plus près de se rompre chaque jour. Feignant de ne point remarquer le refroidissement de Larry, il avait seulement cessé de lui procurer des affaires, et, sûr que la nécessité le ramènerait tôt ou tard, il s'était résigné à attendre. Bien des fois déjà Antoine avait songé à lui dévoiler sa position difficile ; mais, outre l'embarras

d'un aveu, il avait toujours été retenu par une certaine défiance. Il n'avait point oublié ce que Georges lui avait dit de maître Pillet, et, malgré son incrédulité apparente, il craignait de se faire l'obligé du vieil avocat.

Il fallait que l'impatience de sa position devînt assez forte pour détruire toutes ses répugnances.

Décidé à tout pour échapper à une gêne qu'il ne pouvait supporter plus longtemps, mais craignant que ses scrupules ne lui revinssent, Antoine ne voulut pas remettre à plus tard sa démarche auprès de M. Pillet. Il profita du mouvement de répulsion presque fiévreux que lui avait inspiré la vue de Louise, et se rendit sur-le-champ chez son voisin.

Celui-ci reconnut dès le premier coup d'œil, aux traits altérés d'Antoine, qu'il venait lui faire une demande. Il lança au jeune homme un sourire vainqueur, et l'engagea à s'asseoir.

Mais, dès qu'il se trouva en présence de M. Pillet, Larry sentit s'évanouir tout son courage : il chercha vainement des mots pour expliquer le but de sa visite. L'avocat, qui eut pitié de son embarras, vint à son secours.

— Je vous vois peu depuis quelque temps, monsieur Larry, dit-il d'un ton bienveillant : êtes-vous plus occupé qu'autrefois ?

— Moins que jamais, Monsieur. Toutes mes journées se passent dans l'oisiveté et l'attente.

— J'avais cru que votre clientèle commençait à se former.

— Je l'avais cru aussi ; mais, depuis quatre mois, tout se retire de moi.

— Depuis l'affaire des Rosiers? Je vous en avais averti.

— Il est vrai, Monsieur; mais j'avais besoin de cette leçon. Maintenant je sais qu'un avocat qui débute n'a point droit de faire son devoir; je tâcherai de ne plus l'oublier.

— Vous vous êtes fait une idée trop poétique de notre profession, mon jeune ami. Un avocat, voyez-vous, n'est, en définitive, qu'un apothicaire honnête qui tient boutique de drogues légales : bonnes ou mauvaises, il faut qu'il en vive, et pour cela, il faut les vendre et non les donner. La générosité est une vertu trop dispendieuse pour les petites fortunes : c'est la prodigalité des bons cœurs. Puis, après tout, chacun vit de sa profession : pourquoi l'avocat ne vivrait-il point de la sienne? Son temps est sa marchandise ; il ne peut en faire largesse, et il devrait graver sur la porte de son cabinet, comme Scaliger : *Tempus meum est ager meus, — mon temps est mon champ.*

— C'est quelquefois un champ bien stérile, observa Larry en secouant la tête.

— Au début de la carrière, mais non à son déclin, car voilà le mauvais côté de notre profession : quand on est jeune, bien portant, plein de zèle, le travail vous manque; et plus tard, quand vous êtes devenu vieux et faible, il vous accable.

— Preuve éclatante de la bonne distribution du travail dans notre société.

— Sans doute, sans doute; mais on peut remédier à ces inconvénients. Le jeune et le vieux peuvent s'associer : l'un apporte son expérience et ses clients, l'autre

son activité. Il y a beaucoup de villes où l'on fait de ces *ligues*.

— Ah! je voudrais y être, soupira Antoine.

Le vieil avocat lui lança un regard perçant.

— Cela me conviendrait aussi merveilleusement, et j'y ai souvent pensé. Mais, pour faire un tel arrangement, il faut bien s'entendre sur les attributions et les bénéfices de chacun.

— Je serais fort accommodant relativement à ces deux articles, répondit Larry, qui entrait parfaitement dans l'idée de maître Pillet et comprenait ses propositions indirectes.

— Je sais qu'il est facile de s'accorder avec vous; mais l'ensemble des affaires a besoin d'être dirigé par une seule tête. Celui qui a par devers lui l'expérience doit conduire tout, préparer et incidenter les procédures, décider en dernier ressort ce qui doit être essayé ou non. Le plus jeune, lui, a la partie active et brillante, la plaidoirie... C'est du moins ainsi que j'ai vu ces sortes de ligues organisées ailleurs, et ces dispositions m'ont paru fort sages.

— Peut-être, dit Antoine avec embarras; cependant, Monsieur, dans ce cas, le plus jeune associé abdique son libre arbitre : il n'est plus qu'*un moyen* entre les mains du plus vieux.

— Et quel inconvénient y voyez-vous, si le plus vieux s'en sert dans l'intérêt bien entendu de l'association?

— Mais il peut, dans certains cas, violenter ainsi la conscience de son confrère.

— Ah! s'écria M. Pillet, en riant, vous voilà revenu aux *Mille et une Nuits* de la morale. Voulez-vous être

homme de loi ou homme de conscience ? il faut choisir. Libre à vous de préférer le noble à l'utile ; mais alors tâchez de vivre de vos rentes, car les scrupules n'ont jamais fait la fortune de personne. Vous le disiez vous-même tout à l'heure, un avocat pauvre n'a pas le droit de faire son devoir, ou plutôt, il ne doit faire que son devoir d'avocat, qui est de plaider envers et contre tous.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Antoine avec accablement.

— D'ailleurs, cher monsieur Larry, pourquoi vouloir être plus honnête homme que tout le monde ? Je comprends ces générosités de jeunesse ; mais, avant toute obligation, nous en avons une rigoureuse, c'est de veiller sur le sort des êtres que nous aimons. Nous pouvons sacrifier notre aisance à une idée ; mais avons-nous le droit de sacrifier la leur ? Qu'est-ce que le devoir, d'ailleurs ? un mot dont le sens varie selon les hommes, selon les temps, selon l'heure, selon la digestion. Le premier devoir, le plus clair, le seul incontestable, c'est de faire le bonheur de ceux qui nous sont confiés.

— Vous avez raison, Monsieur.

— Ainsi, vous voyez que le plan d'association dont je vous parle est aussi raisonnable qu'avantageux ; seulement il faut qu'on le cimente de manière à ce qu'il soit durable, car, une fois connu et en rapport avec les clients, le jeune avocat pourrait laisser là son associé.

— Y pensez-vous, Monsieur ? mais ce serait un vol !

— Nullement, on pourrait fort bien colorer une semblable action... en parlant par exemple, d'un cas de conscience qui aurait forcé à rompre...

— Alors l'opinion publique ferait justice.

— Cette justice-là est encore plus mauvaise que l'autre : vous devez en savoir quelque chose.

— Que faire donc ?

— Une chose fort simple : signer un acte de société qui laisse la gérance au vieil avocat, et que son co-intéressé ne puisse rompre sans de forts dommages-intérêts.

Antoine fit un mouvement. Jusqu'alors il avait seulement entrevu le projet de maître Piliet. Il avait bien compris vaguement que celui-ci voulait le placer dans sa dépendance et l'acquérir comme une chose ; mais il n'avait point voulu trop creuser les intentions du vieil avocat, craignant d'y voir des obstacles d'honneur qui l'eussent empêché d'accepter ses offres. Le désir de se faire une meilleure situation était si vif en lui, qu'il avait peur de ses propres délicatesses, et que, pendant toute cette conversation, il avait évité de les interroger ; mais la dernière condition était trop claire pour qu'il ne reculât pas devant son acceptation. S'associer ainsi à un homme d'une moralité douteuse, avec l'obligation de se soumettre à sa direction, et en renonçant à la faculté de rompre le traité, c'eût été plus que de la faiblesse, c'eût été de l'improbité ou de la folie.

Tout ce qu'il y avait d'honnête dans le cœur d'Antoine se révolta à cette idée, il eut honte de penser qu'il avait donné le droit de lui faire une telle proposition. Sa délicatesse et son orgueil se réveillèrent en même temps, et se levant il dit avec beaucoup de vivacité :

— Ce que vous proposez, Monsieur, n'est plus une association honorable, c'est une exploitation dans laquelle

le plus jeune ferait l'abandon de son honneur et servirait, comme une machine aveugle, les desseins de l'autre, sans pouvoir reculer, même devant l'infamie. Je n'accepterai jamais de pareilles conditions.

— Quelqu'un vous les a donc faites ? demanda maître Pillet ; je croyais seulement parler de ce que j'avais vu ailleurs.

Antoine le regarda avec étonnement ; mais, voyant l'impassibilité du vieillard, il rougit de tant d'effronterie.

— Pardon, Monsieur, dit-il, en baissant les yeux, je me retire.

Et il gagna la porte.

— Je serai charmé de savoir que vous ayez formé une *ligue* avantageuse, dit maître Pillet d'un ton railleur.

Larry salua et sortit.

— Va donc, maître sot, grommela le vieillard en refermant la porte avec colère ; j'ai perdu un an avec toi, croyant que la misère aurait fini par t'assouplir ; mais tout est fini entre nous ; garde ta vertu et ta faim ; lors même que tu voudrais me revenir plus tard, il ne sera plus temps, cette porte sera fermée pour toi sans retour.

Mais Antoine n'avait nulle idée de revenir. Il venait de perdre sa dernière espérance ; il sentait bien qu'après ce qui s'était passé entre lui et maître Pillet, il ne devait plus compter que sur Dieu.

XX

Quoique Antoine eût poussé du pied la seule planche de salut qui pût lui servir de pont sur l'abîme, il ne s'abandonna point à un désespoir visible ; mais il reprit, vis-à-vis de Louise, son attitude grave et sa résignation silencieuse.

Malheureusement, la jeune fille n'avait point compris ce calme courageux. Elle n'y avait vu que de l'indifférence. Parce qu'il ne la plaignait pas tout haut, elle crut qu'il n'avait pas remarqué ses souffrances, et elle se trouva blessée de ce défaut d'attention.

Tout se réunissait ainsi pour l'éloigner du jeune homme. Déjà, à son insu, l'aversion qu'elle ressentait pour la mère avait rejailli sur le fils ; car, sans être la cause de ses peines, il s'y trouvait associé dans sa pensée ; il n'avait point su la protéger, et il est rare que la femme pardonne à un homme sa faiblesse. Puis, son cœur qui s'intéressait ailleurs cherchait peut-être, sans qu'elle se l'avouât, les moyens d'être ingrat envers An-

toine. Liée à lui par des promesses et des bienfaits, elle eût voulu amoindrir ces derniers, comme elle avait déjà oublié les autres, pour se justifier, à ses propres yeux, de la douleur qu'elle lui préparait.

Quoi qu'il en soit, deux mois s'étaient écoulés depuis la mort de madame Poirson, et la position de Louise devenait chaque jour plus insupportable pour elle : bien des fois elle avait songé à s'en affranchir par la fuite ; mais où aller ? Que devenir, sans protecteur et sans ressources ?

La vente faite chez sa marraine avait à peine suffi pour payer les dettes de celle-ci, et la jeune fille n'en avait rien retiré. Peut-être son travail eût-il pu la faire vivre ; mais à qui s'adresser pour obtenir le prix de ce travail ? Où trouver un asile ? Comment se procurer l'humble ménage indispensable à sa mansarde d'ouvrière, la chaise pour s'asseoir, le réchaud pour apprêter son repas, le lit de sangle pour reposer sa tête ?

Au milieu de toutes ces douleurs, une espérance lui restait encore ; Arthur ne devait point tarder à revenir, et lui, sans doute, il trouverait moyen de la retirer de cet abîme ; lui, il avait une mère qui était riche et bonne, et qui ne refuserait pas de tendre la main à une orpheline. D'ailleurs, rien ne dût-il s'améliorer dans la position de la jeune fille, elle verrait Arthur, et cela seul embellirait tout pour elle. Elle retrouverait ses gais entretiens, ses tendresses aimables, ses consolations toujours appropriées à son âme, ses joyeux châteaux en Espagne qui ne parlaient que de fêtes, de plaisirs et de richesses. Quel bonheur quand reviendraient ces belles heures ! Alors le reste

deviendrait possible à supporter ; car, de toutes ses douleurs actuelles, l'absence d'Arthur était la plus grande.

Cependant cette absence se prolongeait bien au delà de l'époque fixée, et une inquiétude qui n'était plus seulement de l'impatience commençait à tourmenter Louise.

Un jour que la veuve Larry lui avait encore reproché l'asile qu'elle lui accordait, et qu'assise dans un coin de l'arrière-boutique pour cacher ses larmes, la jeune fille songeait tristement à son abandon, elle entendit frapper à la porte du corridor ; elle se leva pour aller ouvrir, en se hâtant d'essuyer ses yeux ; mais à peine avait-elle fait quelques pas, que Boissard entra.

— Arthur !

— Louise !

Ces deux cris, jetés en même temps, se confondirent en un seul, et les deux amants se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ce ne furent d'abord, de la part de Louise, que des sanglots et des phrases entrecoupées.

— Vous voilà enfin... Oh ! que j'ai souffert !... Est-ce bien vous?... Arthur !...

Et le jeune homme, ému, serrait les mains de l'enfant, les embrassait en lui donnant mille noms tendres, la suppliait de se calmer et pleurait lui-même, lui faisait mille questions, puis lui défendait de répondre.

Enfin pourtant tous deux purent s'entendre.

Louise raconta tout ce qui s'était passé pendant son absence, non de suite et complétement, mais en s'inter-

rompant mille fois pour le regarder, en se levant pour chanter et battre des mains.

Puis venaient les câlineries curieuses et les questions. Qu'avait-il fait pendant un mois entier? Avait-il bien dansé? N'avait-il jamais pensé à elle, pauvre fille si seule et si désolée?

Et à ces mots un nuage de tristesse couvrait le front de la folâtre, une larme se suspendait à son sourire commencé, et elle racontait quelles cruelles nuits elle avait passées près du lit de sa marraine, combien elle avait pensé à Arthur, et comme elle avait employé son temps à pleurer et à l'attendre.

A tout ce ravissant bavardage, le jeune homme ne répondait que par des caresses et de tendres exclamations; mais enfin, lorsque ce premier moment d'expansion eut fait place à une joie plus calme, il interrogea Louise sur sa position.

Celle-ci lui raconta combien elle avait à souffrir de la haine de la veuve Larry.

— J'avais prévu tout cela, dit Arthur, vous ne pouvez rester dans cet état.

— Comment pourrais-je en sortir?

— J'y ai déjà pensé : dites-moi, si vous touchiez la pension que l'on faisait à votre marraine, cela vous suffirait-il?

— Oh ! je serais riche.

— Eh bien ! cette pension vous sera continuée, j'en ai déjà parlé à ma mère, qui y consent.

—Est-ce possible? J'aurais une rente, une rente à moi? je pourrais quitter cette maison? O mon Dieu, est-il possible?

— Rien de plus facile, chère enfant !

— Et c'est à vous que je devrai cela, reprit la jeune fille, les larmes aux yeux et en joignant les mains ; ah ! c'est là peut-être ma plus grande joie : je pourrai dire à tout le monde que c'est vous qui m'avez rendue heureuse. O mon Dieu, comme vous êtes bon, comme vous méritez qu'on vous aime !

Elle pressait les mains du jeune homme entre les siennes en sanglotant; celui-ci l'attira sur son cœur et baisa ses yeux humides.

— Cher ange, dit-il, ce que je fais est bien peu.

— Bien peu ! trouvez-vous donc que ce soit bien peu, mon repos et mon bonheur ? Ah ! je veux sortir d'ici le plus tôt possible.

— Demain je vous apporterai le contrat et le premier terme.

— Et moi, je retournerai dans notre ancien logement; vous en connaissez le chemin, n'est-ce pas ? vous y viendrez comme autrefois? Mon Dieu, quelle joie ! Je pourrai vous recevoir sans craindre qu'on me le défende. Ce ne sera pas comme ici, où j'ai toujours peur; je serai chez moi, chez moi ! Oh ! cher Arthur, vous viendrez souvent?

— Bien souvent, Louise.

— Comme je serai heureuse ! Que vous êtes bon ! Tenez, j'ai le cœur si serré de joie !... J'étouffe. Mais savez-vous aussi que c'est comme un rêve ? Moi, je vais être riche, devenir ma maîtresse; je vais vivre seule et chez moi.

L'enfant riait aux éclats en essuyant ses yeux ; elle par-

courait la chambre en sautant, tandis que Boissard, ravi de cette naïve joie, riait lui-même tout attendri.

Enfin, pourtant, il fallut songer à se séparer. Le jeune homme promit de revenir le lendemain, et se retira, non sans avoir bien des fois baisé, quitté et repris les mains de Louise, qui ne voulait pas le laisser partir.

Le soir, Antoine sut que Boissard était venu; mais, préoccupé, il ne fit aucune question. Louise, de son côté, garda le silence, trop heureuse que rien ne la dérangeât de son bonheur.

Il était si doux, après tant de journées sombres, de voir un rayon de soleil tomber des nuages! Pauvre papillon si longtemps enseveli dans la chrysalide, l'espérance venait enfin d'éclore; elle avait secoué ses ailes et pris son vol dans le ciel. La douce nuit agitée que passa la jeune fille ! les beaux rêves qu'elle fit, les yeux ouverts, en regardant le ciel de son lit! Comme elle appela de fois l'aurore ! comme elle l'aima de venir ! comme elle se leva fraîche et reposée de la fièvre délicieuse de cette nuit! Le jour venait enfin; c'était le jour, c'était pour elle la délivrance; une nouvelle vie de bonheur et de liberté.

XXI

Le jour même où le retour d'Arthur apporta tant de joie à Louise, et presque au même instant, Antoine regagnait le faubourg d'Autrin, l'air soucieux : il allait devant lui sans rien voir, lorsqu'un bras lui barra le passage.

— Parbleu, dit Randel, tu rêves au moins à une tragédie, pour marcher ainsi le menton dans ton jabot et les yeux sur les pavés.

— A peu près, répondit Larry en souriant tristement; je me demandais ce que nous faisons sur la terre, et si l'on serait bien fou, en définitive, d'aller se jeter la tête la première dans la rivière.

— Incontestablement, quand il n'y a pas assez d'eau pour se noyer, comme aujourd'hui ; et est-ce pour ton propre compte, dis-moi, que tu te posais cette question d'Hamlet?

— Non, mais je trouve parfois que la vie est une bien cruelle plaisanterie de la part de Dieu.

— Quand on a un bon caractère, on s'y fait. Tel que tu

me vois, je viens, par exemple, de visiter un homme qui est persuadé que tout est pour le mieux dans le monde depuis ce matin.

— Il a peut-être sa femme mourante ?

— Mauvais railleur ! Il est lui-même au lit, malade d'une éruption de joie, comme aurait dit notre professeur de physiologie ; il vient de gagner à la loterie une principauté sur les bords du Rhin.

— Quelle plaisanterie !

— C'est ce que j'ai dit d'abord ; mais on m'a fait voir les papiers et la lettre du chargé d'affaires de Francfort : la chose est certaine.

— Et quelle est la valeur du domaine ?

— Deux cent mille florins selon les prospectus : vu la loyauté proverbiale des Allemands, je suppose qu'ils n'ont exagéré que de moitié, ce qui porterait encore le gain net à environ deux cent mille francs.

— Deux cent mille francs, répéta Antoine pensif : comme une existence peut changer avec cela ! Et cet homme était pauvre ?

— Un commis à mille francs dans les bureaux de l'enregistrement. Juge de ce qu'il a dû éprouver en lisant la lettre du banquier de Francfort ! Ses deux cent mille florins lui sont montés à la gorge, et l'on a craint une attaque d'apoplexie. Je me trouvais là fort à propos ; j'ai donné les premiers soins, et le malade va bien ; de sorte que tout est pour le mieux, et que je devrai aussi, moi, à la loterie une rente viagère sous la forme d'un riche client.

— C'est plus que la roue de fortune ne rapporte à la plupart de ceux qui s'y confient.

— En supposant que ce ne soit rien que de gagner une espérance : depuis quelque temps, on déclame contre la loterie sans songer que c'est la seule spéculation du pauvre. Sans elle comment pourrait-il rêver qu'il devient riche, qu'il a un cuisinier et du tabac à discrétion? Pour trois francs il achète un rêve qui le rend heureux huit jours ; où lui vendrait-on autant de bonheur pour le même prix? Abolir les loteries, c'est clouer l'imagination du prolétaire à la réalité, c'est lui défendre la seule chose qu'il partage avec le riche, le monde des chimères ; c'est graver au-dessus de son enfer la fatale inscription du Dante : *Au delà plus d'espoir !*

— D'où tu conclus qu'il faut garder ces loteries.

— Ou supprimer la misère ; je laisse le choix.

Antoine sourit avec distraction, mais ne répondit pas, car son esprit était ailleurs. La nouvelle de Randel l'avait singulièrement troublé. Il ne pouvait songer à l'enrichissement subit du vieux commis, sans éprouver une sorte de malaise jaloux, et pourtant il sentait le besoin d'en parler, il était avide des moindres détails.

— Que compte-t-il faire de cette fortune inattendue? demanda-t-il au jeune médecin, après un moment de silence.

— Qui ? mon malade ? il veut vendre son domaine germanique, pour en acheter un autre ici.

— Cette vente lui sera-t-elle facile, à une si grande distance ?

— Voilà précisément l'embarras. Notre homme a vécu jusqu'à présent dans une vertueuse terreur de la justice, et s'effraie à l'idée de charger un homme de loi de cette

liquidation ; d'un autre côté, il redoute les déplacements, comme un commis qui a passé trente années assis dans un bureau, avec des fausses manches. Il ajoute qu'il n'entend rien aux affaires; de sorte qu'au total il se trouve, dans ce moment, plus gêné de sa subite opulence qu'il ne l'était de sa pauvreté. Aussi m'exprimait-il tout à l'heure le désir de rencontrer quelqu'un qui voulût se charger, moyennant remise, du recouvrement de sa créance.

— Et n'a-t-il encore songé à personne?

— Non. Il y a, vois-tu, une difficulté capitale; mon commis, qui ne ressemble pas aux sous-lieutenants d'opéra-comique, a vécu avec ses mille francs sans faire d'économie, et n'a pas même les capitaux nécessaires pour défrayer un agent et faire les dépenses de liquidation.

— De sorte qu'il faudrait pouvoir avancer ces fonds?

— Sans doute.

— Ah ! si je les avais.

— Que dis-tu? s'écria Randel : tu te chargerais de cette affaire? Mais, au fait, j'y pense, cela te conviendrait merveilleusement; tu sais l'allemand, tu es avocat!... Pardieu, mon cher, il faut que tu aies part à l'aubaine. Tu n'as pas de clientèle qui te retienne ici, et si tu sais faire tes arrangements avec le bonhomme, tu peux gagner dans cette affaire quelque trente mille francs.

— Et comment? Je ne puis faire ces avances.

— Eh bien! quoi! de l'argent! Parbleu, il n'est pas si difficile d'en trouver! il suffit, pour cela, de s'adresser à ceux qui en ont. Je suis sûr que le banquier Lamy te fournira ce qu'il te faut; je le connais beaucoup, c'est moi

qui soigne sa cousine ; et puis, à toute force, vois-tu, j'ai fait quelques économies ; une somme ronde de deux mille écus, que je garde pour acheter la corbeille de noce, quand j'aurai trouvé une femme qui m'apportera le double de revenu, et comme je n'ai pas la moindre héritière en vue pour le moment, ils sont entièrement à ton service.

Larry lui serra la main tout attendri, et voulut parler, Randel l'en empêcha.

— C'est la chose la plus simple du monde, cela ne vaut pas un remercîment. Je vais retourner chez le vieux commis pour lui annoncer que j'ai ce qu'il lui faut. Tu peux regarder cette affaire comme assurée ; seulement exige de bonnes conditions, fais-toi une part de lion : plus tu lui demanderas, plus il croira à ton habileté. La plupart des hommes sont ainsi faits : rangez-vous devant eux et montrez-vous modeste, ils seront insolents ; mais si vous les coudoyez et que vous leur marchiez sur les pieds, ils vous tireront leurs chapeaux.

Randel retourna, en effet, chez M. Paulin, et fit si bien qu'il le décida à prendre des arrangements avec Larry.

Le commis eut, dès le soir même, une entrevue avec celui-ci, et lui donna tous ses titres pour qu'il pût les examiner à loisir.

Le lendemain, Antoine alla voir Randel, lui communiqua le résultat de cet examen et convint avec lui des conditions auxquelles il devrait se charger de l'affaire. Les deux jeunes gens se rendirent ensuite chez M. Paulin, qui accepta les propositions de Larry. Acte fut dressé des conventions, et le jeune avocat promit de partir le surlendemain.

XXII

Tout cela s'était passé avec une telle rapidité, qu'Antoine se crut le jouet d'un rêve. Il ne pouvait se persuader qu'un instant eût ainsi changé sa situation. Était-ce bien lui qui allait partir, lui qui allait traverser la France, voir le Rhin, fouler le sol de l'Allemagne ? Que de fois, le front penché sur Goethe, Schiller et Werner, il avait pensé à ce grand pèlerinage, mais seulement comme à une de ces histoires de fées que l'on raconte à son âme pour la distraire ! Et maintenant, voilà que ce songe était vrai ! Il allait partir, il partait ! et il ne reviendrait pas seulement tout imprégné des poétiques parfums de l'Allemagne, il reviendrait presque riche et capable enfin d'offrir un abri à celle qu'il aimait.

Ces pensées l'exaltaient jusqu'au délire. Il courut comme un fou chez sa mère, qu'il trouva dans la boutique, et lui raconta brièvement ce qui venait de se passer. En toute autre occasion, la veuve Larry se serait effarouchée d'une décision aussi subite ; mais l'idée que cet

éloignement pourrait rompre le mariage d'Antoine, et l'assurance donnée par celui-ci que l'affaire *rapporterait gros,* empêchèrent ses objections.

Après l'avoir avertie de tout préparer pour son départ, Larry se hâta donc de passer dans l'arrière-boutique où se trouvait Louise. Elle venait de quitter Arthur, et son visage, comme celui d'Antoine, rayonnait de bonheur. Les deux jeunes gens s'abordèrent avec tant de joie dans le cœur, que leur bonjour eut une expression d'aisance et d'affection dont ils avaient perdu l'habitude depuis longtemps.

— J'ai à vous parler, chère Louise, dit Antoine, je viens vous annoncer quelque chose d'heureux.

— Ce jour est donc destiné à la joie, répondit-elle avec timidité, car j'ai aussi à vous faire part d'une bonne nouvelle.

— Quelle est-elle ?

— Voyons d'abord la vôtre.

Antoine sourit : il était debout devant Louise, jouant avec ses mains qu'il avait prises et jetant sur elle des regards pleins d'amour. Il savourait d'avance le plaisir qu'il allait lui causer.

— Préparez-vous à tout ce qu'il y a de plus extraordinaire. Il m'arrive une chose inouïe, incroyable ; je suis menacé de devenir presque riche.

— Est-ce vrai ?

— Riche pour nous, du moins, dont les vœux sont modestes ; car vous n'êtes point ambitieuse, n'est-ce pas ? Vous n'aurez pas besoin d'un hôtel pour loger notre bonheur ? Trois chambres avec des rideaux blancs, un lit de

cerisier et des fleurs, cela ne vous semblerait-il pas un palais ?

Louise baissa les yeux avec un malaise évident; mais Antoine ne vit dans ce trouble qu'un embarras de jeune fille, qu'il ne voulut pas augmenter.

Il baisa doucement les mains de l'orpheline, puis il raconta le traité qu'il venait de conclure avec M. Paulin, lui annonçant qu'il partait le surlendemain.

Elle leva les yeux sur lui avec étonnement :

— Est-ce possible ? un départ si subit et pour un si long voyage!

— L'affaire ne peut souffrir de retard.

— Et combien de temps durera votre absence ?

— Deux ou trois mois peut-être.

La jeune fille parut saisie; mais il eût été difficile de dire si ce saisissement était dû à la douleur ou à la joie : Larry crut naturellement que l'idée de se trouver seule et sans appui la troublait.

— Ne vous affligez pas, lui dit-il en la rapprochant tendrement de son cœur, il m'est cruel de vous laisser seule ici ; mais je serai bientôt de retour, et alors tous vos tourments seront finis. Jusque-là, soyez patiente pour supporter les durs caprices de ma mère; ces épreuves sont les dernières.

Louise sentit que c'était le moment de parler.

— Mon courage est à bout, dit-elle, et après votre départ je souffrirais trop ici pour y rester.

— Hélas! comment donc faire ?

— Je vous ai dit que j'avais aussi une bonne nouvelle à vous apprendre; comme vous je suis devenue riche, et

je puis vivre désormais sans être à charge à personne; M. Boissard est venu me voir et m'a annoncé que la pension faite à ma marraine, par sa famille, m'était continuée.

— Et vous avez accepté?

Louise le regarda avec surprise.

— Pourquoi l'aurais-je refusé? Il me semble qu'autrefois vous avez demandé vous-même qu'il en fût ainsi.

— Alors je réclamais un droit, je ne sollicitais pas une faveur.

— Qu'importe sous quelle forme on rend justice?

Larry laissa échapper un geste d'impatience.

— Qu'importe? Recevez-vous donc du même air le paiement de ce qui vous est dû et une aumône?

Ce mot parut blesser la jeune fille.

— L'asile que je reçois ici, répondit-elle d'une voix émue, est aussi une aumône; s'il y a honte à accepter de telles faveurs, il faut accuser le sort et non ma volonté.

— Vous avez raison, Louise, j'ai mal parlé, pardonnez-moi; mais vous devez comprendre que votre position vis-à-vis des héritiers Boissard n'est pas la même que vis-à-vis de nous : vous êtes déjà de notre famille, tandis que vous n'êtes pour eux qu'une étrangère.

— Ceux qui vous font du bien ne peuvent vous être étrangers.

— Vous êtes bien reconnaissante pour ces gens!

— Aimeriez-vous mieux que je fusse ingrate?

— J'aimerais mieux vous voir refuser leurs présents; ah! croyez-moi, j'en ai l'expérience, il n'est pas bon de

se faire ainsi l'obligé du riche ; il est moins dangereux de l'avoir pour ennemi que pour bienfaiteur.

— Cela peut être, mais je n'ai pas eu le choix. Je vous l'ai dit, mon courage était à bout ; en acceptant j'ai songé que je pourrais échapper à une dépendance pénible, retourner dans mon pauvre logement d'autrefois, y vivre libre, tranquille du moins ; j'ai eu tort peut-être, mais tous les cœurs ne sont pas assez forts pour se résigner à une perpétuelle humiliation.

Il y avait, dans l'accent avec lequel ces mots étaient prononcés, un mélange de mécontentement et de douleur qui laissa Antoine lui-même flottant entre le ressentiment et l'émotion.

— Je sais que vous avez souffert, dit-il ; ah ! je le sais trop.

— Pourquoi vouloir alors que je rejette le seul moyen d'échapper à ces souffrances ?

— Se peut-il que vous ne le compreniez pas ? Ne voyez-vous pas que je voudrais vous rendre heureuse tout seul et sans le secours de personne ?

— Lorsqu'on aime bien, on devrait désirer, avant tout, à ce qu'il me semble, le bonheur de la personne aimée...

Larry posa la main sur sa poitrine avec une violence retenue.

— J'ignore, dit-il, s'il en est qui puissent mieux, aimer que moi ; mais Dieu sait que j'ai mis dans cette affection tout ce que mon cœur pouvait avoir de dévouement. Oui, Louise, votre repos m'est plus cher que la vie ; mais c'est parce que j'aime ce repos que je voudrais vous voir repous-

ser ce nouveau bienfait. Je hais les gens que vous acceptez pour protecteurs, parce que je les ai toujours rencontrés entre vous et moi : chaque fois que je suis accouru espérant vous apporter une joie (et cela était bien rare !), j'ai trouvé qu'ils m'avaient prévenu et qu'ils avaient atteint sans sacrifice, sans courage, seulement avec leur or, le but que j'avais péniblement cherché. Que d'autres vous rendent heureuse, si je ne le puis, je m'y résignerai ; acceptez une orgueilleuse pitié, je baisserai la tête en silence ; mais ne recevez rien des Boissard, je vous en conjure, rien des Boissard ; mon instinct me dit qu'ils nous seront fatals.

— Et n'en avez-vous donc rien accepté vous-même ? murmura Louise, d'une voix tremblante et irritée.

Antoine tressaillit. Il regarda un instant la jeune fille avec une surprise douloureuse.

— C'est vrai, répondit-il enfin, vous avez raison, je n'ai pas le droit de vous donner ces conseils.

Mais le mouvement de colère qui avait emporté Louise avait déjà fait place au repentir. Elle comprit que, pour défendre Arthur, elle s'était montrée cruelle envers Larry en le blessant au point le plus sensible de son orgueil ; honteuse de sa dureté, elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

En entendant ses sanglots, Antoine releva la tête, et demeura un instant debout, la regardant.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il ; est-ce de regret ? Ah ! consolez-vous ; mon cœur est habitué à ces coups, et vous pouvez le frapper sans craindre ni reproche ni plainte.

Et comme les sanglots de Louise redoublaient, désespéré, il porta la main à son front.

— Ah ! je n'aurai donc de pouvoir que pour vous arracher des larmes, je suis bien malheureux ! Mais que vous ai-je fait ? Comment avons-nous été amenés là ? Je suis venu ici plein d'une joie que j'espérais vous faire partager, et, à peine ensemble, voilà que nous en sommes venus aux reproches, à la colère ! Mon Dieu ! mais quelle fatalité pèse donc sur nous ?

Il s'approcha de la jeune fille, les yeux humides et la voix tremblante :

— Louise, oublions tout ce qui vient de se passer, supposez que j'arrive, que je n'ai point parlé ; essuyez vos larmes, souriez-moi, j'ai besoin d'être heureux, je ne veux pas perdre dans les querelles un dernier instant que j'ai à vous voir. S'il est des choses sur lesquelles nous ne pouvons nous entendre, eh bien ! n'en parlons jamais.

— Oh ! je ne demandais pas mieux.

— Votre main alors ?

La jeune fille la lui donna, et il la baisa.

Un assez long silence suivit : il était difficile qu'arrivée à ce point, la conversation ne tombât pas subitement. En convenant de mettre fin à leur contestation, avant de s'être entendus, Louise et Antoine ne purent échapper à l'embarras qui suit toujours ces querelles sans raccommodement.

Ils étaient d'ailleurs encore trop préoccupés pour passer sur-le-champ à d'autres idées, et, comme il arrive

toujours, après des débats où les raisons n'ont point été épuisées, ils continuèrent la discussion au dedans d'eux-mêmes.

Antoine tenta pourtant quelques efforts pour faire cesser cette froideur ; mais ils furent sans resultat.

XXIII

La soirée et le lendemain tout entier s'écoulèrent sans qu'il fût possible à Antoine de ramener la conversation qu'il avait eue la veille. Louise, qui craignait une nouvelle explication, sut échapper sans affectation à toutes les occasions de se trouver seule avec lui. Les choses en étaient restées au point le plus désirable pour elle : elle avait exprimé à Larry l'intention de quitter sa mère, un peu vaguement, mais de manière pourtant à pouvoir accomplir son projet sans qu'il eût le droit de s'étonner ni de se plaindre. Il lui importait seulement d'éviter tout nouvel entretien dans lequel celui-ci aurait pu s'opposer positivement à cette séparation, ou exiger d'elle des promesses. Elle pensait qu'en laissant ainsi tout en suspens, il lui serait facile, une fois le jeune homme parti, de quitter la veuve, et de retourner vivre où elle avait vécu autrefois.

Un sentiment intime l'avertissait bien confusément que cette conduite manquait de loyauté, et qu'agir ainsi, c'é-

tait, en définitive, tromper Antoine ; mais, par un instinct de passion, elle évitait de s'arrêter sur cette pensée : l'œil uniquement fixé sur son but, elle ne s'occupait de rien autre chose, ne regardait rien au delà.

Depuis six mois qu'elle aimait Arthur, c'était à peine si, de loin en loin, le souvenir de ses engagements avec Larry était venu la troubler. On eût dit que cette nouvelle affection avait suspendu en elle l'action de la mémoire et de la conscience, tant son oubli ressemblait à de la bonne foi. Étrange effet des passions, qui deviennent ingénues à force d'être violentes, et qui finissent par croire leur satisfaction innocente à force de la sentir nécessaire !

Du reste, aux heures mêmes où quelques remords venaient troubler Louise, elle ne manquait pas de raisons pour s'excuser elle-même. Elle se répétait qu'elle n'avait jamais promis à Antoine qu'une amitié de sœur, que leurs fiançailles avaient été une affaire de convenance et d'occasion ; qu'en l'épousant, Larry n'aurait pu ni trouver ni donner le bonheur. Puis, appelant à son secours l'autorité de l'exemple, comme il est d'usage dans tous ces raisonnements que la conscience combat, elle se disait que les promesses de mariage n'avaient jamais été regardées comme irrévocables ; que beaucoup de jeunes filles rompaient une union convenue, et qu'il était plus sage de détruire à temps un pacte encore inachevé, qui pouvait avoir des suites dangereuses.

Mais il y avait en elle quelque chose qui résistait à toute la logique de sa passion. Au fond du cœur, elle entendait une voix lui demander pourquoi elle avait laissé à Antoine une espérance qui ne devait plus s'accomplir ;

pourquoi, du jour où elle avait secrètement renoncé à lui, elle n'était point venue le lui déclarer. Puis la voix, devenue plus sévère, lui rappelait les services qu'elle avait depuis lors reçus de Larry à titre d'amante. N'étaient-ce point là des engagements tacites? n'était-ce pas lui renouveler les promesses faites précédemment? Pourquoi avait-elle accepté un dévouement auquel elle n'avait plus de droit?

A ces reproches de la voix intérieure, la jeune fille restait un instant interdite; mais bientôt le souvenir d'Arthur revenait avec ses fascinations. Tout entière à son enivrement, elle imposait silence au cri de la conscience, et si la voix murmurait encore, semblable à l'enfant boudeur que les gronderies importunent, elle bouchait les oreilles de son âme pour ne plus rien entendre.

Comme il était facile de le prévoir, l'heure de partir arriva pour Antoine sans que l'occasion de parler à Louise se fût présentée. Ses adieux à la jeune fille furent ce qu'ils pouvaient être en présence de sa mère, et il emporta, en partant, la douleur de n'avoir pu la serrer un instant dans ses bras et pleurer sur son front.

Quant à Louise, quoiqu'elle eût été émue de ce départ, elle se trouva soulagée lorsque Larry ne fut plus là; car sa vue était pour elle une sorte de reproche vivant. Lui parti, elle se trouva plus tranquille et plus hardie pour l'accomplissement de son projet.

Peu de jours lui suffirent pour s'y préparer. Les deux chambres qu'elle avait occupées avec sa marraine, chez M. Pillet, étaient encore vacantes: elle les loua, y fit ap-

porter quelques meubles, et annonça enfin à la veuve Larry son intention de la quitter.

Par suite d'un esprit de contradiction assez fréquent chez les vieilles gens, la mère d'Antoine, qui avait refusé si absolument de recevoir Louise, se montra presque aussi irritée de son départ : elle l'accusa d'ingratitude, de manque d'égards, et finit par des remarques grossières sur les jeunes filles que la surveillance gêne et qui ont besoin de vivre seules.

Louise ne releva point ces injures : elle était libre, plus riche qu'elle ne l'avait jamais été, et sûre de voir Arthur sans obstacle ! Que lui fallait-il de plus ?

XXIV

ANTOINE A LOUISE.

« Quand je suis parti sans avoir pu vous dire adieu, chère Louise, j'emportais l'espoir de vous écrire, et cette espérance m'a consolé. J'ai toujours préféré les lettres aux entretiens. Soit timidité, soit gaucherie, je ne puis parler à personne sans éprouver un embarras invincible. Sentir un regard sur moi m'effraie ; je m'épouvante de ma propre voix, et si je me laisse emporter un instant et qu'il m'arrive tout à coup de m'entendre, j'éprouve le même saisissement que le musicien obscur, exécutant une symphonie, qui s'apercevrait que tous les instruments se sont tus et qu'il joue un solo.

« En écrivant, je suis à l'aise, parce qu'on ne m'observe pas. Je n'ai pas à me préoccuper de ma pose, à m'inquiéter de mes gestes. Puis, mon esprit un peu

lent s'accommode mieux de ce long monologue des lettres. Le dialogue l'étourdit, le trouble et l'effarouche. Il s'égare au milieu de ce feu croisé, dans lequel il faut plus d'audace que de bon sens. Je cherche toujours l'ennemi à la place d'où est parti le dernier coup, tandis que, déjà ailleurs, il me fait d'un autre côté une nouvelle blessure.

« J'avais besoin de vous dire tout cela, pour vous faire comprendre le bonheur que j'éprouve à vous écrire. Ce que je n'osais, ce que je ne pouvais vous exprimer, je vais l'oser et le pouvoir maintenant. Oh ! que de fois, lorsque j'étais près de vous, j'ai désiré être absent dans ce seul but ! que de fois j'ai passé mes soirées à m'épancher dans des lettres que vous ne deviez jamais recevoir, et dans lesquelles je vous racontais tous les secrets de mes souffrances ou de mon amour !

« Un jour, je l'espère, vous me demanderez à voir ces lettres, Louise : nous les lirons ensemble, mais des yeux seulement, car les lire tout haut, ce serait parler, et toutes mes hontes me reviendraient.

« Les premières heures qui ont suivi mon départ de Rennes ne m'ont laissé que le souvenir d'un vague malaise. J'étais si étourdi de vous avoir quittée, que je me trouvais dans l'impuissance de penser. Le roulement de la voiture sur les pavés semblait avoir passé en moi ; je n'avais plus conscience de mon existence, je me regardais vivre avec étonnement et curiosité : tout me semblait un rêve.

« Mais, après ce premier trouble, j'ai été pris d'une d'émotion. J'ai pensé à la querelle que nous

avions eue peu avant mon départ, à nos récriminations réciproques, à vos larmes, et j'ai été moi-même près de pleurer. J'aurais voulu revenir sur mes pas pour implorer mon pardon et m'assurer que vous n'étiez plus triste ni irritée contre moi. Je me demandais comment nous avions pu en venir à ces extrémités; je trouvais les causes de mon mécontentement misérables ; je m'accusais d'avoir été injuste et dur envers vous. Dans ce moment, je vous pardonnais tout, je vous approuvais sur tout. J'avais oublié ce qui m'avait souvent choqué dans vos habitudes ou vos opinions ; je ne pensais qu'à ce dernier regard que vous m'aviez jeté en partant, à cette larme que j'avais vue au bord de vos cils, à ce geste amical que vous m'aviez fait de la fenêtre quand la voiture m'emportait...

« Ah ! pourquoi n'avons-nous pas toujours, pour les objets de notre amour, cette indulgence sans bornes que nous inspire leur absence ? Comme nous regrettons alors les heures perdues dans de folles querelles ! comme nous avons honte des larmes que nous avons fait verser ! Combien nous nous rappelons de charmes méconnus, de joies gaspillées ! Hélas ! on n'aime bien ceux que l'on aime que deux fois dans toute la vie ; à l'heure du départ et à celle de la mort.

« Depuis que je vous ai quittée, j'ai pensé à ce que vous aviez fait, Louise, et à cette pension que j'aurais voulu vous voir refuser. Peut-être mon désir était-il né de l'expérience, peut-être aussi de l'orgueil; car qui peut savoir au juste d'où viennent ces désirs ? Ils sont semblables à source des fleuves, que forment mille ruisseaux so

rains dont on ignore l'origine. Cependant, Louise, je crains d'avoir eu raison pour l'avenir. Dans le monde, c'est moins du mal que du bien qu'il faut se défier. Le mal se guérit et s'oublie; mais le bienfait accepté est une chaîne que l'on se rive à jamais au cœur. Je sais bien qu'une fois notre position améliorée, vous refuserez les largesses de la famille Boissard; mais vous ne pourrez plus vous délivrer du souvenir de l'obligation reçue; il vous faudra payer votre tribut perpétuel de reconnaissance, et vous verrez que ces rentes viagères, si légères d'abord, peuvent devenir bien lourdes à la longue.

« Mais comment sauriez-vous cela, vous, pauvre enfant, qui avez encore si peu vu la vie? Votre âme est plus jeune que votre âge : jeune par ignorance et par nature.

« J'ai trop oublié cela près de vous. J'ai été triste quand vous étiez gaie, inquiet quand vous étiez sereine. Comment aurions-nous pu nous entendre? Nous regardions le monde, moi, du haut de la montagne aride; vous de la vallée gazouillante. J'aurais dû vous aller chercher, et vous prendre à mon bras pour vous faire monter. Au lieu de cela, je vous ai crié avec impatience de venir à moi, et vous, qui cueilliez des fleurs et qui écoutiez des oiseaux, vous ne m'avez point entendu. Voilà, je le crains bien, la cause de cette froide réserve qui a toujours existé entre nous.

« Demandez-moi comment il se fait que je ne me sois aperçu de tout ceci qu'aujourd'hui? Je vous répondrai : parce que c'est la première fois que je me suis éloigné de vous. Pendant que je vous voyais, j'étais surtout frappé de nos dissemblances, je ne songeais qu'aux moyens de

repétrir votre nature au moule de la mienne, et cette tâche impossible me maintenait dans un état continuel de guerre. Aujourd'hui que je n'ai pas sans cesse sous les yeux *mon ennemi*, et que l'éloignement me laisse plus calme, je comprends ce que mes prétentions avaient d'insensé.

« Attendez-vous donc, Louise, à me voir, au retour, tout autre que je ne suis parti. Vous pourrez me parler de bals, de promenades, de toilettes : j'aurai appris votre langue. Vous ne verrez plus sur mon front ce pli qui vous empêchait de chanter. Je serai gai : seulement, vous m'aiderez un peu ; car vous concevez qu'une pareille métamorphose ne se fait pas sans efforts.

« Du reste, j'aime, par tempérament, la joie et les causeries ; peut-être ne me faut-il qu'un peu de sécurité, d'espace et de bien-être, pour retrouver mes allures naturelles. Je suis comme ces jeunes loups élevés en cage, toujours couchés, toujours grondants, toujours tristes, mais qui, une fois rendus à la forêt, reprennent leur souplesse et leur gaieté.

« Combien nous allons être heureux à mon retour ! En passant à Paris, j'ai pris quelques renseignements : mon voyage peut devenir encore plus profitable que je ne l'avais supposé. Y pensez-vous, Louise, dans deux mois peut-être, dans deux mois je serai près de vous, j'aurai votre bras sur le mien, et nous parcourrons les faubourgs de notre bonne ville, cherchant l'écriteau d'une maisonnette à vendre ? Nous propriétaires ! dites, Louise, cela ne vous fait-il pas ouvrir de grands yeux ? Êtes-vous bien sûre que vous ne dormez pas ? Propriétaires, nous, qui n'avions pas d'asile il y a quelques semaines ! Oh !

que la providence de Dieu as des bontés imprévues !

« Que de fois, après mes solitaires promenades, en passant devant ces pavillons blancs entourés de roses du Bengale, en voyant la main d'une femme soulever le store vert, et en entendant les rondes des enfants dans les charmilles, que de fois j'ai senti sourdre dans mon cœur une cuisante jalousie contre les heureux qui habitaient là ! Qui m'eût dit, mon Dieu ! que ce bonheur m'était sitôt réservé à moi-même ? O Louise, concevez-vous notre richesse, une maisonnette dans les faubourgs ! Voyez-vous d'ici notre tonnelle de clématites, notre bosquet de seringat où sifflent les merles, le puits tapissé de lierre, l'escarpolette sous l'allée de tilleuls, et les raquettes oubliées dans l'herbe ! Et puis les belles soirées sur le perron, entre les chèvrefeuilles et les lilas, le premier rayon d'aurore sur nos rideaux blancs, les pinsons chantant au haut de nos cheminées, et les nids d'hirondelles au revers de notre toit !

« Je me sens près de pleurer à ces images ! Est-ce possible que tout cela me soit destiné ? Tous mes rêves réalisés en un jour ! Ah ! par instants, je tremble de tant de bonheur. Pourvu que quelque grande affliction ne nous soit pas réservée ! »

ANTOINE A LOUISE.

II

« Depuis hier je suis arrivé : je suis en Allemagne ! Je ne saurais vous dire, Louise, l'impatience avec laquelle

j'attendais ce moment. Je ne suis plus en France ! J'éprouve une sorte d'étonnement et de joie d'enfant à me répéter ces mots. Je me trouve tout fier d'être ici, tout charmé de mon aventureuse audace, tout émerveillé de ne pas me montrer plus dépaysé. Quand j'aurais découvert un continent, je ne serais pas plus content de moi-même. Singulier effet des habitudes casanières et de la nouveauté des voyages !

« Une seule chose me chagrine, c'est de trouver chaque chose autour de moi si peu différente de ce que j'avais vu en France. Est-il possible que ces bois, ces montagnes, ce ciel, ce paysan vêtu de vert qui passe, tout cela soit de l'Allemagne ? Mais qui distingue donc l'Allemagne de la France ? Est-ce le poteau blanc devant lequel j'ai passé en diligence ?

« Oh ! comme ceci est différent du pays que nous avaient peint les livres ! Vous souvenez-vous, Louise, quand je vous traduisais *Werther*, le *Comte d'Egmont*, les *Tableaux de famille*, quelle idée nous nous faisions de l'Allemagne ! Comme nous aimions à nous la représenter avec ses grandes forêts, où les jeunes gardes-chasse faisaient retentir les sons mélancoliques de leurs cors ; avec ses jeunes filles blondes qui cueillaient des myosotis dans les campagnes ; ses étudiants pâles d'amour, jouant de la flûte, le soir, à leurs fenêtres élevées ; ses vieux professeurs vivant de science, et son peuple rêveur, toujours la tête penchée et l'âme dans les nuages ? Hélas ! enfant, cette Allemagne-là n'est point au delà du Rhin ; elle est à Rennes, près de votre réséda, dans ce petit coin de votre chambre d'autrefois, où nous lisions avec tant de bonheur

ces beaux mensonges de poëtes, que nous avions la folie de prendre pour des leçons de géographie.

« L'Allemagne que je vois ici n'a rien des traits que nous lui avons rêvés : c'est la France avec des pipes plus longues, de la bière plus forte, la choucroûte de plus, et la politesse de moins.

« Vous ne sauriez croire l'effet que produit sur moi le langage du peuple grossier qui m'entoure. Moi qui n'avais jamais étudié que l'allemand des livres, je comprends à peine ce que l'on dit à mes côtés. Habitué à n'entendre parler que les héros de Goethe et de Schiller, et à ne point séparer la mélopée germanique de leurs sublimes discours, je ne reconnais plus la langue que j'ai apprise. O mon noble allemand à l'air antique, à la tête voilée, à l'accent sauvagement harmonieux, où es-tu ? Ce n'est pas toi que j'entends ici, ce n'est qu'une moquerie de toi-même, une profanation de tes savants mystères. O mon allemand profond et triste, saint langage que je n'avais entendu que dans la bouche des demi-dieux, comment ces hommes osent-ils réciter tes sons, parodier tes allures, et souiller tes religieuses beautés ?

« J'ai déjà vu le banquier de Francfort, et commencé à parler d'affaires; mais je crains les retards. Ces Allemands sont prodigieux de lenteur : on dirait qu'ils craignent de trop avancer en un jour, et de ne rien avoir à faire pour le lendemain. Ils se ménagent des occupations comme les Français se ménagent des loisirs : du reste, je les ai trouvés loyaux.

« Que faites-vous maintenant ? où êtes-vous ? Je n'ose trop vous adresser cette question. Dans la conversation

que nous avons eue, vous m'avez laissé entrevoir un projet dont vous aurez, j'espère, remis l'exécution à plus tard. Je ne vous dirai pas pourquoi : ce serait entrer ici dans des explications inutiles si vous avez renoncé à vos intentions, plus inutiles encore si vous les aviez exécutées. Mais cela n'est pas, cela ne peut être. Au retour, je vous retrouverai où je vous ai laissée ; vous m'aurez ménagé le bonheur de vous faire passer subitement de la contrainte et de l'abaissement à toutes les joies d'une indépendance aisée : j'y compte fermement. »

ANTOINE A LOUISE.

II

« Je n'ai pas encore reçu de lettre de vous ; cependant vous m'écrirez. Je ne vous ai pas demandé de me le promettre avant mon départ : à quoi bon ? Je ne vous ai pas dit non plus de m'aimer ni de vivre. Il y a des choses dont on a trop besoin pour songer à les demander.

« Les jours sont longs dans une ville où l'on vient pour affaires. Une fois les bureaux fermés, la vie est comme suspendue pour vous. Je n'ai jamais fréquenté les lieux publics, où les oisifs vont parquer leur ennui : j'ai de tout temps regardé ces cavernes des *tueurs de temps* comme les coupe-gorge de l'intelligence. Ce sont des temples puants, érigés aux plus brutales voluptés de la bête, et où l'on n'est bien qu'à condition de laisser son âme à la porte. Aussi m'y suis-je toujours senti mal à l'aise : au

milieu de cette foule d'hommes grossiers, mon manque de grossièreté me fait honte. Cependant, depuis que je suis ici, l'isolement et l'oisiveté m'ont poussé à entrer dans quelques cafés; mais j'en ai bientôt été chassé par l'odeur de bière et la fumée des pipes. Il faut avoir vu cela pour y croire. En France, fumer est une distraction courte et passagère; mais ici c'est la vie. On fume comme on respire; les pipes sont rivées à demeure entre les dents des fumeurs. La tabagie française la plus infecte n'est rien près d'un café allemand. Un café allemand est une sorte d'usine où des cornues à formes humaines distillent de la fumée de tabac sans interruption et sans repos, depuis le lever du soleil jusqu'au milieu de la nuit. On y vit dans une atmosphère qui n'a d'analogie avec aucune atmosphère connue, mais dans laquelle les émanations de bière forte, de tabac et de brandevin flottent confondues.

« Je n'ai pu tenir à une pareille épreuve, et j'ai renoncé aux tavernes. Heureusement qu'il me reste la campagne éternellement belle, éternellement pure et éternellement ouverte aux pas de tous. Là je ne suis plus un étranger : je reconnais mon ciel, ma verdure, mes fleurs. Le foin coupé d'Allemagne a la même odeur que le foin coupé de France; l'églantine y fleurit aussi fraîche, le muguet des bois aussi parfumé. Je me suis donc réfugié dans la nature.

« Chaque soir, je vais faire de longues promenades sur les bords du Mein. Je cueille des violettes, j'effeuille des branches de peupliers, je cause avec les oiseaux. Toutes les parties de la création sont devenues mes amies et me

connaissent. Quelquefois je me plais à attacher une pensée à un nuage qui passe, à un papillon qui disparaît; je suis le vol d'une abeille attardée dans les prairies, jusqu'à ce que je l'aie vue se perdre dans l'enclos fleuri de quelque métairie. Puis, quand la nuit tombe, je reviens pensif vers l'hôtel, écoutant les grenouilles dans les joncs, et regardant au loin la ville que la lune baigne de clarté.

« Arrivé à l'auberge, j'ouvre encore ma fenêtre pour regarder les étoiles. Les yeux plongés dans l'abîme obscur qui s'ouvre devant moi du côté de la France, je me sens pris parfois d'une hallucination étrange; il me semble que l'espace disparaît, et que les bruits de ma cité natale arrivent jusqu'à moi. Je crois entendre au loin des cris, apercevoir les vagues formes de nos rues, distinguer les deux grandes tours carrées de notre cathédrale. Alors, emporté par un irrésistible ravissement, je me penche en avant, je prête l'oreille, je regarde si je n'apercevrais pas une lampe isolée devers le vieux faubourg d'Antrain, j'écoute si je n'entendrais pas le bruit du rouet de ma mère ou votre voix murmurant un chant. Folie! la grosse horloge de Francfort, en retentissant près de moi, me réveille. Ce timbre m'entre jusqu'à l'âme!... hélas! ce n'est pas la voix des cloches de mon pays.

« Voilà mes occupations, Louise, voilà comme je vis; car je n'appelle point la vie des heures perdues avec les hommes de loi, les banquiers et les marchands. C'est ainsi que passent mes soirées et mes nuits, à aimer Dieu dans la création et à vous y chercher. »

ANTOINE A LOUISE.

IV

« Vous ne m'écrivez pas, vous ne m'écrivez pas, Louise ! Pourquoi cela ? d'où vient ce silence ?

« Je reçois des lettres de tout le monde, excepté de vous et de ma mère. Je désire les lettres de ma mère, parce qu'elles me parleraient de vous : n'y eût-il qu'une ligne, je saurais du moins que vous vivez ; je saurais où vous êtes, ce que vous faites en m'attendant. Mais rien ! Des indifférents m'écrivent pour affaires, ou par fantaisie, ou pour adresser une lettre en Allemagne ; je sais ce qui se passe à Rennes, qui y meurt, qui s'y marie ; de vous seule, pas un mot qui me rassure !

« Avec quelle palpitation je cours, chaque matin, réclamer mes lettres ! Comme je tremble en les recevant ! Mais toujours, toujours rien de vous ! Se peut-il qu'on laisse ainsi sans nouvelle quelqu'un qui vous aime ! qu'on le livre aux plus mortelles inquiétudes, lorsqu'il suffit de tracer trois lignes sur un papier pour le rendre heureux ! Ah ! la négligence, à certaines heures, est de l'insensibilité ; les paresses de cœur sont des oublis.

« Louise, vous êtes ingrate envers Dieu, vous ne méritiez pas de savoir écrire. »

ANTOINE A LOUISE.

V

« Enfin j'ai une lettre de vous ! bien courte, bien froide ; mais c'est une lettre de vous ! En reconnaissant votre écriture j'ai crié de bonheur, j'ai couru vers l'auberge pour être seul et pouvoir baiser ces caractères que vous aviez tracés : hélas ! une fois la lettre ouverte, toute ma joie s'est évanouie.

« Il est donc vrai, vous avez rompu avec ma mère, vous l'avez quittée !

« Je devine grâce à quels secours vous avez pu vous *mettre à votre ménage,* comme vous le dites. Mes avertissements ont été dédaignés ; vous avez mieux aimé vous livrer à la merci d'étrangers que de m'attendre encore quelques jours avec patience : ô Louise ! vous avez eu bien peu de sagesse et de courage.

« Ne croyez pas que je m'y trompe ; en quittant ma mère, ce n'est pas d'elle seulement que vous vous êtes éloignée, mais de moi. Si vous m'aviez plus aimé, vous n'auriez pas abandonné cette maison où je vous avais laissée ; vous auriez pensé que j'y étais né, que j'y avais souffert et rêvé de vous. Ces mille objets qui m'y rappelaient vous eussent été chers. Mes livres encore épars sur la table de l'arrière-boutique, mes fleurets poudreux suspendus à la vieille cheminée, mon violon sans cordes, accroché derrière la grande armoire, tout vous eût été

nécessaire, tout vous eût été doux à regarder. Ne sais-je pas cela, moi, qui, lorsque je ne vous trouvais pas chez votre marraine, restais tout rêveur devant votre corbeille à ouvrage, touchant vos ciseaux, regardant vos broderies, jouant avec votre poinçon d'ivoire, attendri et heureux de penser que tout cela était à vous?

« Vous n'étiez pas chez ma mère pour ma mère, Louise, mais pour moi: vous m'y attendiez. C'était un lieu convenu pour le rendez-vous, et vous l'avez quitté avant que je fusse venu! Vous allez chercher ailleurs un abri, renonçant à celui que je vous avais trouvé. Ainsi, vous avez séparé votre destinée de la mienne; ainsi, à votre insu, sans doute, vous avez dénoué un de ces liens invisibles, qui unissent les existences l'une à l'autre.

« Je ne me fais pas illusion ; ceci est un premier avertissement pour moi. Vous venez de me déclarer, par l'action, que vous haïssiez plus ma mère que vous ne m'aimiez moi-même. Hélas! je l'avais craint quelquefois, mais j'évitais de m'en convaincre; il y a des croyances dont on a trop besoin pour les exposer aux chances d'un examen.

« Comme votre lettre révèle bien la situation de votre âme ! Comme elle est brève, logique, positive ! Vos phrases d'affection mêmes ont quelque chose de dur. Cette lettre, j'ai beau la relire, la tourner en tous sens, rien n'en sort; je ne vois pas un seul mot s'illuminer d'amour, me regarder, me sourire ; cette lettre est morte, Louise, c'est une plume seulement qui l'a tracée, le cœur n'en a rien su.

« Oh! je suis triste, profondément triste et découragé;

l'affliction que je craignais est venue ; j'avais raison de dire que quelque malheur me menaçait.

« Et avez-vous réfléchi à la manière dont le monde jugerait la résolution que vous venez de prendre ? Comment expliquera-t-on votre rupture avec ma mère, votre désir de vivre à votre guise et sans protectrice ! Ne craignez-vous pas que cet isolement d'une jeune fille ne semble suspect au plus grand nombre ?

« Vous me demanderez peut-être d'où me vient aujourd'hui ce souci du jugement du monde ? Il me vient de mon amour ; ne m'étant pas toujours plié, pour mon compte, aux habitudes reçues, je sais mieux qu'un autre ce que coûtent ces hardiesses, et je m'en effraie pour vous. Prenez garde de n'avoir fui des tracasseries que pour vous exposer aux persécutions bien plus cruelles de la foule. Les préjugés sont des barrières qu'il ne faut généralement franchir que dans l'intérêt du devoir, non dans celui des passions.

« Je crains que vous n'appreniez, à vos dépens, que la plus hargneuse, la plus tyrannique et la plus injuste de toutes les vieilles femmes est l'opinion publique. »

ANTOINE A LOUISE.

VI

« Que de fois j'ai relu votre lettre ! J'y cherche des preuves contre mes craintes, je l'épelle pour y découvrir

un nouveau sens, je réussis presque à y trouver de la tendresse à force de le désirer.

« Je ne sais comment cela se fait, mais, dans toutes mes querelles avec vous, j'en viens toujours, après le premier emportement, à douter que ma colère soit juste ; je finis par trouver que j'ai tort, sans doute, parce que j'aime mieux m'accuser que vous accuser vous-même.

« Maintenant, j'ai regret à la lettre que je vous ai écrite ; je voudrais la reprendre et vous parler plus tranquillement de ce que vous avez fait. Ne croyez pas cependant que je me vante à vous de cette indulgence ; je ne suis si miséricordieux, je le sais, que parce que je manque de courage pour supporter les chagrins d'une brouillerie, et si je finis par me trouver tort, c'est qu'il m'est trop douloureux d'avoir raison. Il vaudrait mieux, pour vous et pour moi, que je fusse moins disposé à sacrifier la vérité à ma faiblesse ; la fermeté de mes mécontentements finirait peut-être par vous éclairer, tandis que, maintenant, mes irritations, à l'instant rétractées, ont l'air d'un caprice fougueux plutôt que d'une juste indignation.

« Mais qu'y faire ? je ne me sens pas la force d'agir autrement. Si vous me frappiez au visage en pleurant, je me mettrais à genoux pour vous prier d'essuyer vos larmes. Les autres peuvent mépriser cette lâcheté ; mais vous, Louise, vous devez en avoir compassion et n'en point abuser. »

ANTOINE A LOUISE.

VII

« Merci de votre lettre, Louise, celle-ci du moins était aimable et bonne; j'aime la joie qui y respire. Vous êtes heureuse dans votre nouvelle situation : ce mot-là me console de bien des choses. Autrefois peut-être, j'aurais désiré vous savoir tourmentée de mon absence; mais l'exercice de la vie m'a fait mieux comprendre le devoir, et maintenant je préfère votre bonheur même à votre amour.

« Je sais que votre affection pour moi est plus tranquille que ne l'est d'ordinaire l'affection d'une jeune fille pour son fiancé; vous semblez m'en avertir, en vous plaisant, dans votre lettre, à vous dire ma sœur. Eh bien ! soit, j'accepte cette amitié sans variations et sans fièvre : soyez ma sœur, Louise, ne voyez en moi qu'un défenseur et un conseiller; ne prenez ma main étendue que pour vous y appuyer, ne voyez dans mes bras ouverts qu'un abri, ne cherchez ma poitrine que comme un oreiller plus sûr pour votre front, je trouverai encore mon rôle assez doux.

« Non pas que je n'aie rêvé des amours plus chaudes et plus complètes; qui n'a pas été ivre de sa jeunesse, au moins une fois ? mais l'expérience m'a rendu de bonne composition avec la vie; les rides de l'âme me sont venues avant celles du visage et m'ont fait sage de bonne heure.

Longtemps sevré de toutes les joies, les moindres me sont précieuses, et avoir une sœur qui m'aime est beaucoup pour moi, que personne n'a jamais aimé.

« Et puis, qui peut sonder les mystères de l'amour? Qui sait si, dans une intimité plus profonde, nos âmes ne se comprendront pas mieux, et si vous ne finirez pas par m'aimer, comme les enfants leurs mères, par imitation? En attendant, croyez en moi et soyez heureuse. Je crains que mon séjour ici ne se prolonge indéfiniment. Je vois la possibilité de tirer du domaine de M. Paulin beaucoup plus que nous ne l'espérions, en abattant une partie des forêts qui le couvrent et en le divisant; mais cette nouvelle combinaison retarderait indéfiniment mon retour.

« Cette considération me porte par moments à y renoncer, puis des scrupules me viennent; je songe aux engagements que j'ai pris à Rennes, aux avantages personnels que je sacrifierais; je me dis qu'en reculant de quelques mois mon départ je pourrai retourner vers vous plus riche et plus sûr de vous faire heureuse. D'ailleurs, maintenant que je vous sais à l'abri de toutes tracasseries, j'aspire moins vivement à un prompt retour.

« Et cependant je balance toujours, je regarde mon isolement, je songe à vous, je vois Rennes dans mes songes, je me promène sur le mail, votre bras passé au mien, et alors je suis prêt à renoncer à tout et à partir. Aurai-je encore bien longtemps le courage d'attendre? Serai-je assez fort pour rester seul et loin de vous? »

XXV

Tandis qu'Antoine était retenu en Allemagne par les affaires de M. Paulin et par l'espoir de revenir plus riche vers Louise, celle-ci continuait à se livrer de plus en plus à sa fatale passion.

Boissard, qui avait d'abord conçu la pensée de fuir, comme nous l'avons dit, avait bientôt eu honte de ses scrupules. N'ayant dû jusqu'alors qu'au libertinage ou à l'avarice les faveurs qu'il avait obtenues de quelques femmes, il ne put résister aux attirements de cet amour naïf qui lui promettait des plaisirs inconnus. Fier, d'ailleurs, d'être pour la première fois véritablement aimé, il sentit s'éveiller dans son cœur le peu d'exaltation romanesque et jeune que la société y avait laissée : oubliant donc, pour un instant, préjugés, principes et habitudes, il s'associa à toutes les chimères de la jeune fille, partagea ses folles ivresses et se persuada qu'il pourrait vivre avec elle loin de tout, en prenant ses bras caressants pour limites de l'univers.

Sans doute qu'au milieu de cette orgie de cœur, la raison mal endormie fit entendre plus d'une fois ses cris ; mais avec la mauvaise foi de toutes les passions décidées à se satisfaire, sa passion feignit de ne pas l'entendre ; il s'interdit prudemment la réflexion et plaça son coupable amour sous la sauvegarde de l'imprévoyance.

Deux mois s'écoulèrent dans ces enchantements, et l'orgueil semblait aider à la volupté pour enchaîner Boissard. Comme la Claire du comte d'Egmont, Louise était sans cesse en adoration devant son amant : c'était son prince, son roi, le neveu des fées. Elle s'agenouillait à ses pieds, et, appuyée sur lui, elle le contemplait avec l'amour émerveillé d'un enfant. Elle l'appelait, elle lui répétait qu'il était beau, elle baisait ses mains, elle cachait sa tête sur sa poitrine en le serrant convulsivement dans ses bras et lui criant mille fois qu'elle l'aimait. Comment résister à un culte si passionné? Arthur se laissa aller aux jouissances vaniteuses de cette divinisation, avec une sorte de transport.

Mais, si l'adoration est le plus sublime de tous les élans de l'âme, c'est aussi le plus difficile à varier. Le rôle d'idole ne peut plaire que pour un temps, et la monotonie forcée des hommages lasse bientôt.

Une fois la nouveauté de cette sensation épuisée, Arthur commença à se fatiguer du culte dont il était l'objet. Trop longtemps livrée à un enthousiasme inaccoutumé, son âme se détendait peu à peu et redescendait à ses goûts d'autrefois. Il se mit à regretter l'ancienne gaieté de Louise, ses frais sourires, ses lutineries joueuses. Il se demanda pourquoi il ne retrouvait plus en elle ces

charmes qui l'avaient séduit; il lui en voulut de les avoir perdus, et il le lui reprocha.

Hélas! il n'était plus au pouvoir de la jeune fille de faire renaître ces fleurs des jeunes années! Elle aussi, elle avait goûté à l'arbre de la vie; le paradis terrestre de son enfance s'était formé derrière ses pas, et elle était devenue sérieuse à jamais.

Malheureusement, la position qu'elle avait prise vis-à-vis d'Arthur était la plus dangereuse qu'elle pût choisir. En lui élevant un autel et en se prosternant devant lui, elle l'avait accepté pour maître, et, reconnaître la supériorité d'un égal, c'est presque toujours s'assurer son dédain. Les êtres les plus nobles échappent seuls à cette funeste tentation de marcher sur la tête qui se courbe et de s'en faire un piédestal. Le culte de Louise eut donc pour résultat d'exalter l'orgueil de Boissard. Il prit au mot l'humble adoration de la jeune fille, l'accepta comme l'aveu d'une intériorité et la regarda, avec quelque fierté, du haut de ce trône qu'elle-même lui avait élevé.

Tout, d'ailleurs, entretenait chez lui ce sentiment superbe. Qu'était cette enfant qu'il avait bien voulu aimer? Ne l'avait-il pas prise pauvre, abandonnée, baignée de larmes, lorsque lui, il était riche, beau et recherché? Ne lui devait-elle pas tout ce qu'elle avait goûté de bonheur? N'avait-il pas toujours été bon et généreux avec elle? Pourquoi s'étonner, après cela, qu'elle se montrât reconnaissante et qu'elle l'aimât avec respect, comme Dieu, puisqu'il avait remplacé pour elle la Providence?

Il n'ajoutait pas, à la vérité, que tous ses bienfaits il ne les avait peut-être prodigués à Louise que sous l'inspira-

tion d'un honteux espoir; il n'ajoutait pas qu'il n'avait rien sacrifié pour la rendre heureuse, et qu'elle, misérable en fant, elle lui avait donné tout ce qu'elle avait au monde.

Il ne se demandait pas enfin si le bien qu'il lui avait fait pourrait compenser une seule des larmes de sang qu'il lui coûterait un jour.

Déjà même ces larmes commençaient à couler, car le bonheur de Louise n'était plus le même. Deux mois avaient suffi pour épuiser les transports d'Arthur. Revenu à plus de calme, il rentra dans sa vie accoutumée. Le monde qu'il avait quelque temps abandonné le rappelait; il y reprit ses habitudes, ses plaisirs et ses succès.

La jeune fille, à laquelle il avait consacré jusqu'alors ses journées presque entières, n'eut plus que quelques heures, puis ses visites devinrent encore plus courtes et plus rares. Louise voulut faire quelques reproches; Boissard se rejeta sur les exigences de sa position et sur les devoirs que le monde lui imposait.

Nous pouvons dire que son abandon n'avait, en effet, rien de prémédité; sa passion s'était refroidie comme elle s'était formée et accrue, sans qu'il y regardât et, pour ainsi dire, d'elle-même.

Dans l'une et dans l'autre circonstance, il avait cédé à son inclination, sans en discuter la cause et avec cette nonchalance des gens riches, accoutumés à se laisser aller à l'existence et à ne point contrarier leurs entraînements.

Comme nous l'avons déjà dit bien des fois, le caractère d'Arthur n'avait rien de méchant ni de bas; ce qu'on y trouvait de plus marqué était une sorte de vulgarité élé-

gante et de facilité polie, que l'on pouvait prendre également pour un défaut, ou pour une qualité, selon l'idée que l'on se faisait des devoirs de la vie. Content de la place que le hasard lui avait donnée dans la société, Arthur avait dû nécessairement regarder celle-ci avec complaisance et trouver ses usages bons à accepter. La naissance et l'éducation s'étaient donc réunies pour lui créer une de ces natures aimables qui plaisent généralement parce qu'elles ne heurtent personne, mais qui portent dans la pratique des devoirs la même mollesse pliante que dans tout le reste. L'indulgence pour lui-même et pour les autres faisait le fonds de ce caractère heureux pour le cours ordinaire des choses, mais dont la tolérance générale pouvait devenir singulièrement dangereuse à l'occasion. De même qu'il ne s'était point tourmenté des suites que pourrait avoir sa liaison avec Louise, il ne se tourmenta point de celles que pourrait avoir sa rupture. Il ne songea même point à cette rupture, bien qu'elle devînt plus imminente chaque jour. Il usa insoucieusement ce qui lui restait d'amour, accordant de temps en temps à la jeune fille quelques heures, en attendant qu'elle lui fût devenue assez indifférente pour qu'il pût l'abandonner.

Du reste, disons-le pour sa justification, son affection n'avait jamais eu le cachet des sentiments durables. Il avait accepté l'amour de Louise plus qu'il ne l'avait cherché, et c'était contre son gré qu'une inclination, à laquelle il n'eût voulu donner qu'une importance passagère, avait grandi jusqu'à la passion. Pris comme au piége dans un attachement sérieux, il avait d'abord cédé à l'entraînement, puis une sorte d'attendrissement involontaire l'avait

pris en présence de tant d'amour, et il y avait répondu; mais, en définitive, cette liaison avait été pour lui une surprise plutôt qu'un choix.

Aussi, sorti de sa première extase, vit-il les nœuds qui le retenaient captif se défaire d'eux-mêmes. D'un autre côté, son orgueil ne pouvait trouver un grand prix à sa victoire, et Louise n'avait pas même le triste avantage de rendre son amant fier de l'avoir déshonorée.

Sans doute, il en eût été autrement si la distance sociale qui séparait Boissard de la jeune fille avait été franchie par lui au lieu de l'être par elle. En élevant sa maîtresse à son niveau, Arthur eût aimé cette élévation comme son ouvrage, et sa vanité eût trouvé son compte à cet acte de puissance; mais, au lieu de cela, il était, pour ainsi dire, descendu à l'amour de Louise : rien de solide ne le retenait donc dans cette passion de hasard qui l'avait séduit un instant.

D'ailleurs, à de très-rares exceptions près, les alliances coupables et furtives ont peu de durée. L'homme est mobile de sa nature, et ses sentiments comme ses pensées ont besoin d'un joug pour s'arrêter. La fixité solennelle du mariage est peut-être la plus forte garantie de l'affection, parce qu'elle assujettit les désirs vagabonds et fait une obligation de la constance. Sans la règle morale qui lui rappelle ce qu'il doit faire, l'homme est encore faible contre ses tentations. Dans l'union légitime, d'ailleurs, mille liens se forment qui peuvent remplacer ceux que le temps détruit; les souvenirs, l'habitude, la paternité, la communauté des misères et des prospérités, enfin, et par-dessus tout peut-être, l'espèce d'assiette définitive donnée

à la vie, la puissance de ce *qui est!* Au contraire, dans les passagères unions que nouent la passion ou le caprice, que reste-t-il après les difficultés brisées, la résistance vaincue et le désir satisfait? le plus souvent, l'embarras de relations dont on ne sait que faire et des souvenirs que l'on voudrait anéantir!

Arthur commençait à reconnaître toutes ces vérités et il eût voulu, pour beaucoup, échapper à sa liaison avec Louise; mais son refroidissement, loin d'arrêter la tendresse de la jeune fille, sembla l'accroître, comme si celle-ci eût espéré, à force de caresses, réchauffer ce cœur qui se glaçait sur le sien. C'était là, malheureusement, une tâche impossible; au lieu de ramener à elle son amant, ses témoignages d'amour l'éloignèrent davantage.

Alors elle devint triste et commença à pleurer en silence. Mais Arthur, qui ne la visitait guère que par habitude et par pitié, s'impatienta de voir ses yeux rouges et son front pâle. Cette douleur résignée l'irritait comme une accusation muette. Il le reprocha à la jeune fille, et, pour échapper à cet insupportable spectacle qui réveillait en lui des remords, il vint encore plus rarement.

Cependant Louise fut longtemps avant de croire à un malheur irrévocable. Elle avait espéré d'abord dans ses doux reproches, puis dans le redoublement de sa tendresse, puis dans ses larmes. Quand elle vit que tout avait été inutile, le désespoir envahit enfin ce cœur souffrant outre mesure. La passion, qui avait été si longtemps patiente, se redressa furieuse; une de ces crises de colère qui enfièvrent les âmes les plus douces s'empara d'elle, et elle éclata en plaintes, en menaces!

Arthur, étourdi un instant, recouvra bientôt son sang-froid. Il n'aimait plus assez Louise pour être juste ; il ne voulut donc voir dans son emportement que la fureur capricieuse d'une femme de mauvais caractère ; et, heureux de trouver l'apparence d'une insulte pour justifier son inconstance, il répondit froidement en lui proposant une rupture. Il avait compté sur la colère de la jeune fille pour le succès d'une pareille proposition ; il fut trompé.

L'amour de Louise était plus grand que tout le reste. Au mot de rupture, son irritation tomba comme par enchantement ; elle s'élança vers le jeune homme, se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et couverte de larmes, les mains tremblantes, elle le conjura de lui pardonner, d'avoir pitié d'elle et de l'aimer toujours.

Ainsi désappointé, attendri même, malgré lui, Boissard fut forcé de dire qu'il oubliait tout et d'en revenir à ses anciens serments.

Cependant cette scène lui donna une sorte d'autorité. En consentant à pardonner, il eut l'adresse de se conserver l'attitude d'un officier qui s'était montré clément, et de maintenir Louise dans la situation craintive et honteuse d'une graciée. Elle n'osa donc plus renouveler ses plaintes. Arthur profita de son silence forcé pour conquérir plus de liberté, et il en résulta, au bout de quelque temps, un abandon presque complet.

Mais la résignation de la jeune fille n'était qu'extérieure, et si la querelle survenue entre elle et Boissard l'avait rendue plus timide à exprimer sa douleur, elle avait, en même temps, ouvert son cœur à toutes les tempêtes.

Jusque-là ses sentiments s'étaient renfermés dans de

certaines bornes; mais, une fois les barrières de la modération renversées, son âme sembla se précipiter en aveugle dans tous les délires. Elle chercha la cause du changement d'Arthur, et ne put la trouver que dans un nouvel amour. Alors la jalousie s'empara de tout son être et elle n'eut plus qu'un désir, qu'une pensée, qu'un projet : découvrir la nouvelle maîtresse de Boissard!

L'isolement absolu dans lequel elle avait vécu lui rendait plus difficiles qu'à une autre les recherches qui auraient pu l'éclairer; mais la passion la fit hardie et ingénieuse. Elle sortit davantage, elle interrogea, elle épia elle-même les démarches d'Arthur; elle s'astreignit à lui paraître gaie lorsqu'il venait la voir, et lui fit des questions sur ses plaisirs, sur les lieux qu'il fréquentait, sur l'emploi de ses journées.

Hélas! qu'il y avait loin de cette Louise si tourmentée d'une idée à la Louise riante et futile d'autrefois! Comment ce changement s'était-il fait? D'où était venu subitement à cette enfant tant de volonté pour souffrir, tant de fougue et de sérieux? Qui peut le dire? De pareilles transformations sont du nombre de ces mystères qui n'étonnent plus parce que nous en sommes trop fréquemment témoins, et qui cependant confondent toutes les raisons et toute la prudence humaine!

Du reste, on se tromperait en croyant que les caractères comme celui de Louise sont moins propres que d'autres à recevoir les impressions turbulentes. La vie réelle a, au contraire, plus de prise sur ces esprits un peu vulgaires, et les passions communes les troublent plus facilement. Dans les hautes régions qu'elles fréquentent, les âmes

élevées échappent à mille agitations qui remuent le monde intérieur; elles souffrent des peines plus vives, sans doute, mais des peines différentes; leur douleur même a quelque chose de grand qui apporte avec soi je ne sais quelle jouissance poignante. Leurs émotions ne les tourmentent point en détail, elles ne tiraillent pas l'une après l'autre chacune de leurs fibres, elles les foudroient d'un coup : aussi leur désespoir fait-il peu de mouvement; il a un calme sublime. Il en est tout autrement chez les êtres qui ne dépassent point une certaine médiocrité morale. Leurs passions, plus attachées à la vie positive, s'y mêlent davantage; elles s'expriment par l'action, elles sont plus bruyantes, plus visibles, plus révoltées. Elles luttent avec les faits, elles s'exaltent à propos des circonstances journalières, elles peuvent même s'emporter aux actes extrêmes du suicide ou de l'assassinat, parce que la brutalité matérielle leur va bien; mais il leur marque toujours une certaine ampleur que l'on trouve aux passions des âmes d'élite. L'homme médiocre et l'homme supérieur pourront tous deux se tuer de jalousie ou du désespoir; seulement l'un mourra en silence et en secret, l'autre se brûlera la cervelle en plein jour, après avoir fait son testament et écrit une lettre de reproche à sa maîtresse.

L'amour de Louise pour Arthur, quelque vulgaires qu'en eussent été les causes, était violent et sincère. Les avantages d'élégance et de fortune qui avaient séduit la jeune fille étaient futiles sans doute, mais c'étaient les plus appréciés par elle, ceux pour lesquels elle avait toujours éprouvé le plus de sympathie. La fragilité des bases

sur lesquelles s'était élevé cet attachement ne l'avait donc pas empêché de grandir; car ce que Louise adorait dans son amant était ce qu'elle comprenait le mieux, ce à quoi aspiraient ses désirs!

Aussi sa douleur et sa jalousie ne furent-elles ni moins profondes ni moins délirantes qu'elles ne l'auraient été dans le cœur le plus poétique.

Dominée par son unique pensée, la malheureuse jeune fille arriva bientôt à une sorte de monomanie fatale qui la poussa en dehors de toutes les habitudes sensées. Le soir, elle sortait seule pour parcourir les rues où devait passer Arthur; elle attendait près de son hôtel l'heure de son départ, et, quand il paraissait en toilette de bal, elle se pâmait d'ivresse à le regarder, ainsi beau, heureux et paré. Elle le suivait dans l'ombre, lui parlant dans son cœur et lui donnant mille noms de tendresse; elle arrivait avec lui jusqu'à la porte de l'hôtel où la fête l'attendait, et là, cachée dans un coin obscur, le cou tendu, les yeux fixés sur les fenêtres étincelantes de lumière, elle attendait des heures entières pour apercevoir, à travers le vitrage, une ombre qui ressemblât à la sienne.

Souvent, exaltée par ce long isolement et par la nuit, elle devenait le jouet d'une singulière hallucination. A force de regarder dans le bal par la pensée, le bal se déroulait réellement devant ses yeux! Elle y assistait, elle voyait tout, elle reconnaissait les visages et entendait murmurer les noms! Elle apercevait, de loin, Arthur, dans la foule, arrêté près d'une jeune femme à laquelle il semblait parler tout bas; elle le voyait se pencher vers elle avec mollesse, lui sourire de ce sourire enivré qu'elle

lui avait vu autrefois ; et la jeune femme, les yeux baissés et rougissante, écoutait en effeuillant son bouquet ! Alors, oubliant que tout cela était un rêve, la malheureuse jeune fille poussait des sanglots étouffés ; elle levait les bras avec désespoir vers le balcon lumineux ; elle appelait Arthur, ou, accablée, s'asseyait sur quelque borne, la tête cachée dans ses mains, et versant un torrent de larmes.

Ses folles démarches ne s'arrêtèrent pas là. Sa passion devenant plus inquiète et plus hardie, elle ne se borna plus à suivre Boissard la nuit ; elle l'épia pendant le jour, fréquenta les promenades où il avait coutume d'aller, et l'accompagna partout comme son génie, mais toujours de loin et cachée.

Sa douleur trouva même une sorte de charme à cette surveillance invisible et s'en fit une occupation. Il y avait en effet, dans cette poursuite étrange, quelque chose qui s'accordait bien avec les dispositions romanesques qui ne manquent jamais de se développer dans les cœurs malheureux.

Les choses en étaient là, lorsque une circonstance imprévue vint hâter la crise depuis longtemps préparée entre Louise et Arthur.

XXVI.

Peu de cités possèdent autant de promenades charmantes que l'ancienne capitale de la Bretagne. De quelque côté que vous tourniez vos pas, vous rencontrez des allées verdoyantes ou des jardins fleuris, ouvrant devant vous leurs oasis embaumées. Aussi conçoit-on facilement, en parcourant ses parcs publics, que Rennes ait produit, dans ces dernières années, tant de jeunes poëtes intimes et mélancoliques. C'est, en effet, par excellence la ville de l'élégie. Tout vous y pousse ; on la sent dans l'air du Champ de Mars, on la respire sous les dômes gazouillants du *Thabor;* elle s'exhale au bord du *Mail* avec les parfums du soir, alors que l'odeur de foin coupé vient des prairies, et que les chants des *filles repenties* s'élèvent des buttes éloignées de Saint-Cyr. A Rennes, la rêverie trouve partout des asiles muets, des retraites ombreuses où le ver peut germer et éclore. Rien ne manque à ses promenades, pas même la solitude, car à peine si vous y rencontrez, de loin en loin, quelque penseur solitaire qui,

la tête baissée, pousse devant lui, avec distraction, les feuilles dont la terre est jonchée.

C'est seulement aux jours de fêtes que la population de Rennes, naturellement casanière, sort pour visiter ses promenades. Alors vous les voyez couvertes de jeunes hommes que l'étude a rendus chauves avant le temps, et de femmes à la ravissante langueur, tenant par la main des enfants beaux et frêles. Au milieu de cette foule pensive, s'agite la jeunesse des écoles, vive, bruyante, hardie; puis le peuple, sérieux et fort; puis les jeunes ouvrières à la marche furtive, aux regards détournés, aux sourires retenus.

C'était un de ces jours de fêtes, les promeneurs parcouraient à flots pressés les longues allées du Mail. Un de ces soleils qui semblent vous appeler et auxquels tout s'épanouit, un joyeux soleil d'hiver faisait étinceler le givre à la cime des tilleuls. La teinte uniforme des campagnes blanchies n'était variée que par l'ombre des nuages qui passaient au ciel. Saint-Cyr montrait à l'horizon son vieux monastère à demi caché sous les neiges, et, sur la rivière devenue solide, on voyait glisser les patineurs et les traîneaux chargés de femmes parées.

Attiré par ce dernier spectacle, la foule s'était pressée sur les bords de la promenade et suivait des yeux, avec curiosité, tous les détails de cette scène animée, distribuant tour à tour aux acteurs, ou ses rires ironiques ou ses applaudissements. Mais, parmi les patineurs, il en était un qui réunissait tous les suffrages; c'était Arthur Boissard. Vêtu d'une élégante polonaise garnie de riches fourrures, il courait sur la glace en décrivant mille cour-

bes gracieuses, et, par instants, sa taille souple se balançais si aérienne dans ces élans merveilleux, qu'il semblait prêt à prendre son vol.

Cependant après avoir épuisé tous les caprices de son adresse, dans une de ces courses nonchalantes le long du rivage le jeune homme aperçut un groupe de femmes qui venaient d'arriver et qui regardaient.

Il s'avança précipitamment vers elles en saluant.

— Vous faites merveille, M. Boissard, lui dit la plus vieille, qui paraissait être la mère des deux autres.

— La glace est magnifique, Madame, et les plus maladroits sont habiles aujourd'hui ; on se sent des ailes aux pieds.

— C'est donc un grand plaisir que de glisser ainsi ? demanda une des jeunes filles.

— Un plaisir dont rien ne peut donner l'idée ; on se sent aller sans faire de mouvement, comme si l'on était transporté sur un char de fées.

— Cela doit être étrange...

— Mon Dieu ! si madame votre mère voulait permettre à mademoiselle votre sœur et à vous de descendre dans un traîneau...

— Oh ! nous aurions trop peur, s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles en regardant tour à tour la glace et leur mère.

— Il peut y avoir du danger, observa celle-ci.

— Aucun, Madame ; cette glace porterait de l'artillerie ; d'ailleurs, nous ne nous éloignerons pas de cet endroit. Permettez un essai, je vous en supplie.

Après quelques nouvelles objections de la vieille dame

et quelques nouvelles expressions de frayeur de la part des jeunes filles, la première consentit enfin, et Arthur courut chercher un traîneau.

Les deux sœurs s'y placèrent, et bientôt on les vit glisser légèrement et fuir vers le bas de la rivière.

Arthur semblait diriger le traîneau avec une attention pleine de sollicitude et y employer toute son habileté. Il lui fit décrire plusieurs cercles, ralentit sa course, puis, la reprenant plus rapide, emporta, avec la promptitude de l'éclair, le char fragile qui ne s'arrêta qu'au rivage, devant le lieu même où la mère attendait.

Les deux jeunes filles descendirent à moitié riantes, et toutes rouges encore de plaisir et d'effroi. En sortant, la plus jeune chancela; Arthur étendit les mains pour la soutenir, et elle se trouva presque renversée dans ses bras. Leurs yeux se rencontrèrent dans ce moment; ils se lancèrent un regard plein d'amour.

— C'est un bien beau jour pour moi, dit Arthur tout bas, en reconduisant la jeune fille au rivage.

Celle-ci n'osa répondre, mais elle pressa légèrement la main qui tenait la sienne; ils étaient arrivés près de la mère.

— Tu parais tout étourdie, Clara, dit celle-ci.

L'enfant rougit et quitta le bras d'Arthur. Les trois femmes causèrent encore un instant avec le jeune homme, puis elles s'éloignèrent.

Boissard resta assez longtemps immobile près du rivage, les suivant des yeux; mais, comme s'il fût sorti tout à coup de quelque rêverie, il s'élança de nouveau sur la glace et se mit à la parcourir avec plus de rapidité

que jamais. Cependant il était facile de voir, à l'irrégularité de ses mouvements, qu'une pensée étrangère l'occupait; il semblait se laisser conduire par ses patins et ne plus songer à ce qu'il faisait.

Dans ses évolutions distraites, il s'élança le long d'un des canaux qui longent le *Mail*, et dont la glace, plus faible, n'avait point encore été tentée par des patineurs. A peine y eut-il fait quelques pas, qu'un léger craquement se fit entendre; la glace fléchit sous lui, et il enfonça.

Un cri partit à quelques pas, et une femme se précipita vers le canal, les bras tendus; la glace, déjà brisée, céda sous ses pieds.

— Louise, n'avancez pas, cria Boissard.

Mais il n'était plus temps; la glace s'affaissa davantage, la jeune fille fit encore quelques pas et tomba dans les bras d'Arthur.

Par un mouvement naturel, celui-ci étendit la main pour se retenir à quelque chose et rencontra un tronc d'arbre qu'il saisit.

— Ne bougez pas, dit-il, ou nous sommes perdus.

On était accouru de tous côtés, des secours arrivèrent; Louise et Arthur furent bientôt ramenés au rivage.

Mais Louise était folle de trouble, de frayeur et de joie. Les deux bras passés autour du cou d'Arthur, elle ne voulait plus s'en détacher: elle l'appelait en pleurant, le couvrait de baisers, le serrait contre sa poitrine en répétant qu'il était sauvé: la foule écoutait, étonnée et attendrie; tandis que Boissard, honteux d'être ainsi en spectacle, faisait tous ses efforts pour apaiser la jeune fille. Il réussit enfin à modérer ses transports, et il allait

la faire sortir du cercle qui s'était formé autour d'eux, lorsque son nom, prononcé à ses côtés avec un accent de surprise, le fit se détourner; Clara était là avec sa sœur et sa mère, fixant sur lui des yeux étonnés.

Arthur laissa tomber la main de Louise, en rougissant, et baissa les yeux; quand il les releva, les trois femmes avaient disparu.

Le jeune homme fit un geste de désespoir, et saisissant rudement le bras de sa maîtresse, il l'entraîna loin de la foule.

XXVII

Deux jours après l'accident arrivé sur le canal du Mail, Boissard se trouvait seul dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main et plongé dans une sombre rêverie. Il était facile de voir, aux rides qui plissaient son front et à la fixité de ses regards, que quelque préoccupation pénible l'oppressait. Après être resté longtemps dans la pose tristement méditative qu'il avait prise, il poussa un soupir, laissa retomber ses mains sur son bureau, avec une sorte d'impatience découragée, comme si ses réflexions ne l'eussent mené à rien, et promena ses yeux distraits sur les papiers et les livres qui l'entouraient.

Une lettre ouverte devant lui arrêta ses regards, il la prit avec le geste d'un avocat qui relirait une pièce convaincante à laquelle il ne saurait que répondre.

Voici cette lettre :

« Ma chère amie,

« Vous avez sans doute déjà entendu parler de l'inconcevable scène qui a eu lieu dimanche dernier sur le

Mail, et dont votre fils était l'acteur. Un malheureux hasard nous en ayant rendues spectatrices, mes filles et moi, nous n'avons pas même la possibilité du doute.

« Vous comprendrez sans doute, ma chère, qu'après un tel scandale je doive être effrayée de l'avenir réservé à Clara, et que je regarde au moins comme suspendue l'exécution du projet dont nous avions parlé. Le bonheur de ma fille m'est confié, et je serais trop coupable de la livrer imprudemment aux chagrins d'une union exposée à des rivalités.

« Incertaine du résultat que devra amener la découverte que je viens de faire, je crois aussi devoir prier votre fils de renoncer, au moins momentanément, à des assiduités qui pourraient nuire à Clara. J'espère que M. Arthur comprendra ma prudence et l'excusera. Veuillez lui dire que nous le recevrons de nouveau avec plaisir lorsqu'il aura fait oublier le triste éclat de dimanche dernier, en donnant des gages de son retour à des mœurs plus dignes de lui et plus rassurantes pour une mère.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, ma chère amie, combien tout ceci m'est pénible ; j'espère que, quoi qu'il arrive, notre amitié n'aura point à souffrir de circonstances qui n'ont point dépendu de nous. Ma lettre, écrite à tout autre qu'à vous, eût été une rupture définitive ; mais les fautes du fils ne peuvent me faire oublier toute l'affection que j'ai pour la mère.

« Votre amie dévouée,

« Émilie Gerol. »

Cette lettre, reçue le matin même par madame Boissard, avait été communiquée aussitôt à Arthur, et il s'en

était suivi une explication dans laquelle le jeune homme avait été obligé d'avouer sa liaison avec Louise. Madame Boissard, après quelques observations sévères, lui avait laissé la lettre en l'engageant à réfléchir sur ce qui lui restait à faire.

Or, c'était précisément là ce qui rendait Arthur si soucieux et ce qui l'occupait depuis le matin. Il cherchait vainement un moyen de sortir d'embarras ; de tous côtés les difficultés lui semblaient inextricables.

Sa position s'était, en effet, tellement compliquée depuis quelque temps, qu'une explication est indispensable pour la faire comprendre au lecteur.

Il y avait environ trois mois qu'en rentrant chez lui Arthur avait trouvé, dans le salon de sa mère, madame Gerol et ses deux filles, qu'il n'avait jamais vues et que l'on venait de retirer d'un pensionnat de Paris. Madame Gerol était une ancienne amie de la maison, et les rapports suivis qu'établit entre ses filles et Boissard la communauté des goûts et des plaisirs, resserrèrent cette liaison, à laquelle la mère n'apporta, de son côté, aucun obstacle. Bientôt l'on ne put voir les demoiselles Gerol dans un bal ou dans un concert sans leur compagnon inévitable, Arthur Boissard.

On conclut de ces assiduités que le mariage de ce dernier avec l'une des jeunes filles était arrêté. Les compliments qu'on lui adressa à cette occasion le surprirent d'abord, puis le flattèrent, puis finirent par le faire réfléchir.

Il se trouvait précisément dans la période décroissante de son amour pour Louise. L'idée d'un mariage qui le

forcerait à rompre avec elle lui sourit donc plutôt qu'elle ne l'effraya. Il revenait d'ailleurs à des opinions plus régulières et plus acceptées. L'essai qu'il avait fait d'une passion commençait à lui faire croire qu'en définitive rien ne valait le calme d'un mariage fondé sur une affection commode, que l'on pouvait trouver à son heure et qui ne vous imposait aucune chaîne. En outre, son alliance avec la famille Gerol réunissait tous les avantages que l'on recherche dans le monde, et, de riche qu'il était, elle pouvait le faire presque millionnaire.

Toutes ces considérations, quoique confusément entrevues, le portèrent à multiplier ses visites chez madame veuve Gerol. Des deux filles de cette dame, Clara était celle qu'il préférait à cause de sa gaieté spirituelle ; ce fut donc à elle que s'adressèrent plus positivement ses attentions. La jeune fille n'y fut point insensible. Elle répondit à ses avances par des avances. Des politesses, reçues sérieusement, se changèrent ainsi en déclarations, et il arriva qu'après avoir fait quelques pas, chacun de leur côté, les deux jeunes gens se trouvèrent un beau jour les mains unies et officiellement amoureux.

Les mères, qui avaient leurs projets, s'étaient tues jusqu'alors ; mais, quand les choses furent arrivées à ce point décisif, madame Boissard parla à son fils : elle lui déclara qu'elle avait découvert son inclination, qu'elle l'approuvait, et qu'elle était d'avis de réaliser au plus tôt une liaison si bien assortie.

Arthur n'avait aucune objection à faire ; il consentit à tout, et le mariage fut convenu, sans que toutefois l'époque en fût définitivement fixée.

On en était là depuis environ quinze jours lorsque la rencontre du Mail avait eu lieu.

Arthur n'avait que trop prévu quelles seraient les suites de cette rencontre. Après avoir fait d'assez durs reproches à Louise sur son scandaleux éclat, il l'avait quittée et n'était point retourné la voir depuis.

Livrée ainsi à ses réflexions la jeune fille s'exalta. La course en traîneau qu'elle avait vue avait suffi pour lui faire connaître qu'une autre lui était préférée, et sa jalousie, ainsi justifiée, s'accrut jusqu'au délire. Il ne lui fut plus possible de demeurer calme ni d'attendre. Son cœur, gonflé de douleur, d'impatience et de colère, s'enfiévra d'heure en heure ; sa tête, fatiguée d'une pensée unique, se perdit. Une lettre écrite à Arthur était restée sans réponse ; elle se persuada aussitôt qu'il était malade et que son accident avait eu des suites.

Dans les moments de passion, l'invraisemblance d'une supposition devient un motif de plus pour y ajouter foi. Le soupçon de Louise, à peine formé, se transforma donc pour elle en certitude. La pensée que Boissard pourrait souffrir, être en danger, mourir sans qu'elle, qui ne vivait que pour lui, en fût même avertie, la rendit folle. En tout cas, malade ou ingrat, il fallait qu'elle le vît, car elle ne pouvait supporter plus longtemps ces incertitudes.

L'espèce de publicité donnée par le hasard à ses rapports avec Boissard avait, d'ailleurs, brisé les derniers liens de retenue qui auraient pu l'arrêter. Elle avait laissé voir son cœur au monde ; à quoi lui servirait désormais de le cacher ? Pareille à ces filles-mères qui, une fois leur enfant avoué, le gardent dans leurs bras aux yeux de tous

et semblent s'en parer, elle résolut de ne plus voiler son amour, et d'en avoir la hardiesse et les priviléges, puisqu'elle en avait la douleur. Arthur ne venait pas, Arthur l'oubliait ou avait besoin de ses soins ! Elle ne balança plus, et, quoi qu'il pût arriver, elle résolut de le voir.

Or, c'était au moment même où la jeune fille prenait cette décision, que Boissard, la lettre de madame Gerol à la main, méditait sur les moyens de sortir de sa difficile position. Depuis qu'il se voyait menacé d'une rupture, il tenait plus vivement que jamais à l'union projetée, et mille avantages, auxquels il n'avait songé que vaguement, se dessinaient plus clairement à ses yeux. Il éprouvait d'ailleurs pour Clara une de ces passions mixtes que ne manque jamais d'inspirer une fiancée riche et jolie ; espèce d'amour bourgeois, né des sens, de l'orgueil et de l'arithmétique, et tel précisément qu'il le faut pour constituer ce que l'on appelle dans le monde un mariage d'inclination.

La crainte de voir échapper un bonheur *aussi avantageux* causait donc à Boissard un véritable chagrin. Dans son désespoir, il se blâmait de son imprudence, il se plaignait de la fatalité des circonstances ; mais il accusait surtout Louise de son fol éclat. Il éprouvait même une sorte de soulagement à se livrer à sa colère contre la jeune fille ; il maudissait le jour où il l'avait connue, celui où il s'était laissé prendre à son amour ; il allait jusqu'à se repentir du bien qu'il lui avait fait et qui avait été la cause première de sa liaison. Puis il se demandait, presque avec colère, d'où lui venait cet acharnement d'amour, alors qu'elle aurait dû comprendre qu'il ne la payait plus de retour ? Que

ne faisait-elle ce qu'avaient fait tant d'autres? En se donnant, ne savait-elle pas qu'une pareille liaison ne pourrait être éternelle ? Sa position dans le monde et celle d'Arthur l'avertissaient suffisamment du sort qui était réservé à cet attachement sans issue, et le jeune homme ne l'avait trompée par aucune promesse. Elle avait donc accepté volontairement une alliance passagère de jeunesse et de plaisir ; pourquoi vouloir maintenant faire à cette alliance une perpétuité qu'elle ne pouvait avoir ?

A toutes ces raisons, la conscience répondait bien par quelques murmures. De tendres pitiés s'élevaient par instants dans le cœur de Boissard pour la pauvre enfant qu'il avait perdue; mais il repoussait ces mouvements d'une sensibilité importune, revenait à ses raisonnements et s'endurcissait par l'irritation.

Hélas! Louise portait ainsi bien vite la peine de sa propre faute. Les mêmes sophismes dont elle s'était servie pour justifier sa trahison envers Antoine, Boissard y avait recours aujourd'hui à son tour, pour justifier sa trahison envers elle.

Après de longues réflexions, le jeune homme se décida à faire un effort, et, quoi qu'il lui en coûtât, à rompre avec Louise.

Quant aux moyens, il n'y en avait qu'un : il craignait trop sa faiblesse en présence des larmes de la jeune fille, pour s'exposer à une entrevue ; il résolut donc de lui écrire, et, se défiant de sa résolution, il voulut lui écrire sur-le-champ.

XXVIII

Il avait déjà pris une plume qu'il tournait avec embarras entre ses doigts, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement. A une exclamation poussée par une voix connue, il se détourna vivement et jeta à son tour un cri de surprise et presque de frayeur. Louise était arrêtée sur le seuil.

— Vous ici? dit-il, stupéfait.

— Je ne pouvais rester plus longtemps sans vous voir, répondit-elle.

— Mais vous n'y avez pas pensé ! venir en plein jour !... on vous aura vue.

— Que m'importe? il fallait bien que je vinsse, puisque vous ne veniez pas.

Arthur frappa sur son bureau avec impatience, et se levant :

— Mais vous êtes folle; pourquoi ne pas attendre? Qui vous a dit de venir? Voulez-vous me perdre?

Elle recula de surprise.

— Vous perdre! Ce n'est pas donc moi que je perds en venant ?

Et, comme si un trait de lumière l'eût subitement éclairée :

— Ah! je comprends, vous avez peur qu'elle ne le sache.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh! je sais tout, ne cherchez pas à me tromper. Ne l'ai-je pas vue cette femme que vous me préferez ? Je sais tout, vous dis-je; je vous suis partout, je vois toutes vos actions. J'étais sur le Mail; n'ai-je pas remarqué comme elle vous a souri, comme vous la regardiez lorsque vous l'avez enlevée du traîneau! Ah! j'étais là, Arthur, j'étais là.

Ce souvenir réveilla la mauvaise humeur de Boissard.

— Je ne m'en suis que trop aperçu, dit-il. Grâce à vous, je suis, depuis deux jours, le sujet de toutes les conversations et de toutes les plaisanteries? Mais qui vous a donné le droit d'espionner ainsi mes démarches ?

Louise joignit les mains.

— Mon Dieu! avez-vous même oublié que je vous aime?

— Étrange manière de prouver de l'amour que de fatiguer par des extravagances et des jalousies.

La jeune fille laissa tomber ses mains jointes, baissa la tête et se mit à pleurer.

Arthur fit quelques tours dans la chambre sans parler; mais enfin, appelant à lui tout son courage, il s'approcha d'elle et dit :

— Écoutez, Louise, nous ne pouvons continuer ainsi.

Nous ne nous voyons plus que pour nous quereller, et je ne puis vous parler sans faire couler vos pleurs, il faut que cela finisse.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes avec une expression d'espoir.

— Nos positions dans le monde sont trop différentes pour que nous ayons pu jamais songer à une union que ma famille d'ailleurs ne souffrirait pas. Nous l'avons senti tous deux, car jamais, vous le savez, il n'en a été question entre nous dans nos rêves les plus lointains. Nous serons donc condamnés à vivre toujours séparés, à nous cacher du monde, à avoir honte d'une affection à laquelle enfin il nous faudra tôt ou tard renoncer.

Louise fit un mouvement.

— Écoutez-moi, écoutez-moi. Tâchez de conserver votre calme pour me comprendre. Je le répète, tôt ou tard il nous faudra renoncer l'un à l'autre, car la vie est la vie, et nul ne peut se soustraire à ses nécessités. Le mariage est le but définitif de toute existence. Lors même que nous voudrions nous refuser aux joies d'une famille et à une position fixe, les circonstances seraient plus fortes que notre volonté. Il faut donc que le cœur fasse cet aveu à la raison; ne pouvant nous unir par un lien légitime, nous devrons nécessairement nous séparer quelque jour. Il s'agit de savoir s'il ne vaut pas mieux prévenir une nécessité fatale que de l'attendre. Déjà vous voyez que notre liaison n'est pour nous qu'une source de soucis et de souffrances; or, c'est là un avertissement. Quand un amour n'apporte plus le bonheur, c'est que sa fin est proche. Pourquoi prolonger une cruelle agonie? Soyez

sage, Louise ! devenons amis, d'amants que nous avons été. Je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées près de vous ; vous trouverez toujours, en moi, un frère tendre et dévoué ; mais, croyez-moi, n'attendons pas plus longtemps une rupture ; séparons-nous sans colère, tandis que nous nous aimons encore.

En parlant ainsi, Boissard secouait doucement les mains de l'enfant, qu'il avait prises dans les siennes, comme pour l'exciter à répondre ; car celle-ci se taisait. Elle avait tout écouté dans un silence qui avait presque l'air d'être du calme. Seulement ses regards avaient pris insensiblement une expression égarée, tout son corps s'était mis à trembler et sa respiration était devenue entrecoupée. Quand Arthur eut fini de parler, elle ferma les yeux, étendit les mains en avant comme si elle eût vu un abîme, et se laissa tomber à genoux en poussant un gémissement.

Boissard, tout troublé, se pencha pour la soutenir.

— Calmez-vous, Louise ; au nom du ciel, revenez à vous.

Mais les sanglots étouffaient la jeune fille. Enfin, un torrent de larmes parut la soulager ; elle leva les regards et les mains au ciel avec une expression indicible de désespoir.

— Je ne me trompais donc pas, murmura-t-elle ; il ne m'aime plus, il en aime une autre !....

Boissard pensa que, l'occasion venue et le premier pas fait, il ne devait pas reculer.

— Eh bien ! repondit-il d'une voix affectueuse, mais ferme, si vous avez cette pensée, vous voyez bien qu'il faut nous séparer ;

— Ainsi, c'est vrai ! cria Louise en le regardant.

Il baissa les yeux.

— Oh ! c'est vrai, mon Dieu ! il en aime une autre ! et il ose me le dire ! et il n'a pas peur que je meure !

Et se frappant le front de ses poings :

— Oui, mourir cela vaut mieux, je souffrirai moins long-temps.

Elle courut vers le balcon, Boissard n'eut que le temps de la saisir dans ses bras.

— Louise, ! s'écria-t-il épouvanté, Louise, vous êtes folle.

Elle détourna vers lui son visage défait.

— Vous avez raison, dit-elle avec une douceur navrante, il ne faut pas que ce soit ici ; si je me tuais chez vous, on en parlerait, et elle ne voudrait peut-être plus vous épouser.

— Louise ! oh revenez à vous ; écoutez-moi.

— Vous écouter ; à quoi bon ? Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez me quitter ? qu'ai-je besoin de savoir autre chose ! Vous voulez me quitter...; et que deviendrais-je, alors, moi ? J'ai besoin de vous, je n'ai plus que vous au monde ! Mais vous l'aimez donc bien cette femme ? Qu'a-t-elle pour que vous l'aimiez tant ? Est-ce parce qu'elle est élégante et riche ? parce que c'est une demoiselle ? O mon Dieu ! fais donc que je sois aussi une demoiselle pour lui plaire ! Mais cette femme, vous ne lui êtes pas nécessaire comme à moi ; pourquoi m'abandonneriez-vous pour elle ? Je vous ai aimé la première, je vous aime plus qu'elle, plus qu'elle ne vous aimera jamais. Quel droit a-t-elle sur vous ? que vous veut-elle ?

— Louise !....

— Ah ! j'irai la trouver, continua-t-elle avec emportement, j'irai la trouver....

— Vous ne le ferez pas ! s'écria Arthur, effrayé.

— Je le ferai ; pourquoi aurais-je pitié des autres, puisque personne n'a pitié de moi ? J'irai la trouver, je lui dirai tout ; je lui raconterai ce que je souffre ; je tomberai à ses pieds, et, si elle ne veut pas renoncer à vous, je me tuerai devant elle.

Boissard s'arrêta devant la jeune fille, pâle de colère et de peur.

— Vous ne ferez pas cela ; dites que vous ne le ferez pas...

— Je le ferai.

— Vous avez donc juré d'être mon mauvais génie ?

— Pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer ?

— Non, je ne vous aime plus, s'écria-t-il, car vous n'êtes pour moi qu'une cause de trouble et de douleur. J'ai tâché de rendre moins pénible une séparation nécessaire, et vous ne l'avez pas voulu. Vous m'avez menacé ; eh bien ! soit, faites ; accusez-moi d'une faiblesse dont je rougis maintenant ; mais que tout soit fini entre nous, que je ne vous voie plus, que je ne vous entende plus ; tout m'est égal, pourvu que je sois délivré de vous.

Louise parut comme frappée de la foudre. Pâle, droite, les yeux fixes, elle demeura un instant étourdie ; puis, levant tout à coup ses regards sur Arthur, elle jeta un cri, joignit les mains d'un geste insensé et s'élança vers la porte.

— Adieu, Arthur ! dit-elle.

XXIX

En sortant de chez Boissard, Louise courut devant elle, ne voyant rien, n'écoutant rien et ne se sentant pas marcher.

Lorsqu'elle avait entendu Arthur prononcer ces mots : Je ne vous aime plus ! elle avait éprouvé une telle révolution et une si horrible douleur, qu'une idée, une seule, lui était venue, l'idée de mourir. Peu lui importait le moyen et le lieu, mais elle avait besoin de mourir, elle voulait mourir.

Elle marcha d'abord sans savoir où elle allait. Dans tout son être elle ne sentait que deux choses : une voix qui montait de son cœur et qui disait : — Je ne t'aime plus ; et une sorte de battement douloureux, semblable au pendule d'une horloge, qui résonnait dans son cerveau en répétant : — Mourir ! mourir !

Ce ne fut qu'après une heure de marche, et lorsque l'exercice et le grand air l'eurent un peu ramenée au sentiment de son existence, qu'elle s'aperçut quelle se trou-

vait dans la campagne et devant le cimetière ; Dieu semblait l'avoir conduite là à dessein : elle y entra.

Ses regards se promenèrent sur le vaste champ des tombes avec une sorte d'avidité. Elle crut sentir que sa tête se calmait, comme si quelque chose de froid s'exhalait de ses marbres. En parcourant d'un pas chancelant les longues rues de mausolées, ses yeux cherchèrent machinalement autour d'elle quelque nom ami, mais en vain : alors elle songea qu'elle n'avait pas même au cimetière une pierre sur laquelle, à défaut d'un saint protecteur, elle pût reposer son front ; cette idée l'attendrit sur elle-même et elle recommença à pleurer.

Il est rare que les grands mouvements de désespoir résistent à ces expansions. De même que les orages du ciel éteignent leurs foudres dans les pluies, les orages de l'âme se fondent bien vite dans les larmes. Le cœur douloureusement gonflé semble alors se décharger ; c'est comme un abcès qui crève et trouve subitement son issue. Une fois que les pleurs de Louise eurent commencé à couler, ils éclatèrent sans qu'il lui fût possible de les retenir.

Elle s'assit sur un tombeau, la tête courbée sur ses genoux, et leur laissa un libre cours. A chaque instant, une nouvelle pensée venait, pour ainsi dire, fouetter sa douleur et en redoubler les crises. Elle se rappelait le regard, les gestes d'Arthur pendant cette scène cruelle, et se répétait les mots terribles qu'il avait prononcés : — Je ne vous aime plus !

Parfois, aussi, les souvenirs du passé lui revenaient par bouffées dévorantes. Des sons passaient à son oreille.

C'était le nom d'amour qu'Arthur avait coutume de lui donner, l'inflexion de sa voix en la nommant ! c'étaient mille images : la caresse qu'il lui faisait en partant, le regard qu'il lui jetait du seuil, l'adieu qu'il lui envoyait de la main ! Et toutes ces réminiscences poignantes s'éveillaient comme à dessein : on eût dit qu'une brise fatale lui apportait tous les parfums célestes du paradis qu'elle avait perdu pour le lui faire regretter plus amèrement ; car c'est là une des plus dures conditions de la vie. Le bonheur passé ne paraît, le plus souvent, qu'une dérision du présent. Il n'y a que les souvenirs de souffrance que l'on puisse se rappeler sans peur ; ceux-là mêmes on les regarde avec une sorte de confiance, car ce sont comme des quittances données par le malheur.

La réflexion découvrit à chaque instant à Louise quelque cause inaperçue d'affliction. Elle armait son esprit de tous ses souvenirs, comme d'autant de flèches dont elle se perçait elle-même aux endroits les plus sensibles. Dans les grandes souffrances morales, nous éprouvons toujours le besoin de creuser ainsi notre douleur pour en faire jaillir jusqu'aux moindres sources. Une sorte d'instinct féroce qui s'éveille alors chez l'homme le pousse à s'acharner sur lui-même, et son intelligence devient un scalpel avec lequel il fouille furieusement aux plis les plus cachés du cœur.

Mais quelque cruelles que fussent les expériences faites ainsi par Louise, elles eurent pour résultat d'amortir le premier élan de son désespoir. A force de manier son malheur ; elle s'accoutuma à le regarder en face ; elle en prit possession et s'y arrangea. Si quelque moyen de

destruction se fût offert à elle lorsqu'il sortit de chez Arthur, nul doute qu'elle ne l'eût saisi sans hésitation ; la mort, dans ce moment, ne lui eût paru qu'une route prompte pour échapper à une situation qui lui semblait intolérable ; mais maintenant qu'elle voyait la possibilité de vivre avec cette douleur, elle avait moins de hâte : elle était bien encore résolue à mourir, mais elle voulait prendre son temps et ses arrangements. Une fois décidée, en effet, l'exécution n'était plus chose si pressée. Elle pouvait au moins jouir de son suicide, goûter toutes les farouches et terribles jouissances des derniers préparatifs, écrire à Arthur et le forcer à venir pleurer sur son cadavre.

Elle remit donc pour l'instant l'accomplissement de son projet.

D'ailleurs, elle ne pouvait se tuer dans la campagne. Un sentiment éprouvé par tous ceux qui ont voulu en finir avec l'existence l'arrêtait. Sous ce ciel limpide, au milieu de cette nature murmurante, il lui semblait que Dieu la voyait, et elle avait honte du suicide comme d'un sacrilége. Chez soi, entre des murs sombres, les portes fermées, les rideaux baissés, loin des hommes et de la pensée de Dieu, se tuer est facile ; rien ne vous détourne de votre douleur, tout est plus petit qu'elle ; mais comment mourir quand les oiseaux chantent, quand les fleurs embaument, quand les fontaines bruissent dans l'herbe, quand les brises viennent baiser votre front brûlant ! La vie déborde autour de vous, elle vous inonde, vous la pompez par tous les pores ; tout est si grand, si noble, si beau sous vos yeux, que vous vous sentez pris

d'une honte secrète de penser à vous seul au milieu d'un tel spectacle. Votre fièvre d'ailleurs s'éteint insensiblement. Trop d'images douces et invitantes viennent distraire votre peine ; vous n'êtes plus assez malheureux. Peut-être même qu'au détour d'un sentier votre œil, longtemps baissé, se relève et rencontre un nuage qu'il se met à suivre malgré lui ; peut-être votre main, crispée par un geste de fureur, trouve une fleur qu'elle effeuille machinalement ; peut-être votre oreille distraite saisit-elle un chant que vous apprit votre nourrice, et vos lèvres le répètent-elles tout bas à votre insu ! puis le nuage, la fleur, le chant s'emparent peu à peu de vous, l'idée unique qui vous préoccupait semble se fondre et se perdre dans ces nouvelles sensations, et vous laissez votre âme flotter longtemps au courant d'une rêverie vagabonde, jusqu'à ce qu'une réflexion subite ne vienne la heurter et qu'elle ne rappelle à elle le désespoir oublié. Mais celui-ci ne revient qu'à regret, et moins irrévocable. Quelquefois alors vous vous hasardez à le sous-peser, non pas encore pour essayer de le supporter, mais par curiosité et comme pour le comparer à vos forces. Puis, involontairement, vous sentez que vos forces l'emportent, et la pensée vague que vous pourriez vivre traverse votre âme. Alors seulement se décide la fatale question. Alors, placé comme en équilibre sur la tombe, un souffle peut vous y précipiter ou vous sauver ; le hasard décide seul de vous. Calice déjà plein, votre cœur n'a besoin que d'une larme de plus pour fléchir, d'une larme de moins pour se ranimer.

Après plusieurs heures de méditation et de pleurs,

Louise en était arrivée à cette situation incertaine. Sans s'être avouée à elle-même que sa résolution de mourir était moins ferme, elle s'arrêtait debout sur la frontière des deux mondes pour regarder en arrière. Qu'une main se fût alors tendue, qu'une voix l'eût appelée, qu'un fait l'eût réattirée quelques instants la dans vie, et c'en était fait de son courage. Une fois avortées, ces déterminations extrêmes ne se reprennent pas; le désespoir ne peut s'ajourner ainsi, et on ne le retrouve pas à volonté assez violent pour réessayer la mort. D'ailleurs, l'heure opportune est passée, et ces suicides remis ont quelque chose de ridicule qui arrête. Une fois que l'on a laissé tomber le poignard à terre, on a honte de se baisser pour le reprendre, et l'on se résigne à vivre, ne fût-ce que par amour-propre :

Louise sentait tout cela sans se l'être dit et sans le soupçonner elle-même; car, sincère dans son projet, elle croyait en retarder seulement l'exécution de quelques instants.

Cependant elle songea à regagner sa demeure. Elle avait repris assez d'empire sur sa douleur pour traverser la ville sans attirer l'attention, et, l'habitude l'emportant sur l'émotion, elle trouva bientôt, à son propre insu, sa démarche timide de jeune fille. Ah! qui eût pu deviner, sous cette apparence modeste, calme et silencieuse, tant d'angoisseuses passions! Qui eût dit en voyant passer cette enfant, si attentive à rendre les saluts, si soigneuse à éviter les embarras, que la grande question de la mort et de la vie s'agitait alors dans son âme! Et combien de ces drames intérieurs se jouent partout autour de nous, sans

que nous le sachions ? Qui ne s'est demandé quelquefois, en traversant la foule et en laissant glisser son regard sur tant de visages marqués au même coin banal, ce qui arriverait si tous les masques tombaient à la fois et si tous les fronts dévoilaient subitement toutes les âmes ! Que de haines, que de souffrances, que de désirs, que d'histoires déchirantes tout à coup révélés ! De tant de visages sereins en apparence, combien en resterait-il éclairés de joie et de paix ? L'humanité n'a de tranquille que sa surface. Chacun croise bien sont habit sur l'ulcère qu'il veut cacher ; chacun voile ses difformités sous une élégance apprêtée, comme le peuple sa saleté sous des habits de fête ; mais la foule n'est jamais qu'un amas de douleurs ou de vices endimanchés.

Le premier sentiment qu'éprouva la jeune fille en arrivant chez elle fut un sentiment de bien-être ; elle pouvait enfin déposer toute contrainte ; on ne la voyait plus ! Elle se jeta sur une chaise, laissa tomber sa tête dans ses mains, et demeura quelques instants comme étourdie de ce qui lui était arrivé. Enfin elle promena ses regards autour d'elle.

Cette chambre sombre et dégarnie allait bien à la tristesse de son cœur ravagé. Elle se leva, regarda dans tous les coins avec incertitude, comme si elle eût cherché quelque chose pour envenimer sa douleur ou la consoler ; mais rien n'arrêta sa vue. Elle fit quelques pas sans but, rangea quelques objets avec cet instinct de femme qui semble survivre même à la pensée, et s'avança enfin vers la fenêtre.

Son réséda abandonné était mort depuis longtemps, la

cage de son oiseau était vide, et le jardin de maître Pillet montrait toujours, au devant, son gouffre humide, tapissé de plantes vénéneuses et de lichens immondes.

Cet aspect désolé lui plut : elle croisa les mains en regardant fixement devant elle. Dans ce moment, il lui sembla que Dieu lui présentait un symbole de toute sa vie. La fleur absente, l'oiseau envolé, le jardin stérile, n'était-ce pas son passé ? n'était-ce pas son avenir ? les champs et les parfums de sa jeunesse perdus à jamais, la seule chose qui restât devant son présent désert, n'était-ce pas aussi un champ délaissé et semé d'orties ?

Elle fit ces rapprochements faciles en versant beaucoup de larmes. Elle se détailla longuement à elle-même la nécessité de mourir, et s'encouragea à en finir avec ses souvenirs déchirants.

D'ailleurs, la honte de vivre encore, après une résolution si clairement exprimée à Arthur, lui venait par intervalles. L'orgueil, cette lie des passions les plus sincères, aigrissait sa douleur et troublait sa raison. Elle s'écriait qu'il fallait mourir, mourir sur-le-champ ; et pourtant elle attendait, car le besoin d'exister, plus fort que tout le reste, balançait, à lui seul, les excitations du désespoir et de l'orgueil.

Et comment en eût-il été autrement ? Si jeune encore, si vivace, si vibrante à tout, comment n'eût-elle pas hésité ? Malgré le vent qui en avait brûlé les fleurs, l'arbre de la vie était encore si haut et si puissant, ses racines étaient si profondes ! Quoi qu'on en ait dit, la plus terrible des actions humaines est le suicide. La mort reçue dans l'accomplissement du devoir est facile, parce qu'elle

est tranquille, sereine et sans lutte ; mais le suicide est horrible, car il est le résultat d'une révolte intérieure dans laquelle l'âme assassine le corps.

Du reste, nous l'avons déjà dit, il ne fallait, pour fixer les incertitudes de Louise, qu'une circonstance fortuite qui vînt faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté ; elle ne se fit pas attendre longtemps.

Elle était à peine rentrée depuis une heure, lorsqu'on lui apporta une lettre. En reconnaissant l'écriture, elle pâlit et chancela. La lettre était d'Antoine.

Elle porta la main à son front en fermant les yeux, comme si elle eût attendu quelque nouvelle douleur ; enfin, faisant un effort sur elle-même, elle l'ouvrit. C'était un billet fort court :

« Je ne reçois plus de lettres de vous, Louise ; nul ne me donne de vos nouvelles ; je ne puis supporter plus longtemps mes inquiétudes. Je pars, et cette lettre ne me précédera que de quelques heures ; j'arriverai demain matin.

« J'ai voulu vous avertir, parce que j'ai craint pour vous l'impression d'un retour inattendu.

« Louise, comment me recevrez-vous ? Je reviens riche assez ; mais si vous saviez comme je tremble ! Oh ! ma vie va se décider. A tout à l'heure, Louise ! à tout à l'heure !... Malgré moi ce mot me fait frémir de joie. Quoi ! je vais vous voir, entendre votre voix, toucher vos mains, vous appeler ma fiancée ?... Oh ! mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas un rêve.

ANTOINE. »

L'effet que cette lettre produisit sur Louise fut terrible.

Dans toutes les angoisses qui l'avaient torturée depuis quelque temps, elle avait eu soin d'écarter d'elle le souvenir d'Antoine, comme trop difficile à supporter. Plusieurs fois, la pensée de son retour prochain lui était venue, mais elle l'avait aussitôt repoussée avec épouvante. Elle sentait que c'était un malheur imminent, inévitable, dont aucune prudence ne pouvait prévenir les coups ; mais, sûre de marcher vers l'abîme, elle avait mieux aimé fermer les yeux et jouir, s'il était possible, des bénéfices de l'imprévoyance. Elle avait ainsi presque réussi à oublier que Larry existât. La nouvelle de son arrivée fit donc sur elle l'effet d'un coup imprévu. Sa tête se perdit à l'idée de se trouver vis-à-vis de l'homme qu'elle avait trahi, de l'entendre lui donner le nom de fiancée, à elle déshonorée, perdue ! Que pourrait-elle répondre ? Il fallait donc qu'elle lui avouât tout ; qu'elle racontât cette longue et déplorable histoire des six mois qui venaient de s'écouler ! Et de quel front, par quels mots, avec quelle voix ? Oh ! cela n'était pas possible ; mieux valait mourir. Il le fallait même maintenant, et de suite ; car il allait arriver. Abandonnée par Arthur, elle pouvait vivre encore peut-être ; elle pouvait reparaître devant lui sans trop de rougeur ; mais devant Antoine ! Jusqu'à cet instant elle n'avait eu à combattre que sa douleur, maintenant c'était sa honte. Antoine arrivait ; Antoine qui ne savait rien, qui revenait joyeux, confiant, et les bras tendus ! Oh ! malheur ! malheur !

Elle fut un moment folle d'étonnement et de peur ; mais tout à coup les incertitudes de son cœur semblèrent cesser. Elle sentit dans tout son être une sorte d'effort et

de brisement ; toutes les agitations intérieures s'apaisèrent, et il se fit en elle un calme effrayant : elle était décidée à mourir.

Dès lors, avec le combat finit la souffrance ; elle cessa de sentir son corps, comme si sa volonté l'en eût déjà détachée. Une sorte de paix rafraîchissante inonda son âme, elle entra dans cette phase de lucidité et de puissance sereines qui marquent toujours les instants suprêmes.

Tout fut promptement préparé par elle ; mais il lui restait quelques heures, elle voulut les employer à faire ses derniers adieux.

I

A M. RANDEL, MÉDECIN.

« La lettre ci-jointe, adressée à M. Antoine Larry, votre ami, vous fera comprendre l'importance du service que je vous demande. Vous recevrez cette lettre à huit heures du matin ; à dix heures, Antoine arrivera. Vous irez à sa rencontre et vous l'empêcherez de se rendre chez moi, où l'attendrait un trop lugubre spectacle. Je crains pour lui la première impression : ne le quittez pas ; consolez-le et faites-lui sentir que je n'étais pas digne de m'unir à lui, que je ne mérite pas ses regrets. Faites, s'il se peut, qu'il me méprise !... je serai reconnaissante de tout ce qui pourra diminuer sa douleur.

« Je ne vous presse point davantage, parce que je compte sur vous. Je vous ai vu attentif et bon avec ma marraine que vous ne connaissiez pas ; vous ne sauriez l'être moins

avec un ami. Surtout, Monsieur, ne livrez point Antoine à lui-même. Quelque indigne que je sois de l'affection de ce noble cœur, je sais combien il m'aime, et j'ai peur de son désespoir. Je vous le donne en garde ; songez que vous en restez responsable devant Dieu.

« Et si la reconnaissance d'une infortunée qui cherche à se faire pardonner sa vie par sa mort peut avoir quelque prix à vos yeux, recevez d'avance mes remerciements et soyez béni pour tout ce que vous épargnerez de souffrance à Antoine.

LOUISE. »

II

A ANTOINE LARRY.

« Antoine, quand vous arriverez ici, vous ne m'y trouverez plus : je n'aurais pu soutenir votre présence, et je me suis réfugiée dans le seul asile qui me restât.

« J'en aimais un autre que vous, et cet autre ne m'aimait pas. Ce seul mot vous expliquera tout. Malheureuse par le cœur et coupable envers vous, je ne me suis pas senti la force de vivre. Je déplore le chagrin que je vais vous causer, mais je pense avec quelque satisfaction que ce sera le dernier, et qu'il en prévient peut-être beaucoup d'autres. J'étais un mauvais élément dans votre vie, Antoine ! Trop petite pour vous, je vous tenais courbé à ma taille. Votre générosité vous avait fait aimer ma faiblesse et ma fragilité, mais elles auraient arrêté votre marche ; j'aurais toujours été pour vous un obstacle, jamais

une source de bonheur. Dieu a été sage et bon. Il retire de votre chemin le grain de sable qui vous eût arrêté ; comprenez ses desseins et remerciez-le.

« Vous allez être libre et dans de meilleures conditions que par le passé pour parcourir l'existence. Vous n'êtes plus pauvre, vous n'êtes plus sans moyens de réussite ; marchez devant vous maintenant. Une pensée qui me console, c'est que j'ai aidé à vous faire avancer en me montrant quelque temps à vous comme un but. J'aurai été un de ces mirages que le voyageur aperçoit à l'horizon, et vers lequel il court : en approchant, tout s'évanouit ; mais ce mensonge a soutenu ses forces, hâté ses pas, et, grâce à lui, peut-être il arrivera, plus vite au terme véritable.

« C'est seulement depuis votre départ que j'ai compris tout ce que je vous dois. Maintenant j'ai honte de vous avoir méconnu si longtemps. Oh ! si j'avais su me hausser jusqu'à votre âme et y lire ! Mais je n'étais pas assez noble pour vous aimer ! Non, Antoine, la main de Dieu s'est encore montrée là ; il n'a point voulu qu'une femme vulgaire jouît d'un trésor d'amour fait pour un ange ; il vous a destiné à quelque autre plus digne : cherchez-la, mon ami, et donnez-lui le bonheur que je ne méritais pas ; c'est pour vous un devoir, car les hommes aussi bons que vous l'êtes sont un don du ciel ; ils se doivent au monde comme l'air et le soleil.

« Surtout, Antoine, ne déplorez pas trop amèrement ma mort ! A quoi pouvais-je servir ? Quel bien ai-je fait depuis que je suis née ? Je n'ai été quelque chose sur la terre que parce que je suis devenue pour vous une

occasion d'être généreux et grand ; c'est là ma seule excuse d'avoir vécu.

« Je veux que vos bienfaits me suivent au delà de la vie ; vous m'avez donné un toit quand je n'en avais plus, c'est à vous que je demande une tombe : ce sera votre présent de noce. Vous mettrez, sur la pierre qui couvrira ma fosse, mon nom et deux dates qui diront le temps que j'ai vécu. Être inutile, toute mon existence est là ; j'ai eu un nom, je suis née et je suis morte... ; rien de plus, si ce n'est un mauvais rêve dans l'intervalle. Je veux que cette tombe soit pour vous une consolation, Antoine ; quand vous sentirez que votre cœur est triste, vous viendrez y penser au bien que vous avez fait !

« Adieu, mon ami et mon frère : je pleure en écrivant ces derniers mots, mais ce n'est pas de douleur ; c'est de pitié, de reconnaissance, d'admiration. Je voudrais que vous fussiez là pour que je pusse me mettre à vos genoux et recevoir votre bénédiction. Quant à me pardonner, je ne vous l'ai pas demandé ; on ne demande pas aux anges d'être bons ! Adieu ! soyez heureux et tranquille dans cette vie ; moi je vais en essayer une autre.

LOUISE. »

III

A ARTHUR BOISSARD.

« Quand vous reconnaîtrez l'écriture de cette lettre, Arthur, n'éprouvez point de colère, c'est la dernière que vous recevrez de moi ; et, quand vous la recevrez, je ne

pourrai plus être pour vous un objet de crainte ni d'embarras ; je serai entre les mains de Dieu, qui, seul, décidera de moi. Si j'ai voulu vous écrire encore une fois, c'est que, dans ce moment suprême, la vie m'apparaît sous un nouveau jour, et que je sens le besoin de vous épargner des regrets.

« Ne croyez pas que je meure parce que je vous aime et parce que vous m'avez abandonnée ; non : d'autres ont aimé autant que moi, ont été abandonnés comme moi, et ont trouvé dans la pureté de leur cœur la force de souffrir. Mais moi, j'ai commis une faute, j'ai été déloyale envers Antoine, et Dieu punit aujourd'hui l'improbité de mon cœur en me retirant le courage : cela est juste, et je ne puis ni me plaindre, ni accuser. Alors même que vous auriez continué à m'aimer, j'aurais été malheureuse, car j'aurais eu un remords dans ma vie.

« Ne vous faites donc aucun reproche, ce que je souffre, je l'ai mérité. J'ai préféré l'ivresse de quelques jours aux paisibles jouissances du devoir ; j'ai demandé votre amour que vous ne me proposiez pas, et vous me l'avez accordé. Oh ! je vous remercie. Tout de que j'aurai goûté de joie sur la terre, c'est à vous que je l'aurai dû ; qu'importe que je l'aie payé de ma vie ? sais-je seulement ce qu'il me restait à vivre. Si la douleur me frappe aujourd'hui, demain, peut-être, c'eût été la maladie ; l'amour ne me coûte que le sacrifice d'une incertitude, et qui pourrait dire ce qu'il m'a donné de malheur ?

« Ne me plaignez donc pas, Arthur, seulement pardonnez-moi ce que je fais. Je sais que je jette ainsi un mauvais souvenir dans votre existence, et, pour vous

l'épargner, j'aurais voulu vivre ; mais je ne l'ai pu.

« Du reste, mon fantôme ne vous obsédera pas longtemps. L'oubli est une fleur que la bonté de Dieu fait pousser naturellement sur les tombes. Bientôt vous pourrez entendre parler, sans tressaillement, de jeunes filles mortes d'amour ; mon nom donné à une autre ne vous troublera plus, et vous passerez devant ma porte sans détourner les yeux. Cela doit être ainsi, et, quoique mon cœur se serre d'y penser, j'en remercie Dieu. Puissé-je seulement ne pas disparaître entièrement de votre mémoire et y rester comme une ombre entrevue autrefois dans un rêve !

« Quant au bruit que pourra faire ma mort, ne craignez rien, votre nom ne sera point mêlé à ce vulgaire événement ; j'ai tout prévu pour mourir silencieusement. Seulement ne montrez ni étonnement, ni douleur ; laissez porter au cimetière une bière de plus : c'était ma vie qu'il fallait pleurer, et non ma fin. Ne vous informez ni du jour où j'aurai cessé d'être, ni de la place que j'occuperai parmi les cercueils ; ce serait une imprudence inutile. Une pauvre fille du peuple qui se tue parce qu'elle souffre trop, cela n'est pas assez rare pour qu'on y fasse attention. Dans huit jours, ma chambre sera louée, et tout le monde aura oublié comment je suis morte ; oubliez-le comme tout le monde.

« Seulement, Arthur, écoutez ma dernière prière. S'il se trouve sur votre chemin quelque jeune fille, encore paisible, qui vous regarde avec complaisance, ayez pitié d'elle et fuyez ; fuyez, car une liaison innocente devient bientôt une passion ; on croit jouer avec l'amour d'une enfant, et, un jour, on la tue sans le vouloir. Ne faites point cela,

mon ami, n'aimez plus que la femme que vous aimerez toujours.

« Maintenant, adieu et soyez béni ! Prête à vous quitter, je voudrais pouvoir serrer encore vos mains sur mes lèvres...; car, je t'aime, ô mon Arthur ! je t'aime plus que tout !.... Mais la mort ainsi serait trop douce..... Adieu, vivez longtemps et soyez aimé !

LOUISE.

XXX

Après ces lettres, Louise se sentit épuisée ; elle avait dépense toute sa résignation a les écrire, et son âme, fatiguée de l'élévation à laquelle elle s'était tenue un instant, retomba dans la douleur, plus faible que jamais.

Elle passa donc presque subitement de l'abnégation qui avait dicté son langage à toutes les agitations du désespoir. L'approche de la mort commençait à la jeter dans ce délire fiévreux et entrecoupé qui précède d'ordinaire ce moment extrême. Pressée d'en finir avec la vie et effrayée de la quitter, à la fois éperdue et craintive, elle n'avait plus ni la possession d'elle-même, ni la conscience de ce qu'elle voulait ; elle était semblable au criminel que le tombereau va emporter : son libre arbitre l'avait quittée, et, condamnée à mort, elle n'attendait plus que l'heure ; mais elle l'attendait dans les angoisses et l'égarement.

Par instants, cependant, le calme lui revenait, et alors, reprenant sa résolution, elle songeait à conserver à sa

dernière action une gravité sereine ; elle arrangeait tout autour d'elle, elle cherchait à donner à son humble asile ce luxe de propreté et cette élégance sans frais, coquetterie de la ménagère pauvre, mais paisible ; elle déroulait, devant le foyer, la natte de jonc ; elle versait de l'eau sur les fleurs qui penchaient dans les vases leurs têtes demi-fanées, elle arrondissait plus gracieusement les plis de ses rideaux blancs. Mais, au milieu de ces occupations tranquilles, la vue d'un objet, un souvenir, une pensée, la ramenaient au sentiment de sa situation ; elle s'arrêtait, frissonnante, et alors revenaient les larmes et les désolations.

Pendant ces crises alternatives de résignation ou de douleur, elle fut plusieurs fois sur le point d'écrire de nouveau à Arthur ; mais elle résista à ces tentations, et voulant que son sacrifice conservât, du moins aux yeux de ceux qui l'avaient aimée, son caractère d'élévation touchante, elle appela une voisine et lui remit ses lettres.

Quand elle fut ainsi murée dans son projet, elle acheva tous ses préparatifs. Jetant ensuite un long et dernier regard à sa chambre où elle avait été si heureuse, elle en fit deux fois le tour, regarda quelques objets en pleurant, se pencha pour respirer le parfum des fleurs, puis portant ses deux mains à sa bouche comme pour envoyer un baiser à tout ce qu'elle quittait, elle entra dans la seconde chambre, en ferma la porte derrière elle, et alluma le réchaud qui devait finir ses souffrances.

Nous n'arrêterons point nos regards sur ce qui se passa alors, car il est des images que l'art et l'humanité défen-

dent d'offrir à la vue : nous donnerons seulement quelques fragments qu'elle écrivit, sans suite, sur des feuilles détachées. . . . . .

« Tout est prêt, le charbon flamboie; adieu Arthur! j'ai mis la robe rose que je portais le jour où je t'ai vu pour la première fois; j'ai arrangé mes cheveux, comme je les arrangeais alors ; mais ma robe est fanée, et beaucoup de mes cheveux sont tombés depuis; quand je me suis aperçue dans le miroir, je me suis fait pleurer.

« J'ai pris la montre que tu m'as donnée, je sens son battement contre ma poitrine, j'entends son bruit ; il me semble que c'est quelque chose de toi, qui me touche et me parle. . . . . .

« Tu m'as toujours paru comme un prince, Arthur, tant je te trouvais noble et beau. Le bonheur suprême, pour moi, eût été de vivre à tes pieds comme un chien fidèle, sentant ta main passer de temps en temps sur ma tête. Quand je me suis donnée à toi, je n'ai eu ni hésitation, ni honte, je te sentais mon maître, et je ne voulais plus que ta volonté. O mon Dieu! quelles heures j'ai passées près de toi, et comme tu savais bien m'aimer! J'étais ton enfant : tu me faisais sauter sur tes genoux; tu m'enlevais dans tes bras pour me faire toucher le plafond de la main; tu me berçais sur ta poitrine, comme un nourrisson que l'on endort. Te rappelles-tu ce soir où tu m'arrangeas toi-même mes cheveux, scellant chaque boucle d'un baiser? O mon roi! que tu étais alors joyeux et bon! Comment tout cela a-t-il pu finir? comment ces délicieuses et innocentes folâtreries ont-elles pu aboutir à la mort. . . . . .

« L'air devient étouffant !... Que cela est horrible de mourir ! Oh ! j'ai peur, j'ai peur ! Où trouver du courage ? Je n'ose en demander à Dieu ; Dieu a horreur du suicide. Ce que j'ai fait est mal, le prêtre me l'a dit quand j'étais petite ; mais alors je ne croyais guère, hélas ! que je devais me tuer un jour : j'avais tant de peur de mourir, qu'un mal de tête me faisait pleurer ; et maintenant !... Oh ! j'ai bien mal, j'ai la fièvre, un cercle de fer me presse les tempes. Arthur ! Arthur ! pourquoi as-tu cessé de m'aimer ?

« Ah ! si je pouvais le voir encore, si je me traînais à ses pieds, peut-être il aurait pitié de moi : j'aurais tant aimé à vivre ! Mon Dieu ! ne plus voir le jour, ne plus entendre les oiseaux !... Que vais-je devenir ?... Et ne pas oser prier, car j'ai oublié de prier... Il faut pourtant que je parle à Dieu, il n'y a plus que lui qui puisse m'entendre. Cet air.... ; j'étouffe.... : à genoux.... ; oh ! je veux mourir à genoux ! »

XXXI

Les précautions prises par Louise pour épargner à Antoine l'horrible tableau qui l'attendait chez elle n'eurent pas le résultat qu'elle en espérait. Randel était absent lorsque la lettre fut apportée, et ne put aller au-devant de Larry : celui-ci arriva à l'heure indiquée, et, à peine descendu de diligence, courut chez la jeune fille.

Il éprouvait une indicible joie, en traversant rapidement les rues de Rennes, à reconnaître chaque carrefour, chaque maison, chaque puits banal ; il cherchait des yeux la bâtisse commencée à son départ, et la retrouvait finie et déjà habitée. Le moindre changement effectué, pendant son absence, frappait son regard. Il voyait, dans leurs comptoirs, les marchands dont les visages lui étaient familiers depuis son enfance ; il entendait les cris des porteurs d'eau, le son des cloches, tous ces bruits accoutumés, voix de la ville natale dont il reconnaissait l'accent. Mais, au milieu de ces délicieuses émotions du re-

tour, l'image de Louise flottait devant lui et précipitait ses pas. A la vue de la maison de maître Pillet, son cœur battit plus fort : c'était là !...

Il entra, ivre et les yeux voilés d'un nuage; la porte était devant lui. Il s'arrêta un instant tremblant d'émotion, et écouta s'il n'entendait pas la voix ou les mouvements de Louise ; mais tout était silencieux. Il frappa, et ouvrit presque en même temps. Son rapide coup d'œil parcourut la chambre; elle était vide ! Il courut à la porte de la seconde pièce, voulut la pousser; la porte résista; il appela, tout resta muet. Ce fut un véritable désappointement : Louise était sortie.

Cependant il pensa qu'elle reviendrait bientôt, puisqu'il avait trouvé sa chambre ouverte.

Il jeta les yeux autour de lui avec une sorte de ravissement. Tout annonçait la présence d'une femme, tout respirait un calme heureux et tendre. Les fleurs répandaient dans l'appartement leur senteur parfumée, et l'on voyait sur un guéridon, près de la fenêtre, quelques broderies négligemment jetées à côté d'une corbeille à ouvrage. Antoine s'approcha : il reconnut le petit dé d'ivoire de Louise, à son cercle de cuivre dédoré, et l'étui de bois d'if avec lequel il aimait tant à jouer lorsqu'il venait s'asseoir près de la jeune fille pour la voir travailler. Sur une commode, il aperçut une coupe de cristal qu'il avait autrefois donnée; plus loin était l'étroite couche mystérieusement enveloppée dans ses rideaux blancs, et au-dessous se montraient deux petits souliers conservant encore la svelte empreinte du pied qu'ils avaient pressé.

Antoine contemplait tout, le cœur gonflé d'ivresse. La chaste austérité de ses mœurs avait donné à tout son être une sensualité exquise, et la vue de cet intérieur, qui n'eût rien dit à un libertin, le jeta dans une extase indicible. Chaque objet qui frappait ses regards l'enivrait délicieusement, et la volupté lui entrait par tous les pores, au milieu de cette atmosphère où Louise avait respiré. En approchant de la blanche couche de la jeune fille, un frémissement suave parcourut ses nerfs; ses regards plongèrent un instant entre les rideaux, semblant chercher place pour deux têtes sur l'oreiller vide; mais presque aussitôt il ferma les yeux; on eût dit qu'un éblouissement de bonheur l'avait étourdi.

Il revint à pas lents vers la fenêtre, s'arrêtant devant chaque chose, touchant tout, comme s'il eût espéré retrouver l'empreinte des doigts de Louise, ouvrant les tiroirs pour regarder, avec une enfantine curiosité, les parures de la jeune fille soigneusement rangées, puis les refermant avec une sorte de honte.

Après avoir ainsi fait le tour de la chambre, il s'assit de nouveau.

Dans ce moment, son cœur était si plein d'enchantement que les plus doux souvenirs du passé lui revinrent. Il pensa au temps où Louise, encore gaie avec lui, le recevait en jetant le cri de joie d'une enfant, et lui faisant une place sur la chaise où elle appuyait ses pieds. Il se voyait encore, sur cette chaise, lui prêtant ses bras pour dévidoir, ou bien, écolier maladroit, essayant, au milieu des éclats de rire de la jeune fille, à continuer la broderie commencée par elle. Oh! les belles soirées! les douces

fainéantises! les charmants enfantillages! Puis il se rappelait les heures où, plus grave, il restait muet et immobile devant elle, faisant tourner ses ciseaux sur son doigt, et attendant qu'elle levât les yeux et qu'elle avançât la main, avec un sourire, pour les redemander. Ah! ce regard, cette main, ce sourire, c'était là de quoi remplir des heures, des journées, des mois entiers. D'ailleurs, n'était-il pas près d'elle? ne touchait-il pas ses vêtements? ne sentait-il pas son haleine sur son front? Quelquefois, en jouant, ne défaisait-il pas une boucle de ses cheveux? et, quand elle levait la tête, ne se voyait-il pas au fond de ses yeux limpides comme au fond d'une source? Hélas! était-il bien sûr que l'avenir lui gardât d'aussi calmes jouissances? Retrouverait-il, dans l'union qu'il allait former, ces pures délices des premières émotions, cette fatalité de bonheur, privilége de l'amour naissant?

Ces doutes lui inspirèrent une tristesse vague, et, la tête appuyée sur une de ses mains, il oubliait l'attente dans une méditation rêveuse : tout à coup la porte s'ouvrit brusquement; Antoine se leva avec une exclamation, persuadé que c'était Louise; il se trouva en face de Randel.

A son aspect, celui-ci fit un geste de désespoir.

— Ah! voilà ce que je craignais, s'écria-t-il : j'ai reçu la lettre trop tard, et je n'ai pu te prévenir.

— Me prévenir de quoi? demanda Larry étonné.

Le jeune médecin le regarda avec stupéfaction.

— Est-ce qu'il ne sait rien? dit-il involontairement.

— Qu'y a-t-il donc?... Que veux-tu dire?... Pourquoi viens-tu ici?...

Et saisi d'une pensée subite :

— Louise est malade !

— Malade....., je ne sais : est-ce que tu ne l'as pas vue ?...

— Non !

— Elle n'est pas ici?

— Je n'ai trouvé personne.

Randel parut atterré; Larry lui saisit vivement le bras :

— Au nom du ciel, qu'as-tu ?..... Que cherches-tu?..... Pourquoi ce trouble ?... Pourquoi parlais-tu tout à l'heure d'une lettre ?

— J'ai reçu une lettre d'elle, et j'en ai une autre à te remettre.

— De Louise ?

— Oui.

— Louise m'écrire, pourquoi ? Qu'est-il donc arrivé ?... Georges, parle, je t'en supplie !

Randel ne répondit rien, mais il tendit la lettre à Larry ! Celui-ci la prit en tremblant et l'ouvrit. A peine en eut-il lu quelques lignes, qu'il jeta un cri.

— Ah ! malheureuse ! malheureuse ! où est-elle ?

— D'après sa lettre, je pensais la trouver ici.

— Il n'y a personne, regarde.

— Et dans cette chambre ?

Larry courut à la porte de la seconde pièce, et voulut ouvrir ; elle résista comme elle l'avait déjà fait ; il se pencha alors jusqu'à la serrure ; à peine eut-il regardé qu'il jeta un grand cri, et au même instant la porte tomba brisée devant lui.

Randel, effrayé, se précipita sur ses pas et le trouva à genoux, tenant embrassé le corps immobile de Louise.

— Elle est morte ! criait-il égaré.

— Peut-être, il faut la secourir.

Larry se leva, portant la jeune fille dans ses bras, comme une enfant, et la déposa sur le lit; l'espoir de la sauver lui avait subitement rendu toute sa force. Il aida Randel qui, redevenu médecin, ne songeait plus qu'à accomplir son devoir, et tous les soins qui pouvaient ranimer Louise lui furent prodigués.

Pendant quelques instants, il régna dans l'appartement un silence interrompu seulement par les rapides prescriptions de Randel; mais, insensiblement, les tentatives faites par celui-ci pour rappeler la jeune fille à la vie se ralentirent; enfin il s'arrêta tout à coup.

Larry, qui était penché sur Louise, se redressa pâle et les yeux hagards,

— Eh bien? demanda-t-il.

Randel interrogea de nouveau le pouls du cadavre, puis son souffle, puis son cœur, et saisissant les deux mains de Larry :

— Va-t'en, Antoine, dit-il.

Le jeune homme n'en entendit pas davantage ; il étendit les bras en gémissant, chancela et s'évanouit.

. . . . . .

Vers le soir du même jour, Antoine veillait seul près de la couche funèbre de Louise. Randel avait profité de sa défaillance pour le faire emporter; mais à peine revenu à lui il déclara qu'il voulait retourner chez la jeune fille, et son ami n'avait pu, malgré toutes ses supplica-

tions, le détourner de ce projet; il se décida donc à lui céder et à le suivre.

La douleur de Larry, réveillée à la vue du cadavre, fut d'abord un véritable délire. Lorsque les cœurs forts fléchissent enfin, il est rare qu'il ne tombent pas aux plus profonds abîmes du désespoir. Pendant plusieurs heures, ce ne furent que des cris, des sanglots, des torrents de larmes suivis d'abattements effrayants. Mais quand cette âme, un instant bouleversée par un coup inattendu, eut pris enfin possession de son malheur et s'y fut habituée, elle devint plus calme. A ces transports de la première douleur succéda une désolation moins aveugle; le premier choc avait été un coup de foudre qui avait terrassé Antoine; revenu à lui, il se regarda et interrogea ses souffrances. Il se rappela tout à coup la lettre de Louise dont il n'avait vu que les premières lignes; il la chercha et la lut tout entière. Alors des larmes moins brûlantes tombèrent de ses yeux. Il baisa ces caractères tracés par la main de la jeune fille, et pressa contre son sein cette relique sacrée.

Mais cette lettre ne lui donnait que de vagues détails sur la cause de son suicide. Plus capable de rassembler ses idées, Antoine chercha quel pouvait être l'homme dont l'indifférence l'avait tuée. Le premier nom qu'il entendit retentir dans son âme fut celui d'Arthur Boissard; mais il eut honte de ce soupçon sans fondement, et le repoussa à l'instant comme une inspiration de la haine.

Cependant, lorsqu'il le vit plus tranquille, Randel renouvela ses prières pour l'arracher à l'affreux spec-

tacle qu'il avait sous les yeux; mais Larry répondit :

— Je ne quitterai point ce cadavre qu'on ne l'ait déposé dans la terre.

Et comme Randel avait paru inquiet sur ses projets :

— Tu peux me laisser seul sans crainte, avait-il ajouté; ne faut-il pas que je vive pour lui dresser une tombe?

Rassuré par ces paroles, et sachant que la douleur a besoin de silence et de solitude, Randel consentit à se retirer.

Antoine était donc seul près du lit de Louise, contemplant ses trait bleus et gonflés, sur lesquels la mort n'avait même pas laissé sa beauté fatale. Quelque évidente que fût cette mort, il n'avait pu encore s'accoutumer à y croire. Il éprouvait cette espèce d'incertitude qui semble une dernière et vague protestation du cœur contre la raison. Par instants, il écoutait s'il n'entendait pas respirer auprès de lui, il regardait ce corps immobile comme s'il eût attendu un mouvement; il se répétait bien que Louise était morte, mais ce mot restait comme en suspens sur les bords de son âme. Il éprouvait encore une incrédulité irréfléchie qu'il ne s'avouait pas à lui-même, et quoiqu'il n'espérât plus, il attendait toujours.

S'il eût embrassé tout entière cette pensée de séparation éternelle, peut-être y eût-il succombé; mais la seule idée qu'il perçût clairement était celle d'un effroyable malheur.

Son esprit n'alla pas plus loin que la souffrance intellectuelle, et ne comprit pas pleinement et complètement la perte qu'il avait faite. Louise était encore là... sans mouvement, sans voix, défigurée; mais elle était là!... et,

tant qu'il voyait une ombre d'elle, il ne pouvait croire qu'elle fût perdue.

Puis, une préoccupation accessoire, à laquelle un instinct bienfaisant le poussa sans doute, fit diversion à sa souffrance. Il commença à penser au rival qui, après lui avoir ôté l'amour de sa fiancée, l'avait tuée. Il chercha comment il pourrait le connaître pour se venger, et cette recherche s'empara bientôt de toutes ses facultés. Les désappointements, les surprises et les désespoirs qu'il avait éprouvés depuis longtemps lui vinrent en mémoire tous à la fois. Ses frémissements de douleur se transformèrent en mouvements furieux, et il sentit le besoin de s'en prendre à quelqu'un de ce qu'il souffrait.

En effet, depuis qu'il était né, tout avait tourné contre lui. Puisque ses généreuses passions ne lui avaient apporté que tortures, pourquoi ne pas essayer les mauvaises? Oh! il sentait qu'il y aurait de la joie à se venger de celui qui venait de lui enlever sa dernière espérance, à lui cracher au visage, à le fouler sous ses pieds; mais où le prendre? comment le reconnaître?

Il se mit à parcourir à grands pas la chambre de Louise, promenant ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché quelque indice qui le mît sur la voie. La pensée que la jeune fille avait peut-être laissé des lettres capables de l'éclairer le porta à chercher avec plus de soin. En entrant dans la seconde chambre, quelques feuilles éparses frappèrent ses yeux: c'étaient les derniers mots écrits par Louise. Larry n'eut besoin de lire que quelques lignes pour tout apprendre; sa première inspiration ne l'avait pas trompé, celui qu'il cherchait, c'était Arthur Boissard.

Au milieu de son désespoir, cette découverte lui causa une sorte de joie farouche. Il trouvait donc enfin l'occasion de se justifier d'une haine instinctive et si longtemps cachée ; il n'y avait qu'un seul homme qui lui fût importun dans le monde, et c'était celui-là qui se trouvait son ennemi ! Il ramassa précieusement les preuves qu'il venait d'acquérir, et retourna s'asseoir près du lit de Louise. La certitude de connaître l'auteur de ses souffrances avait apaisé son impatience irritée ; sûr maintenant de le trouver, il déposa pour un instant ses pensées de vengeance.

Antoine était toujours à la même place, la nuit commençait à venir, et l'on apercevait à peine les objets dans la chambre funèbre. Des pas pressés se firent entendre dans le corridor, et quelqu'un entra.

Il releva la tête avec une sorte de pressentiment, mais sans prononcer une parole. La personne qui venait d'entrer, et que l'obscurité ne permettait pas de distinguer, s'arrêta un instant près du seuil, puis appela d'un accent ému :

— Louise !

A cette voix, Larry s'élança vers la porte ; Arthur et lui se reconnurent en même temps.

— Ah ! c'est Dieu qui vous envoie, s'écria Antoine.

— Où est Louise ? demanda Boissard ; l'avez-vous vue ? est-elle ici ?

— Elle est ici.

— Où donc ? Il fit quelques pas dans la chambre, tout troublé, en appelant Louise.

—Elle ne vous répondra pas, dit Antoine sourdement.

Arthur se détourna brusquement.

— Pourquoi? Où est-elle? je veux la voir.

Antoine le saisit par la main, le mena vers le lit, et, écartant brusquement les rideaux, dit :

— La voilà

Arthur jeta un cri : il se pencha vers Louise, toucha ses lèvres, son front glacé.

— Mais elle est morte s'écria-t-il avec horreur?

— Ne le saviez-vous donc pas, vous qui l'avez tuée?

— Morte... c'est impossible ! Êtes-vous sûr qu'elle soit morte? Un médecin ! faites venir un médecin !

— Le médecin est venu et s'en est allé.

— Mon Dieu, c'est donc vrai! Et je n'ai pu l'empêcher !... Cette lettre est venue trop tard ! Oh ! malheureux, malheureux!

Boissard se frappait le front de ses deux poings en poussant des sanglots étouffés ; il se pencha de nouveau sur la couche et saisit les mains de la morte.

Jusqu'alors Antoine avait maîtrisé sa douleur et sa colère ; mais, au mouvement d'Arthur, une jalousie furieuse sembla se reveiller en lui. Ses yeux lancèrent des flammes ; il fit un pas en avant.

— Boissard ! cria-t-il, les lèvres tremblantes et les mains crispées.

L'accent avec lequel ce nom avait été prononcé était tel, qu'il traversa le désespoir d'Arthur et toucha droit à son âme. Il se redressa, jeta un regard sur Antoine et sembla se rappeler enfin qu'il était devant un rival auquel il avait enlevé sa fiancée. Il baissa les yeux avec

embarras. Antoine étendit la main sur la morte, et d'une voix qu'agitait un tremblement intérieur :

— Ce cadavre est à moi, Monsieur, dit-il ; respectez-le.

Arthur le regarda avec étonnement.

— Oui, reprit-il plus amèrement, c'est moi qu'elle a chargé de lui creuser une fosse ; elle a compris qu'un legs pareil ne pouvait vous être offert. Comment s'embarrasser d'une maîtresse morte, quand il en est tant d'autres encore pleines de vie, d'espérance et de crédulité ! Un homme bien né peut-il donc s'occuper des cadavres de toutes les jeunes filles qui ont cru à son honneur et qui se tuent parce qu'il les a abandonnées ?

— Je pardonne à l'amertume de vos paroles, Larry, dit Arthur. J'ai été involontairement pour vous une cause de souffrance ; je comprends vos reproches, et je les excuse.

— En vérité, Monsieur ? Ainsi vous me permettez de vous demander compte de votre déloyauté ?

— Antoine !...

— Vous me permettez de vous dire que vous vous êtes joué de cette jeune fille, parce qu'elle était faible, pauvre, sans famille, et qu'avec elle on pouvait être méchant sans peur ?

— Monsieur, prenez garde, répéta Boissard qui sentait la colère venir.

— Et quand vous m'aurez permis de vous dire tout cela, ajouta le jeune homme dont la voix s'élevait toujours, je vous dirai, moi, sans que vous me le permettiez et en face, que vous êtes un lâche..., un lâche, entendez-vous, Arthur Boissard !

— Je vous laisse le choix des armes, dit Arthur précipitamment ; venez...

— Pas encore : je conçois votre empressement. En tuant l'homme qui méprise on espère tuer le mépris ; mais vous oubliez que je dois d'abord donner la sépulture à ce cadavre. Ayez patience, Monsieur, vous pouvez bien mettre un jour entre vos assassinats.

— Monsieur, assez d'injures : votre jour et votre heure?

— Je vous le dirai quand j'aurai fini.

— Oh ! c'en est trop ! dit Arthur en faisant quelques pas vers la porte.

— Vous ne sortirez pas, s'écria Antoine en le saisissant par le bras avec un mouvement si fou et si terrible de colère, que Boissard pâlit involontairement.

— Prétendez-vous me faire violence? demanda-t-il.

Mais Larry n'écoutait pas. Appuyé sur la porte et secouant sa tête voilée de cheveux épars :

— Non, vous ne sortirez pas, répéta-t-il ; il faut que je vous dise auparavant ce que j'ai sur le cœur. Il y a quinze ans que j'attends ce moment, car j'étais bien jeune quand j'ai commencé à vous haïr.

— Le jour où ma mère a commencé à vous faire du bien, sans doute.

— Ce même jour : cela vous étonne, parce que vous ne savez pas qu'un bienfait qui ne gagne point l'amour excite la haine ; mais moi, je l'ai appris. Quinze ans je me suis senti sous vos pieds et vous m'y avez laissé ; quinze ans j'ai tremblé, j'ai eu honte, je me suis tu, et vous avez trouvé que cela était bien. Pourquoi donc cela

était-il bien? pourquoi n'étais-je point debout et vous par terre? pourquoi n'étais-je point le bienfaiteur, vous le mendiant? Et vous vous étonnez que je vous haïsse? Ah! je vous hais de nature et d'instinct. Le jour où nous sommes nés, vous riche, moi pauvre, nous étions ennemis.

— Vous avez été le mien peut-être, mais moi je n'ai point été, je ne suis point le vôtre,

— Je vous hais! je vous hais! répéta Larry avec une persistance sauvage; et ne croyez pas que cette haine soit une colère: c'est toute mon âme: elle a grandi avec moi heure par heure. Toujours, depuis quinze ans, je vous ai trouvé à côté de moi, opposant votre bonheur à ma souffrance. Enfant, vous étiez élégant et recherché de tous, moi, couvert de haillons, raillé de tous; vous étiez beau de la beauté des riches, moi, laid de la laideur des pauvres; vous vous appeliez Arthur, et moi Antoine... Nous sommes devenus des hommes, et je vous ai encore trouvé sur ma route, étalant l'insolence de votre prospérité en face de mes misères. On vous a accueilli quand on me repoussait; on vous a jeté un pont sur les précipices, et moi on m'a laissé y tomber. J'ai souffert tout cela quinze ans, quinze ans de mes plus belles années, des seules que l'on puisse donner à la joie sur la terre. Quinze ans j'ai résisté, j'ai été patient; j'ai blanchi mes cheveux à me bâtir un nid sur l'abîme; j'y ai tout apporté grain à grain, plume à plume, et quand j'ai tout achevé, pendant que je joins les mains pour remercier Dieu, il vient un homme qui n'a rien fait, rien souffert, un homme heureux par droit de naissance, qui

étend vers mon bonheur sa main gantée et me le ravit !

En parlant ainsi, Antoine s'animait de plus en plus. Exalté par les souvenirs qu'il rappelait, hors de lui, il saisit les deux mains d'Arthur, et les secouant avec violence :

— Oui, vous m'avez volé mon bonheur ! cria-t-il, vous me l'avez volé frauduleusement et comme un lâche ! Toujours, toujours, je vous ai trouvé sur mon chemin, réussissant où j'échouais, et recueillant où j'avais semé. Après avoir renoncé à la fortune, à la réputation, au repos, afin de ne pas mourir sans savoir ce que c'est que la joie, j'ai voulu en demander un peu à l'amour. Je croyais que Dieu avait du moins laissé ce trésor au pauvre ! Je suis allé, loin de vos cercles brillants, chercher une femme encore plus pauvre et plus abandonnée que moi, pour avoir aussi une fois le bonheur de la protéger. Après l'avoir trouvée pure, douce, bonne, heureuse, prête à m'aimer, je suis parti pour gagner de quoi lui donner un toit, et, quand je suis revenu, vous aviez passé, et la femme pure était déshonorée, et la femme heureuse était morte de douleur.

Morte ! morte ! répéta-t-il, comme un insensé, en traînant Arthur jusqu'au lit de Louise, morte ! Et vois-tu ce cadavre que les vers vont ronger, c'est mon avenir et mes espérances, tout cela va descendre dans un trou de terre avec elle ! Cette enfant, c'était mon dernier rêve. Tout va être cousu dans son linceul, et mon bonheur, et ma foi, et mon courage. Maintenant je ne vis plus que pour lui creuser une tombe et la venger ; car je la vengerai, Boissard, l'heure de la résignation est passée. J'ai

trop plié le cou devant le monde, attendant que Dieu fît justice; je ne compte plus sur Dieu ; mon bras sera ma providence; il faut qu'un riche meure pour venger cette pauvre femme qui est morte, et, avant d'aller la rejoindre, je te tuerai.

Antoine avait la tête perdue. En prononçant ces mots, il secouait Arthur, qui tenta vainement de se dérober à ses étreintes furieuses. Son exaltation était si semblable au délire, que Boissard éprouva un véritable effroi; il fit un effort extrême pour se débarrasser, en lui criant de le laisser. Son geste et sa voix émus frappèrent sans doute Larry, car il fixa sur lui ses yeux égarés; l'éclair de la raison y reparut, et abandonnant les deux mains qu'il tenait prisonnières:

— Ah! vous avez peur, dit-il, du ton d'un profond mépris; rassurez-vous, je ne souillerai pas ce lit funèbre de votre sang.

— Je vous attendrai demain, cria Arthur en s'élançant vers la porte.

Antoine ne répondit que par un regard dans lequel il semblait avoir réuni tout ce qu'un regard peut renfermer de dédain et d'injure.

CONCLUSION.

Deux jours après la scène que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, et de très-grand matin, plusieurs jeunes gens, parmi lesquels se trouvait Randel, étaient réunis, en groupe, dans une des allées les plus sombres du Thabor. Boissard et Larry se trouvaient à quinze pas l'un de l'autre, le pistolet à la main. A un signal donné, les deux coups partirent, mais personne ne tomba ; les témoins se rapprochèrent et voulurent faire entendre des paroles de conciliation.

— Rechargez les pistolets, interrompit Antoine brusquement.

Les pistolets furent rechargés. Les deux adversaires se placèrent de nouveau en face l'un de l'autre, et firent feu.

— Vous tirez en l'air, s'écria Larry, en s'élançant vers Boissard. Celui-ci porta la main à sa joue et la retira pleine de sang.

— Je ne puis en dire autant de vous, répondit-il avec un froid sourire.

Les témoins se rapprochèrent vivement.

— Ce n'est rien, Messieurs, la balle m'a seulement effleuré.

Larry était immobile, la vue de ce sang l'avait glacé.

— Monsieur, dit-il enfin, vous n'avez pas tiré sur moi! Je ne suis pas un assassin ! défendez votre vie ; vous savez qu'il y a entre nous une haine qui veut du sang.

— Vous voyez bien que je ne vous refuse pas le mien.

Antoine fit un geste de colère.

— Ainsi vous me refusez satisfaction ?

— Nullement, je recommencerai autant de fois qu'il vous plaira.

— Et vous tirerez en l'air ?

— Toujours.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai eu à votre égard des torts que je regrette, et que je ne veux pas vous tuer.

— Dites que vous voulez rendre le duel impossible.

— Rechargez les armes, Messieurs, interrompit Arthur, en se tournant vers les témoins.

— Je comprends, s'écria Larry, vous voulez jouer le rôle de victime et me donner celui de bourreau ! Encore une insulte et une lâcheté !

— Monsieur, dit Arthur avec une certaine noblesse, retournez à votre place ; je suis ici pour soutenir votre feu et non vos injures.

Antoine était égaré, il sentait que dans ces débats tout l'avantage restait à son adversaire, et qu'il se trouvait jeté, malgré ses efforts, dans un rôle odieux. Il regarda

autour de lui avec indécision, souleva le pistolet qu'il tenait à la main pour le retourner contre sa poitrine, puis, s'apercevant qu'il était vide, il le jeta avec honte et fureur ; et, s'élançant derrière la charmille, il disparut.

Randel, qui avait compris son intention, se précipita sur ses pas en l'appelant, mais Antoine avait déjà quitté le Thabor. Georges courut le faubourg d'Antrin. En ouvrant la porte de l'arrière-boutique, il aperçut Larry, assis et écrivant rapidement. Un pistolet était posé à ses côtés.

Randel devina tout d'un seul coup d'œil ; il s'approcha de la table, et y plaça son chapeau. Ce moment était suprême.

Georges Randel, dont la figure n'a fait qu'apparaître dans notre roman, n'était à aucun égard un homme ordinaire. Malgré le compromis qu'il avait fait avec les nécessités de la vie, il était capable d'en comprendre toute la grandeur. Aucune idée avancée, aucun sentiment généreux ne lui étaient étrangers ; il pouvait, comme Alcibiade, jouir de la vie vulgaire et converser, à certaines heures, avec Socrate ou Platon. La gravité ne lui était pas naturelle, mais elle lui venait avec l'émotion. Il avait toujours aimé Antoine, et les derniers malheurs dont il l'avait vu accablé le lui avaient encore rendu bien plus cher. Lorsqu'il se trouva en présence de ce noble jeune homme écrivant ses dernières volontés et près de mourir, il éprouva donc un attendrissement qui lui était inconnu et il ressentit plus vivement qu'il n'avait jamais rien senti le désir de le sauver.

Cependant, maîtrisant son agitation, il s'assit près de Larry, et lui dit avec une sorte de tranquillité :

— Ainsi, tu veux te tuer ?

Larry le regarda d'un air étonné.

— Tu en es libre, reprit Randel, et je ne viens pas t'en empêcher. Comme ami, je pourrai même te fournir un moyen plus rapide et plus sûr que ce pistolet qui peut te manquer et t'estropier. Mais, auparavant, je voudrais savoir tes raisons.

— Et si je ne veux pas les dire ?

— Alors je tâcherai de les deviner. Tu veux te tuer, parce que la femme que tu aimais est morte ; tu veux te tuer surtout, parce que Boissard a joué la générosité avec toi et a eu l'air de te donner la vie ; tu tiens à prouver que tu refuses son présent. C'est bien ; je comprends cette susceptibilité. Mais il faut un but à tout, même au suicide. A quoi le tien te servira-t-il ? Penses-tu punir ainsi Boissard ? Mais tu fais ce qu'il doit désirer le plus au monde, tu le délivres d'un ennemi qui a droit de le mépriser ! Est-ce donc ainsi que tu venges Louise ?

— J'ai voulu la venger et je ne l'ai pu : il a refusé de se défendre.

— Qu'importe ! il fallait le tuer. Que demandait ta vengeance ? qu'il mourût et non qu'il se défendît. Maintenant, ce qu'il n'a point osé, toi, tu veux le faire à son profit ? Il aura donc tout à la fois la gloire de t'avoir épargné et l'avantage d'être débarrassé de toi ? Sûr, désormais, de ne plus rencontrer des regards qui l'auraient forcé à rougir, il promènera, parmi les femmes, sa réputation de bravoure et de générosité, pendant que toi,

tu pourriras dans ta fosse, déshonoré du nom de fou et d'ingrat! Est-ce là ce que tu appelles faire ton devoir? est-ce là la leçon que tu veux donner à ceux qui souffrent comme toi? Songes-y, Antoine, dans cette lutte du pauvre contre le riche, de l'intelligence contre la possession, tu es le tenant d'armes du peuple; te frapper de ta propre main, c'est dire à tous ceux qui luttent qu'il n'y a plus d'espoir. Crois-tu, dis-moi, que ce soit là la mission des hommes forts? Quand on appartient à une idée et qu'on la personnifie, il n'est permis de mourir qu'au profit de cette idée. Qu'auraient dit les Romains du plus jeune des Horaces, s'il se fût percé le sein après la chute de ses frères? C'est toujours une honte de fuir, fût-ce dans la tombe. Sais-tu combien de coups de pistolet vont répondre au tien? Une fois qu'une voix a crié ce *sauve qui peut* de la vie, la foule, entraînée, déserte le combat. Le suicide est l'acte d'un égoïsme poussé à la dernière extrémité; pour l'accomplir, il faut oublier un instant le monde entier pour se regarder seul, se plaindre seul et s'aimer uniquement; en es-tu arrivé là?

— J'y suis arrivé, répondit Larry sourdement.

— Alors tu es un fou. Considéré par rapport à nos devoirs envers les hommes, le suicide est une trahison; mais, par rapport à nous, c'est démence. Nul n'a le désir sincère de mourir. Entre l'instant où la balle part et celui où elle frappe, il y a place à un regret. Veux-tu me prouver que j'ai tort? Consens à vivre un mois seulement, retourne dans l'existence, parle encore aux femmes, regarde encore les fleurs, écoute les oiseaux, laisse

ton cœur s'épanouir à la création; et puis, au bout du mois, reviens à moi, si tu le peux, avec ce visage sombre, ces yeux hagards et ce désir de mort dans le cœur. Veux-tu faire cet essai ?

Antoine secoua la tête.

— Ainsi, j'ai raison; tu n'oserais pas attendre, de peur de n'avoir plus la volonté de mourir. Tu te tues frauduleusement, par surprise, en saisissant un éclair de délire pour escamoter un arrêt de mort à ta volonté. Si tu tuais un autre homme de cette manière, tu te croirais déshonoré ! et pourquoi donc un tel empressement? Si ce que tu fais est bien, d'où vient cette peur de le soumettre à l'examen de la raison et à l'épreuve du temps ? si c'est mal, pourquoi le fais-tu ? S'il fallait engager tout ce que tu possèdes, tu demanderais une heure pour y penser, et, lorsqu'il s'agit d'engager ta vie, tu ne crois pas la réflexion nécessaire. La vie pourtant est la seule chose que la science humaine ne puisse ni comprendre ni donner; pour en trouver l'auteur, il a fallu inventer Dieu ! Et ce présent, qu'un Dieu seul peut faire, tu t'en sépares plus facilement que de ton or ? Comment appelles-tu cela ? Est-ce délire ou légèreté ?

— C'est lassitude.

— Tu te trompes, Antoine, c'est orgueil. Ne crois pas que ce soit seulement ta douleur d'aujourd'hui qui te fasse désirer la mort, ta douleur d'aujourd'hui n'a rien que de vulgaire. Perdre une maîtresse et ne pouvoir se venger d'un ennemi ! qui n'a point éprouvé ces souffrances ? Aimer n'est si doux que parce que la vie presque entière se passe à regretter et à haïr. Ce n'est donc point

cela qui te pousse au suicide; tu y marchais depuis longtemps, à ton insu, et tu n'attendais qu'une occasion. Ton orgueil, toujours froissé, s'envenimait secrètement et élargissait sa plaie. Enfin, quand le mal est devenu trop vif, tu t'es arrêté, et tu as dit : — J'aime mieux la mort. Mais, en cela, tu as manqué à ton instinct d'enfant du peuple, qui devait être la ténacité. Nous autres, vois-tu, que Dieu jette sans ressources sur la terre, nous n'avons pour auxiliaires que la patience et le temps. Chacun se présente au travail avec l'attitude qui lui convient, l'un souriant, courbé, prêt à passer dans tous les vides; l'autre, austère, debout, allant droit au but et faisant la course au clocher à travers la vie. Le premier rôle est facile, c'est celui que j'ai choisi, celui que j'aurais voulu te voir prendre; mais tu l'as refusé pour le second; tu as voulu t'offrir au monde avec la massue d'Hercule et combattre toutes les hydres que tu trouverais sur ton chemin. Pourquoi mentir aujourd'hui à ta mission? Quand on a revêtu la peau du lion de Némée, les découragements ne sont plus permis, et l'on ne se tue que lorsqu'on s'est fait demi-dieu.

Randel s'était exalté en parlant, et Antoine l'avait écouté avec attention. Ce qui dominait dans le caractère de Larry, comme on a pu déjà le remarquer, c'était la bonne foi, et cette bonne foi il ne l'avait pas moins avec lui-même qu'avec les autres. Les paroles de Georges le frappèrent. Elles avaient soulevé tant de passions, tant de raisonnements, tant d'objections, qu'il demeura quelque temps muet, poursuivant, dans son esprit, ce que Randel venait de lui dire, et complétant les pensées dont

il avait jeté la semence. En se décidant au suicide, Larry avait évidemment obéi à un premier mouvement de honte et de douleur. Peut-être même, et nous éprouvons ici quelque embarras à rendre notre pensée, avait-il agi moins par nécessité que par imitation. Tant d'autres avaient eu recours à la mort volontaire, en pareille circonstance, que la pensée dut lui en venir naturellement. Nous obéissons plus qu'on ne pense aux habitudes, même dans l'expression de nos désespoirs. Les objections de Randel produisirent donc sur lui une impression d'autant plus vive, qu'elles le forcèrent, pour ainsi dire, à remettre en question une résolution arrêtée. Puis, au milieu de son abandon, la démarche du jeune médecin le toucha : il vit qu'il y avait encore sur la terre quelqu'un qui désirait le voir vivre, et cette pensée lui fut douce. Il faut être arrivé au bout de toutes ses espérances, avoir rompu toutes ses ancres de miséricorde, pour savoir à quel point un mot, un geste de sympathie peuvent alors nous émouvoir. Dans le bonheur, nous remarquons à peine l'affection, nous la recevons comme due et immanquable; mais quand viennent les désastres, quand nous sentons que tout s'en va de nous, et que notre destinée, comme une voûte qui a perdu sa clef, croule de minute en minute, oh! combien nous trouvons de prix au moindre signe d'un intérêt vulgaire ! Nous attendons alors la souffrance comme nous attendions autrefois la joie, et le mal qu'on ne nous fait pas nous étonne et nous attendrit.

Antoine éprouva toutes ces sensations en écoutant Randel; son cœur, gonflé d'amertume, fut soulagé ;

l'unique et f rieuse pensée qui traversait son cerveau, pareille à une barre d'acier, se détendit; il sentit une sorte d'allanguissement se glisser dans son âme et la rafraîchir comme ces douces moiteurs qui terminent les fièvres, et, malgré lui, des larmes montèrent à ses paupières.

Il resta longtemps en silence, le visage caché dans ses mains. Randel avait suivi avec joie les progrès de cette émotion; il s'approcha du jeune homme et s'appuya doucement sur son épaule en l'appelant de son nom. Celui-ci releva la tête.

— Tout ce que tu viens d'exprimer peut être vrai, Georges, dit-il lentement; tu as raison; le suicide ne me vengera pas; ce serait un mauvais exemple et une désertion; mais il est des heures où passion, devoir, raison, tout devient indifférent. Tu me proposes de ressayer la vie... à quoi bon?... Puis-je espérer de l'avenir plus que ne m'a donné le passé? Que veux-tu que j'aille faire au milieu des vivants? J'aurais beau me mêler à leurs plaisirs, croire un instant que je vis encore; malgré moi je mettrais en fuite la joie; on verrait toujours, par quelque fente de mon cœur, que je ne suis plus qu'un cadavre au dedans. Sans doute, je pourrais me guérir du désespoir; mais la tristesse, Georges, cette phthisie de l'âme, qui pourra m'en guérir? Quand je serai seul, j'aurai mes souvenirs, malheureux hôtes qui me suivront partout; et, au milieu du monde, je retrouverai ma colère, car j'y reverrai tout ce qui m'a fait misérable : l'éternelle joie du riche, l'éternelle souffrance du pauvre, le tout soumis à la royauté du hasard! Ainsi, tristesse ou colère! voilà les

deux mauvais anges entre lesquels je marcherai ! Je sais qu'il vaudrait mieux savoir tout souffrir sans faiblesse, et, à défaut d'autre service rendu à l'humanité, lui laisser l'exemple d'une lutte supportée jusqu'au bout avec la certitude d'être vaincu ; mais je ne me sens point assez fort pour un tel rôle : j'ai perdu la foi et n'ai plus de confiance que dans la mort. Je suis comme ce soldat de Waterloo, qui, couvert de blessures, regarde, devant lui, les plaines inondées d'ennemis jusqu'à l'horizon, et se laisse tomber en disant : — Ils sont trop !

— C'est-à-dire que tu te hâtes de mourir pour ne pas mourir vaincu ; et cela encore, Antoine, est de l'orgueil. Mais qu'importe, après tout, ta lutte contre le monde ? pourquoi t'y obstiner ? Ne peux-tu donc donner à tes efforts un but plus saisissable ? Les ennemis sont trop, eh bien ! cesse de combattre ; mais ne renonce point, pour cela, à être utile : jette tes armes pour prendre dans tes bras un des blessés que l'on abandonne. Le monde est-il donc si dépourvu de misères à consoler ? Quand toute ta vie serait employée à rendre à la joie une seule âme, ne serait-ce point une vie bien employée ?

— Comment donner ce que l'on n'a pas soi-même, Randel ? Ah ! ce n'est pas avec un cœur ravagé que l'on rappelle un autre cœur à la joie. La main que je tendrais à un malheureux lui donnerait ma fièvre, et, si je le pressais sur mon sein, il en mourrait peut-être, car le désespoir est contagieux. Non, non, là est ma douleur, mon inconsolable douleur ; je ne puis plus être utile à personne.

— Et cependant la femme que tu pleures n'avait qu'un

vœu à former, et c'est à toi qu'elle l'a adressé, c'est toi qui l'as rempli. Tu as pu accomplir la dernière volonté d'une mourante, et tu dis que tu es inutile ? Et sais-tu si, dans ce moment, quelque autre malheureux ne compte pas sur toi? Qui aidera le pauvre, si ceux qui ont été pauvres s'éloignent? Qui essuiera les larmes, si ceux qui savent pleurer veulent mourir? A qui s'adressera le cœur brisé, si les cœurs brisés s'en vont? Crois-tu donc que la souffrance ait été créée sans desseins? Quand Dieu inventa la douleur, ce ne fut pas pour torturer les hommes, mais pour les unir; il la créa pour pouvoir créer les consolations, les baisers, les étreintes. Comment se serait-on aimé sur la terre si on n'avait pas souffert? Le Christ a dit : *Heureux ceux qui pleurent!* Oui, heureux, parce qu'ils aiment davantage, parce qu'ils sont plus hommes; heureux, parce qu'ils deviennent meilleurs et plus nécessaires, et qu'ils savent mieux les langues du cœur. Celui qui a éprouvé la souffrance est comme un vétéran de la vie; c'est lui qui connaît les moyens de rendre la route moins dure, le soleil moins brûlant, la charge moins pesante; c'est lui qui encourage et soutient les jeunes ou les timides, et, s'il abandonne les rangs, il y a double honte pour lui. Ne fais pas cela, Antoine! Regarde tes pieds poudreux, ton front bruni, tes cicatrices; tu es un vieux soldat; reste dans la mêlée. Tu dis que rien ne t'a réussi, tu te trompes; tu as fait un pas immense; tu n'es plus pauvre! Ainsi, la cause de tes souffrances est détruite; te voilà parmi les privilégiés. Et c'est maintenant, au moment où tu peux donner la main à ceux qui se consument dans leur impuissance, que tu

songes à mourir? Tu renonces à vivre quand tu peux aider les autres? Au nom de Dieu, Antoine, ne fais pas cela! Je ne suis, moi, qu'un viveur vulgaire; j'ai pris le monde en riant, parce que je trouvais trop dur de le prendre au sérieux; j'ai fait comme les Triboulets du moyen âge, qui devenaient les fous du prince pour ne pas être serfs; mais je suis un enfant du peuple comme toi; j'ai senti les épines des inégalités sociales. Au nom de Dieu, frère, écoute-moi. Prends en main la défense de notre cause : aide, pour ta part, à préparer une société meilleure pour tous. Tu ne sais plus que faire de ta vie; tu veux la jeter au néant, Antoine; donne-la à l'humanité.

Randel parlait ainsi d'une voix vibrante; ses yeux, dans lesquels Larry n'avait jamais vu que les éclairs de la malice, brillaient de larmes, et un frémissement nerveux agitait ses traits. Antoine l'avait écouté, haletant et agité. Quand Georges se tut, il demeura un instant le front baissé; mais il le releva bientôt et laissa voir son visage tout baigné de pleurs. Le jeune médecin lui ouvrit les bras et il s'y précipita.

— Ainsi, tu vivras, lui dit-il.

— Je tâcherai, répondit Antoine.

Ils se tinrent longtemps embrassés, laissant un libre cours à leurs larmes; puis quand ils furent un peu calmés :

— J'ai cherché le bonheur sur bien des routes, dit Larry, je l'ai demandé à la réputation, à la fortune, à l'amour, et tous trois m'ont échappé; mais tout n'est pas désespéré, mon Dieu! et je te remercie; tu m'as laissé le dévouement.

Les deux jeunes gens se prirent ensuite la main.

— Et maintenant, dit Randel, oublie que je t'ai parlé. Que chacun de nous reprenne son rôle : le tien, noble et austère; le mien, trivial et servile. Nos voies sont différentes ; c'est peut-être la dernière fois que nos âmes se rencontrent. Adieu ! Antoine, et sois heureux.

— Sois heureux ! répéta Larry.

A ce mot, tous deux se regardèrent; mais il y avait dans ce regard une connaissance si triste et si profonde de la vie, que tous deux à la fois secouèrent la tête et répétèrent en même temps :

— Hélas !

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 05 09 018 9